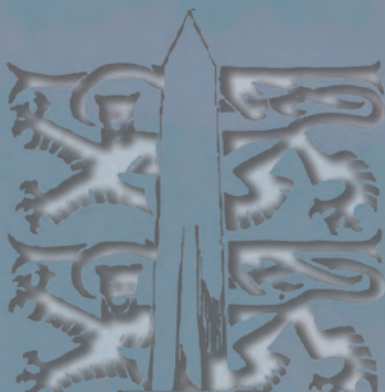


Jean MABIRE



Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication périodique de l'Association des Amis de Jean Mabire



n° 65/66



2110-7597

ISSN 2110-7599
France : 9 €



À la découverte de la
Bretagne éternelle



La Bretagne de Jean Mabire



Photo de couverture :
« Le phare
dans la tempête »
par Dominique Baot

Le professeur **Jean Haudry** a aussi rejoint Thulé qui lui était si familière. Éminent spécialiste du sanskrit et donc de l'Indo-européisme, de sa tradition, de sa religion cosmique, sujet qu'il traite dans nos pages. Ami fidèle de Jean Mabire, ils furent ensemble les Présidents d'honneur de l'association « **Terre et Peuple** » créée par **Pierre Vial** en 1994. Cette fidélité qu'il vouait à Jean Mabire, il nous l'accorda jusqu'à sa mort physique, car nul doute que son esprit demeure parmi nous. Jean Haudry, érudit, était pour nous un Maître incontesté. Excessivement abordable et bienveillant, nous lui devons énormément. Nous perdons encore un grand Ami.

Au commencement il y eu **Bleimor** ! Car c'est au Solstice d'été 1948 à Marquemonst que Jean Mabire prit pleinement conscience de son Normanisme. Il fut grandement provoqué par le comportement identitaire des scouts bretons **Bleimor**. Avant Marquemonst, Jean Mabire existait. Après Marquemonst, il se réalise. L'histoire des scouts **Bleimor** mérite d'être contée. Elle se rapproche de celle des scouts flamands relatée dans notre numéro 45. *Europe Jeunesse* avec ses Bans, ainsi que les *Oiseaux Migrateurs Normands* sont les mainteneurs de ce scoutisme identitaire provincial.

En 1949, Jean Mabire crée la revue *Viking*. Grâce à celle-ci, par des chemins détournés, il entre en contact avec **Olié Mordrel**, chef charismatique du nationalisme breton, avec lequel il échangera pendant près de quarante années. Olié Mordrel avait créé en 1931 le *Parti National Breton*, mouvement toujours existant. De ces échanges ressort la définition d'un grand projet révolutionnaire de la part de Jean Mabire, qu'Olié Mordrel ne démentira pas, au contraire ! Le fils d'Olié Mordrel, Tristan, a pour vous, très bien résumé l'esprit dans lequel évoluait les deux éveilleurs à cette époque. Un texte qui nous guide et nous permet d'espérer.

Padrig Montauzier, Directeur de publication de l'excellente revue *War Raok* nous offre ici sa vision nationaliste de sa Bretagne. C'est un combat patriote qu'il mène depuis des décennies. Il est indispensable de replacer toute analyse dans son contexte historique, celle-ci concerne particulièrement la seconde partie du siècle dernier. Par ailleurs, nous savons que Jean Mabire fréquentait **Yann Fouéré** et adopta sa vision d'une Europe des Peuples et des Patries, cette *Europe aux cent drapeaux* dont nous rêvons toujours.

La Bretagne fut, de tout temps, une pépinière de talentueux penseurs et écrivains au service de la langue française, nation à laquelle elle était rattachée, non par volonté mais mariage. Nous nous sommes arrêtés sur l'un d'eux, que certains ne considéreront que comme Breton de Paris, mais qui reflète pour nous ce portrait complètement atypique et quelque peu anarchiste qui plaisait tant à Jean Mabire. Il s'agit de **Jean-Edern Hallier** dont **Katherine Hentic** nous offre un portrait méconnu.

Pour Jean Mabire, la Bretagne c'est aussi son art et sa culture. La musique celtique a su, par sa diversité et sa particularité, profondément marquer un même peuple. Non seulement de Bretagne mais aussi : D'Irlande, du pays de Galles, de Galice, ou encore d'Écosse, nous aussi d'ailleurs. Il est incontestable qu'à dater des années soixante, des artistes comme Glenmor, Alan Stivell et bien d'autres, contribuèrent à la vulgarisation de cette musique pour notre enchantement. Merci aux Bretons de nous faire partager cette richesse culturelle.

Que la Bretagne soit encore très catholique n'est pas évident, cependant il est certain que cette religion y est encore bien vivante, peut être plus que dans d'autres provinces. **Bernard Rio** nous invite à découvrir la Bretagne sacrée, sa Bretagne sacrée ! Car il l'aime sa Bretagne et il a raison. Il a d'autant plus raison que le sacré rassemble un peuple et que la foi est indispensable à son unité. Un peuple perd son unité lorsqu'il perd toute spiritualité. C'est exactement ce que nous constatons dans la société actuelle où les hommes se prennent pour de Dieux et que les Dieux rendent fous.

Avec toujours son merveilleux talent de conteur, **Frank Nicolle**

Adhérer !

À remplir soigneusement
en lettres capitales.
Cotisation annuelle

☐ Adhésion simple (ou couple) 20 €

☐ Adhésion de soutien 30 € et plus

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. : _____

Fax : _____

Courriel : _____

@ : _____

Profession : _____

AAJM

1, rue de l'Église

Baulne-en-Brie

F 02330

Vallée-en-Champagne



nous fait, en fin connaisseur, découvrir cette culture culinaire bretonne qu'il associe à celle de la Normandie pour prouver, si nécessaire, que Jean Mabire devenu malouin, n'avait jamais oublié son Cotentin. Chaque province a heureusement sa spécificité en matière de cuisine. La crêpe bretonne, accompagnée d'un coup de cidre est quand même incontestablement meilleure qu'un kebab ou un hamburger qui n'a d'ailleurs plus que le nom de cette spécialité germanique. Réellement, la cuisine est un marqueur de notre identité, sachons la conserver.

Le particularisme de la Bretagne est incontestablement lié et facilité par sa situation géographique, comme celui de l'Alsace l'est entre Rhin et Vosges : ni allemande, ni française, alsacienne ! Ou encore la Corse insulaire. L'identitarisme peut s'y cultiver plus facilement que dans d'autres provinces. Nous n'avons pas évoqué l'élément marin, pourtant capital pour son existence. Cet élément nous semble concerner plus ses fils que Jean Mabire, mais ceci est une autre histoire !

Bernard LEVEAUX



Au sommaire de ce n° 65/66

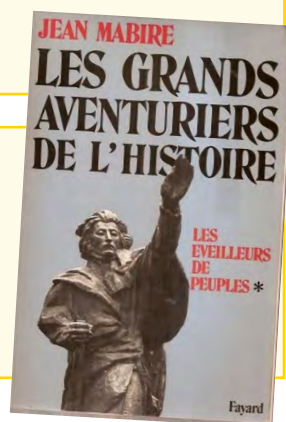
- **Patrice Mongondry** — *Les Scouts Bleimor et Jean Mabire*
- **Jean-Jacques Gauthé** — *Les Scouts Bleimor, d'Ololé à Sturier*
- **Tristan Mordrel** — *Olié et Jean. Aux sources d'une amitié britto-normande*
- **Padrig Montauzier** — *La Bretagne*
- **Padrig Montauzier** — *Le Gwen Ha Du.*
- **Meriadeg de Keranflec'h** — *L'Ulster breton*
- **Katherine Hentic** — *Jean-Edern Hallier*
- **Jean Mabire** — *Glenmor : barde d'amour et de colère*
- **Gabrielle Bataillard** — *Musique celtique*
- **Bernard Rio** — *Lieux sacrés de Bretagne*
- **Franck Nicolle** — *Tout le monde aime la Bretagne !*

Administration

À saisir !

Les Grands Aventurier de l'Histoire. Pour les Amis intéressés par cet ouvrage devenu rare, l'association en possède neuf exemplaires à leur disposition, disponibles au prix de **23 euros port inclus**. Commande et Règlement par chèque à : A.A.J.M. 5 rue Guyemer — F 59 137 Busigny.

Boutique AAJM



Abonnez-vous. Réabonnez-vous. Suscitez des abonnements !

Une revue n'est rien sans ses abonnés.
Pour continuer, nous avons besoin de vous !



Les scouts Bleimor et Jean Mabire

par Patrice Mongondry

De retour à Paris, Jean prend contact avec les cercles et mouvements de jeunesse bretons qui gravitent autour de Montparnasse. Il fréquente assidûment *Ker Vreiz*, la maison bretonne de la rue Saint Placide, s'ouvre au cercle celtique *Nevezadur*.

Un dimanche, entraîné par Mandon, le jeune parisien pousse les portes d'une salle paroissiale où se déroule une fête de l'*Urz Skatoued Bleimor*, centre scout d'expression bretonne créé en janvier 1946 par **Pierre Géraud-Kéraod**, chef de

clan routier, et son épouse **Lizig**, cheftaine des guides-aînées des guides de France. Les deux copains retrouvent l'ambiance et l'atmosphère découvertes à Bruxelles.

Ils sont subjugués par le décorum de la salle et assistent médusés à des spectacles de danses, de chants et de jeux dramatiques. En partant, le jeune décorateur emporte des exemplaires de la revue que vient de lancer le cercle. Il est frappé par le style typographique et le choix des mots. Il trouve enfin des jeunes travaillant dans le même esprit que lui. *Sked*, qui veut dire rayonnement en breton, existe depuis le printemps 1947 et figure comme l'une des premières revues bretonnes à paraître après le second conflit mondial. De très haute facture culturelle, elle est aussi l'anagramme de *Sevel Keltia Evit Doue*, « **bâtir la Celtie pour Dieu** ». Jean Mabire n'est pas choqué de ce rapprochement Chrétien, bien au contraire. « **L'incarnation du Christianisme dans votre Celtisme est la réponse que vous apportez pour les Vôtres au dilemme qui se pose pour nous tous. Nous avons en nous, deux facteurs essentiels : la foi dans notre Dieu et le besoin de fidélité au sang de nos pères. Vouloir séparer ces deux tendances est plus qu'une erreur : c'est un crime. Il faut les unir en un même élan vers le ciel** » écrit-il à la rédaction à la fin de l'année 1948. Sa lettre, plein d'enthousiasmes et d'espoirs, annonce déjà un projet en gestation. Pour l'heure, Jean participe à de nombreuses activités de l'USB et donne quelques articles à *Sked* dès le printemps 1948.

À la même époque, un ami de Morlaix lui prête une collection reliée de la revue *Stur*, animée par le breton **Olier Mordrel** entre 1934 et 1943 et qui se veut « **une communauté spirituelle et son unité de pensée** ». Second séisme après la lecture de *Sked* : « **Grâce à**



cette quinzaine de numéros, j'ai vécu pendant quelques mois dans une totale communauté d'idées et plus encore d'instincts que d'idées avec Mordrel. Même Drieu ne m'avait pas procuré cet éblouissement ». *Stur* lui apparaît comme « **un iceberg irradiant de lumière et de force** » au point qu'il entamera plus tard une correspondance assidue avec Mordrel en exil en Argentine.

Cette boulimie de lecture n'empêche pas le jeune parisien de continuer à parcourir sac au dos les chemins de traverse de la campagne française. Un dimanche sur deux, la Communauté de Jeunesse organise de grandes randonnées vers de hauts lieux patrimoniaux. Au début de l'année 1948, sur recommandation d'un camarade franco-belge, l'équipe embarque joyeusement vers un lieu inconnu non loin de Paris. Tristan Mandon joue de l'harmonica pour tuer le temps lors du voyage en car.

Puis suit une marche en chantant comme à l'accoutumée. Après plusieurs heures d'effort, au détour d'un bosquet, les jeunes gens découvrent enfin, émerveillés, le site de Marquemont, village abandonné niché au carrefour du Vexin français et du Vexin normand. Des ruines englouties par la végétation puis, au bord du plateau, une petite église gothique dont la nef s'est abattue sur les bancs gangrenés par le temps. « **Nous avons trouvé là un cadre formidable, un cadre à la Joubert** » dira plus tard Jean Mabire. Les vitraux ont disparu mais l'église a conservé sa croisée d'ogive et le chœur est intact. Indéniablement sous le charme, Jean propose d'y organiser le solstice d'été annuel.

L'idée est acceptée. Durant plusieurs weekends, les jeunes gens vont nettoyer le site et planifier la soirée. Tout doit être impeccable. On établit un plan sommaire des lieux, des photos sont prises. On déblaie la nef et on coupe des

arbres morts dans le petit bois tout proche. Des bancs sont confectionnés et la tour pyramidale est érigée avec soin. Jean Mabire écrit à l'évêque pour obtenir l'autorisation d'y fêter « la fête de la Saint-Jean ». La réponse de l'évêché est positive. Tout est finalement prêt pour le grand jour.

Au soir du 19 juin 1948, une centaine de participants se rassemblent aux abords de l'église en ruine. Deux cars ont été spécialement affrétés pour conduire la soixantaine de scouts *Bleimor* emmenée par Pierre Gérard-Kéraod. Les Flamands sont représentés par Fred Rossaert

et son épouse Maryjke, un couple de leurs amis et un moine norbertin (Prémontré) tout vêtu de blanc. La Communauté de Jeunesse rassemble de son côté une douzaine de jeunes gens.

À la tombée de la nuit, chacun prend place. Les Flamands occupent l'aile nord du transept avec les membres de la C.J. Les Bretons s'installent dans la nef, à l'ouest.

Le cérémonial établi par Jean est suivi à la lettre. Le thème de la veillée s'inscrit dans la continuité : « **La jeunesse marche, toujours !** » « **Nous avons préparé une veillée comme je n'en avais jamais vu de ma vie et comme je n'en verrais jamais plus**, avouera Jean Mabire des années plus tard. Il y avait deux ou trois marches pour atteindre le chœur de l'église. C'est l'endroit que nous avons choisi pour installer le grand brasier, avec sa roue solaire et ses quatre petits feux destinés à éclairer les jeux et les danses. Au pied du brasier, deux jeunes gens armés d'épées de fantaisie, l'une droite, l'autre

flammée comme les épées de Lansquenet. Derrière eux, se tenait un gars portant le drapeau de l'Europe, en principe blanc avec une croix verte et un autre camarade harnaché d'un tambour de Lansquenet que nous avions réussi à sauver après mille péripéties. Ce tambour de Lansquenet

revenait de loin ».

Un carnet de chant a été confectionné pour l'occasion. Une

messe est dite par un officiant relevant davantage du druide celtique que du prêtre catholique. Cependant, personne ne songe à s'en offusquer. Tristan Mandon se souvient :

« **Le crépuscule avait effacé lentement le**

jour et, à droite et à gauche de la Tour du Solstice, on ne voyait presque plus les deux Chevaliers appuyés de leur bras croisés sur la garde de leurs gigantesques épées flammées. À tour de rôle, l'un ou l'autre des membres de la Communauté s'avancé dans le léger pinceau de lumière d'une lampe de poche, devant la traditionnelle couronne solaire, croix celtique en paille ornée de runes, pour nous donner un extrait en rapport ou en transition entre deux chants (...) »

« Tous ceux qui ont assisté à ce feu de solstice de Marquemont, en ont gardé une impression extraordinaire. Il est rentré véritablement dans une sorte de mythologie » avouera non sans une secrète satisfaction Jean Mabire.

Patrice Mongondry

Mabire. Qui suis-je ? Éditions Pardès





Scoutisme et identité bretonne: Les scouts Bleimor d'Ololê à Sturier

par Jean-Jacques Gauthé



Le 10 avril 1917, un obus explose à Urvillers, petit village de l'Aisne devant un jeune lieutenant de 28 ans qui emmène ses hommes à l'assaut d'une position allemande. **Jean-Pierre Calloc'h**^[1], le grand poète breton vient de mourir. Il laisse derrière lui un bref recueil de poèmes, *Ar en deulin*, écrit sous le nom de *Bleimor*, le loup de mer. En 1946, un groupe de Scouts de France parisien prenait ce nom. C'est ainsi que débutait l'étonnante aventure des scouts *Bleimor*.

Bleimor, un projet de scoutisme breton

C'est le 9 janvier 1946 que se crée à Paris le Centre scout d'expression bretonne, le centre scout *Bleimor* qui prend le nom de d'Urz Skatoued *Bleimor*. Il regroupe à ce moment des routiers et des guides aînées. Son premier camp a lieu en août 1946 à Plomelin (Finistère). Les buts de *Bleimor* sont ainsi définis dans le numéro 1 de son bulletin *Stur Va Bleimor* (*Le poste de pilotage Bleimor*) qui paraît en novembre 1947 : « **Action chrétienne, expression celtique, service social, formation spirituelle, culturelle et folklorique des scouts routiers, cheftaines et Guides de France d'origine bretonne** ».



Un homme, **Pierre Géraud-Kéraod**, chef de clan routier Scouts de France et son épouse **Lizig**, cheffaine des guides-ainées des Guides de France, sont à l'origine de cette initiative qui va connaître de multiples développements [2]. En avril 1950, les statuts de la Communauté scout *Bleimor* sont officiellement déposés auprès de la Préfecture de Police de Paris [3]. Le but de l'association est ainsi défini : « **Pratique du scoutisme et des activités d'expression culturelle, danse, chant choral, musique populaire, jeu dramatique** ». On remarquera l'absence de références tant aux Scouts de France-Guides de France qu'à la Bretagne, ce dernier point s'expliquant par le contexte de l'époque. Le début des années cinquante est peu favorable au mouvement breton, du fait de son image de marque, liée à l'époque de l'Occupation.

Parallèlement aux scouts *Bleimor*, Pierre Géraud-Kéraod lance au printemps 1947 la revue *Sked* [4]. Celle-ci, tirée à un millier d'exemplaires paraîtra jusqu'en 1954. Il ne s'agit pas uniquement d'une revue scout mais d'une vraie revue culturelle de haut niveau, bien imprimée, souvent illustrée de bois gravés de Xavier Haas. Le n° 1 s'ouvre sur un hommage à Jean-Pierre Calloc'h « **prophète de la résurrection celto-chrétienne** ». Il comprend un important article de Pierre Géraud-Kéraod « *Scoutisme et celtisme* » [5]. Celui-ci sera repris en 1958-59 dans *Sturier*, revue des Scouts *Bleimor*. Et en 1974, *Maîtrises*, revue des chefs Scouts d'Europe en publiera encore une citation sur sa couverture [6]. Ce texte définit en fait les caractéristiques du scoutisme *Bleimor*.

La thèse générale est la suivante : Baden Powell, bien que né dans le Suffolk, était gallois et donc d'origine celtique [7]. L'histoire de l'Occident est faite de l'affrontement du monde celtique et du monde latin. « **C'est lui (le monde latin) qui a créé l'opposition fictive du corps et de l'esprit, de l'homme et de son cadre naturel,**

de l'individu et de la communauté. C'est l'idéalisme cartésien qui a déchaîné le matérialisme en religion, le naturalisme en art, le sensualisme en morale, le libéralisme en économie, l'individualisme en politique ». L'esprit latin est coupable de tous les maux. Cette idée se retrouve d'ailleurs dans d'autres textes du mouvement breton [8]. Le scoutisme est l'illustration de toutes les vertus celtiques. Vécu dans la nature, il est « **un civisme à l'école des bois** », ce qui l'a rendu suspect à la culture latine. Il est une réaction salvatrice à « **notre supercivilisation née dans la cité romaine et devenue celle des villes** » [9]. Le modèle du routier proposé par Pierre Goutet après-guerre dans *Humanisme routier* est pour Pierre Géraud-Kéraod celui du celte : un homme d'honneur qui lutte contre l'individualisme. Le camp est la plus belle expression du sens communautaire cher aux Celtes. « **C'est en fils de Celtes que Baden Powell a créé une nouvelle chevalerie. (...) Fondé par un Celte britannique, le scoutisme est aujourd'hui reçu par le monde entier. Les deux premiers messages de portée humaine lancés par des Celtes ont été la spiritualité druidique et la chevalerie chrétienne. Le scoutisme sera-t-il le troisième ? (...) Les scouts comme les Celtes sont les soldats du Créateur. C'est à deux titres que les scouts de sang breton sont mobilisés dans la guerre de Dieu. Puissent-ils entendre sans trembler l'appel de cette double vocation !** » [10]

Sked publiera dix numéros thématiques (« *Noël de Celtie* », « *Moines, soldats, artisans* », « *Jeunesse et tradition bretonne* »...) d'une réelle tenue intellectuelle, souvent rédigés en français, parfois en breton, toujours axés sur la défense et l'illustration de la culture celto-chrétienne. On notera également dès 1948 un article « *Scoutisme et langue bretonne* » qui sera également repris plus tard dans *Sturier* [11]. « **Le scout breton choisit le breton. (...) La langue bretonne est pour toi**

Notes

[1] Sur Jean-Pierre Calloc'h, voir le volume « Bretagne » du Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, Paris, Beauchêne, 1990, p. 66. Jean-Pierre Calloc'h est l'auteur d'une lettre datée du 12 octobre 1915 envisageant que soit organisée en Bretagne, après la guerre, notamment parmi les combattants qui auront survécu, une grande pétition réclamant l'enseignement du breton et de l'histoire de la Bretagne dans les écoles. Voir Alain Deniel, *Le Mouvement breton*, Paris, Maspéro, 1976, p. 49-50

[2] À ce titre, il faut regretter que leurs biographies ne figurent pas dans le Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, op. cit., ni dans le récent Dictionnaire biographique des militants de l'éducation populaire et de l'action culturelle, Paris, L'Harmattan, 1996.

[3] *Journal Officiel*, 23 avril 1950, p. 4388

[4] *Sked* (Rayonnement) est également l'anagramme de Sevel Keltia Evit Doue. Il s'agit de l'une des premières revues bretonnes qui reparaissent après la Seconde Guerre mondiale. Voir Michel Nicolas, *Histoire du Mouvement breton*, Paris, Syros, 1982, p. 170. C'est, semble-t-il le manque de temps de Pierre Géraud-Kéraod et son coût financier qui firent disparaître cette revue.

[5] *Sked* n° 1, p. 9-23. Concernant J.-P. Calloc'h, le n° 5 de *Sked* oubliera un long article « *Le Comment Calloc'h était royaliste* ».

[6] Voir *Sturier-Bleimor*, n° 5, 1958, n° 6, 1958, n° 9, mars 1959. Voir *Maîtrises* n° 28, décembre 1974

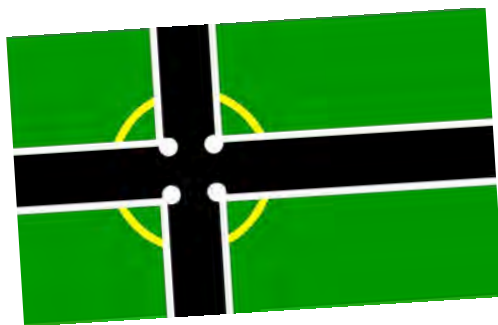
[7] Voir E. E. Reynolds, Baden-Powell, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1945, p. 5 : « Le nom de Baden-Powell suggère une origine galloise, mais rien ne le prouve ». Dans le même sens, voir Tim Jeal, Baden-Powell, Londres, Hurchinton, 1989, p. 23. L'idée même des origines celtiques de Baden Powell existe toutefois depuis longtemps dans les milieux celtisants. La revue ésotérique de Paul Lecœur *Atlantis* à laquelle renvoie l'article « *Scoutisme et celtisme* », s'en était fait l'écho dans son numéro 55, « *Scoutisme et Atlantide* », septembre-octobre 1934, dans une contribution de Philéas Le Besgue « *Scoutisme et chevalerie* ».

[8] Voir Michel Nicolas, *Le séparatisme en Bretagne*, Brasparts, Beltan, 1986, p. 95-96. « Cette démonstration conduit à un objectif politique immédiat : l'État français prenant à son compte l'héritage de l'oppression romaine et latine, seule l'émancipation politique de la Bretagne peut lui permettre un retour à sa spiritualité réelle ».

[9] Art. cit. p. 18

[10] Art. cit. p. 23

[11] *Sturier* n° 11, octobre 1959



le complément indispensable du camp. Elle correspond à ce qu'est la vie de plein-air sur le plan physique » ^[12].

Bleimor désire donc vivre intensément un scoutisme breton tout en souhaitant constituer un projet d'ensemble pour la jeunesse bretonne. On trouve dans ce scoutisme les activités traditionnelles : sorties, jeux, camps, activités de plein-air. Voici que qu'écrivit en 1957 Gwenolé Le Menn, l'un des cadres scouts *Bleimor* : « **Je pense qu'il est inutile de vous faire un discours pour vous montrer combien est absurde un scoutisme qui vivant dans un pays en méconnaît l'âme profonde** » ^[13].

Le scoutisme des scouts *Bleimor* est évidemment catholique. leur aumônier sera de 1948 à 1965 le Père Chardronnet, omi ^[14]. Celui-ci écrira dans chaque revue de *Sturier*. On notera l'accueil très favorable réservé aux débuts du concile de Vatican II ^[15]. À Paris, les scouts *Bleimor* sont dans la mouvance de la Mission bretonne d'Ile-de-France ^[16]. Celle-ci avait été créée en 1947 par l'abbé Élie Gautier pour fournir une aide spirituelle et sociale aux Bretons émigrés à Paris. Les scouts *Bleimor* participent à ses multiples activités dont les pardons aux arènes de Lutèce qui réuniront jusqu'à 10 000 Bretons dans les années soixante. Le *bagad Bleimor* y recueille ses premiers grands succès publics.

Que représente *Bleimor* en termes d'effectifs et d'influence au sein des Scouts de France ? En fait, peu de monde. Le noyau est essentiellement parisien où il recrute dans les milieux de l'émigration bretonne ^[17]. À l'émigration économique, s'est ajoutée après 1945 une émigration politique de militants nationalistes bretons assignés à résidence en région parisienne à la suite de la guerre. Anna Youennou, veuve du leader nationaliste François Debauvais, raconte dans ses mémoires comment en 1948 son fils fait connaissance des scouts *Bleimor* par l'intermédiaire d'Henry Caoussin, autre personnalité du mouvement breton, assigné à résidence à Asnières et lié à *Bleimor* ^[18]. En 1962, Paul Gagnet, ancien cadre du Parti national breton sous l'Occupation, devient responsable de la structure regroupant les amis et les anciens de *Bleimor* ^[19].

Les scouts *Bleimor* naissent par les branches aînées, routiers et guides-ainées ^[20].

« Ce qui fait la grandeur d'une nation, c'est avant tout sa fidélité intérieure et sa vie spirituelle, son instinct de conservation et sa volonté d'accomplir sa mission jusqu'au bout. »



En 1949, leur sont affiliés la communauté Bleimor de Paris (un clan routier, un feu de guides-ainées, une troupe d'éclaireurs, une ronde de jeannettes), la communauté *Bleimor* de Rennes (un clan, un feu) et le clan routier de Saint-Brieuc. En 1960, la structure parisienne se complète par une unité dans chaque branche masculine et féminine (louveteaux, jeannettes, guides, éclaireurs, routiers, guides-ainées), une structure d'extension ^[21] (*Bleimor-Sana*), une chorale, un bagad, une formation de harpistes et un cercle d'études pour les chefs et les aînés, le FRAMM (Fraternité d'action des minorités métropolitaines, ou Front de rénovation régionale et d'action pour le maintien des minorités) créé en 1959 ^[22]. En 1962, les scouts *Bleimor* regroupent 215 membres ^[23] dont la majorité est à Paris. Quelques petites unités existent en Bretagne à Rennes, Quimper, Vannes et Quintin.

Le scoutisme *Bleimor* est en marge de celui des Scouts de France et des Guides de France auxquels il appartient. Les activités nationales des Scouts de France sont rarement évoquées dans les revues *Bleimor*. la crise de la Route évoquée dans toute la grande presse de l'époque ne l'est pas dans *Sturier* ^[24]. La hiérarchie des Scouts de France se méfie manifestement des initiatives de *Bleimor*. Christophe Carichon note le même phénomène à propos des Guides : « **Nos rapports avec les Guides de France (...) étaient plutôt hiérarchiques (...)**

Notre spécificité bretonne les gênait et n'était pas prise en compte » ^[25]. L'auteur de ces lignes, Joëlle Renault, cheftaine de guides Bleimor, évoque également « l'esprit français » de base et « l'intolérance aux questions bretonnes des Guides de France ».

Un thème revient à différentes reprises dans la presse des scouts Bleimor, celui des kibboutz, baptisés *kendrev* en breton ^[26]. Le parallélisme est en effet tentant entre le jeune État d'Israël fondé en 1948 par des militants venus du monde entier qui ont fait revivre une langue disparue et ont construit un pays à partir d'un désert, et le combat des militants bretons. Dès 1957, les scouts Bleimor rencontrent à l'École des Cadres d'Orsay les Éclaireurs israélites de France autour de leur chef Léon Askénazi ^[27]. Pierre Géraud-Kéraod en tirera plusieurs conclusions : « **Il n'y a pas de fidélité historique destructrice des nations ni de sens de l'histoire qui ne puisse être renversée par l'action déterminée de quelques hommes** ». D'autre part, « (...) **ce qui fait la grandeur d'une nation, c'est avant tout sa fidélité intérieure et sa vie spirituelle, son instinct de conservation et sa volonté d'accomplir sa mission jusqu'au bout.** » Enfin, « **si une poignée d'individus dispersés par le monde a réussi à ressusciter un État anéanti depuis 2000 ans, à remettre en usage une langue morte, à reconquérir le sol d'une patrie, de quels succès, de quels miracles ne devons-nous pas être capables ? (...)** » ^[28]

^[12] Sked n° 4, 1948, p. 135. Michel Lagrée dans *Religion et cultures en Bretagne, 1850-1950*, Paris, Fayard, 1992, a bien montré l'importance et la fonction de la langue bretonne en matière religieuse.

^[13] Cité par Christophe Carichon dans son DEA, *Le scoutisme en Bretagne, des origines à nos jours*, Université de Bretagne occidentale, 1995, p. 84

^[14] Le Père Chardonnet est notamment l'auteur d'une *Histoire de la Bretagne*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1965, dans laquelle il évoque brièvement la revue *Sked*.

^[15] *Sturier-Yaouankiz* n° 23, octobre 1962, p. 301-302, n° 24, Noël 1962, p. 320-321

^[16] Sur la Mission bretonne, voir Pierre Laurent « Les Bretons de Paris et l'abbé Gautier : témoignage » dans *Bretagne et religion*, Rennes, Institut culturel de Bretagne, 1990, p. 91-97, Armel Calvé, *Histoire des Bretons à Paris*, Spézet, Coop Breizh, 1994, p. 103-106 et « La Mission bretonne à Paris », *AR Men*, n° 83 ; février 1997, p. 50-60. Les statuts des scouts Bleimor en 1956 prévoient que leur local d'activités est situé 152, boulevard de la Gare, à Paris. C'est l'adresse de la Mission bretonne.

^[17] Entre 1954 et 1962, la Bretagne a perdu 54 000 habitants par mouvement migratoire. 47,8 % d'entre eux se sont installés en région parisienne. Voir Jacqueline Saintclivier, *La Bretagne de 1939 à nos jours*, Rennes, Ouest-France, 1989, p. 172-174.

^[18] Anna Youennou, *Fransez Debauvais et les siens*, tome VI, autoédité, Rennes, 1982, p. 7.

^[19] Voir *Sturier* n° 24, Noël 1962, p. 334 et 339 et Bertrand Frélaut, *Les nationalistes bretons de 1939 à 1945*, Brasparts, Beltan, 1985, index p. 320. Yann Bouessel du Bourg, ancien responsable Bleimor, écrit de son côté : « C'est ainsi que Bleimor va reconstituer rapidement avec cette troupe de réproposés l'élite saine et enracinée dans la tradition dont notre peuple condamné avait besoin pour survivre. » *Gwenn Ha Du* n° 111, octobre-novembre 1995, p. 16.

^[20] Les routiers ? sont les scouts de 17-19 ans. Ils sont organisés au sein d'un clan de 15 à 20 scouts. Les guides-ainées regroupent les filles de 17-19 ans organisées au sein d'un feu de 15 à 20 guides.

^[21] Le scoutisme d'extension est destiné aux handicapés. Il est apparu dès les années 30. L'action de Bleimor-Sana est essentiellement une action culturelle par l'animation de la bibliothèque bretonne par correspondance Ar Stivell (la source) au sanatorium de Champrosay en Seine-et-Oise à partir de 1952. Présentation de l'action de Bleimor-Sana dans *Sturier* n° 14, juin 1960, p. 50. la bibliothèque Ar Stivell existait encore en 1973 selon *La Bretagne réelle* n° 347 bis « Panorama du mouvement breton », p. 16.

^[22] Voir *Sturier* n° 12, décembre 1959, p. 240-241. Le FRAMM est fondé le 13 décembre 1959, date anniversaire de la mort de l'abbé Perrot. Des représentants de différentes minorités nationales de France sont présents ou représentés (Alsace, Flandres, Occitanie, Bretagne) ainsi que des délégués du Pays Basque et de Catalogne. Michel de Penfentenyo, de la Cité catholique, y explique comment la doctrine sociale de l'Église défendait la décentralisation.

^[23] Selon *Maîtrises* n° 34-35, juin-juillet 1976, p. 2, « Ses chefs, ses cheftaines, ses aumôniers contrôlent alors 10 unités ».

^[24] Voir *Sturier* n° 5, 1949 à propos du congrès routier d'Ile-de-France, et *Sturier* n° 7, 1958, rendant compte des Journées nationales des Scouts de France à Jambville. De manière plus étonnante, *Sturier* n° 5, 1958, reproduit un article de Jean-Louis Moynot paru dans la revue *Dialogues* et consacré aux fiançailles. Or *Dialogues* n'est autre que la revue publiée par les démissionnaires de l'équipe nationale Route. Jean-Louis Moynot, routier Scouts de France, aura par la suite d'importantes responsabilités au sein de la CGT. Voir Philippe Laneyrie, *Les Scouts de France*, Paris, Cerf, 1985, p. 262, et Lionel Christien, *Nova et vetera*, Vincennes, Ocelot, 1996, p. 208.

^[25] Christophe Carichon, op. cit., p. 84.

^[26] Voir *Sturier-Bleimor* n° 3, juillet-août 1957, p. 53-55, *Sturier-Bleimor* n° 9, mars 1959, *Sturier-Yaouankiz* n° 14, juin 1960, p. 45, *Sturier-Yaouankiz* n° 16, décembre 1960, p. 110, *Sturier-Yaouankiz* n° 18, juin 1961, p. 167-168.

^[27] Léon Askénazi, totémisé Manitou, fut l'un des maîtres de la pensée juive en France. Il est décédé à Jérusalem le 21 octobre 1996. Voir sa biographie dans *Le Monde*, 25 octobre 1996.

^[28] « Sur les traces de Calloc'h, la Bretagne écoute Israël », *Sturier-Bleimor* n° 3, juin-juillet 1957, p. 53-55.

« Si une poignée d'individus dispersés par le monde a réussi à ressusciter un État anéanti depuis 2000 ans, à remettre en usage une langue morte, à reconquérir le sol d'une patrie, de quels succès, de quels miracles ne devons-nous pas être capables? »



Bien des années plus tard, en 1984, *Maîtres*, revue des chefs Scouts d'Europe, rappellera les rencontres scouts *Bleimor*-Éclaireurs israéliens de France des années 50 en insistant sur les points communs des deux mouvements : rassembler des peuples dispersés et sauvegarder l'identité de sa jeunesse^[29]. Cette admiration des kibboutz et de l'État d'Israël se retrouve dans d'autres journaux bretons à la même époque^[30]. Les Scouts *Bleimor* vont également s'intéresser aux minorités nationales de France^[31] et d'Europe, telles les Basques^[32], les Géorgiens et les Flamands.

La découverte de la Bretagne sous tous ses aspects tient évidemment une place essentielle chez les scouts *Bleimor* : camp sur place ou dans les pays celtiques, tel en Écosse en 1952, musique, danse, spectacle, exploration. La langue bretonne tient une place de premier plan. Le système des examens de niveau de langue et de culture bretonne créé dans les années 30 par le mouvement Ober est en honneur chez les scouts *Bleimor*^[33]. Ceux-ci sont membres de la fédération Kendalc'h créée en 1951^[34] ainsi que du *Kuzul ar Brezhoneg*, fédération créée en 1958 et regroupant les associations bretonnes militant en faveur du breton unifié^[35]. La lecture de la revue *Sturier* créée en 1957 est significative^[36]. On y trouve de multiples articles sur tous les aspects de la Bretagne : culture, histoire, géographie, langue. Des articles publient par exemple la traduction bretonne des termes de matelotage^[37]. On y apprend comment le nœud de chaise, le nœud plat, de carrick ou de cabestan, les brelages droits et croisés et bien d'autres se nomment en breton. On y remarque aussi de nombreux développements sur le drapeau breton : drapeau à bandes noires et blanches dessiné en 1925 ou bannière blanche à croix noire que défend ardemment Pierre Géraud-Kéraod^[38].

La culture bretonne est particulièrement illustrée par la pratique de la musique celtique où les scouts *Bleimor* vont très vite s'imposer. Dès 1950, au Bleung-Brug de Saint-Pol-de-Léon, une représentation publique de leur bagad a lieu. Parmi les scouts qui jouent dans cette formation musicale, l'un va devenir célèbre : il s'agit d'Alain Cochevelou, devenu *penn sonner* (chef sonneur) du bagad *Bleimor* en 1961 après Gwenolé Le Menn et Loeiz et Donatien Laurent. En 1966, Alain Cochevelou devient Alan Stivell et commence une carrière de grand artiste^[39]. Le bagad *Bleimor* va désormais être présent dans de très nombreuses manifestations bretonnes, tant à Paris qu'en Bretagne. Il est sacré champion de Bretagne des bagadou en 1966, 1973, 1980 et 1987. Toutefois, en raison du travail demandé aux musiciens, le bagad va progressivement se détacher des scouts *Bleimor* et finalement se constituer en association indépendante en novembre 1967^[40]. Cette formation existe d'ailleurs toujours^[41].

Parallèlement au bagad, une chorale a été créée ainsi qu'une formation de harpistes, la *Te-*

Ienn Bleimor. Georges Cochevelou, père d'Alan Stivell, avait en effet ressuscité à partir de 1953 la harpe celtique dont son fils se mit à jouer. Au sein des guides *Bleimor*, se forme alors un ensemble de harpistes dont fait notamment partie Brigitte Géraud-Kéraod, fille de Pierre et Lizig Géraud-Kéraod. Plusieurs de ses membres sont devenus des artistes connus. Ces formations musicales se produisent notamment au cours des arbres de Noël pour les petits Bretons de région parisienne. Cette fête instituée par les scouts *Bleimor* dès 1947 rassemblera chaque année pendant plus de vingt ans plusieurs centaines d'enfants de l'émigration bretonne qui redécouvriront ainsi leurs racines. Elle permet aussi aux scouts *Bleimor* de se faire connaître dans les milieux bretons et de recruter guides et scouts.

L'amour de la Bretagne ne se limite pas à des activités culturelles. Pour les routiers, il se traduit aussi par des actions nettement plus militantes. En janvier 1948, le clan n'hésite pas à aller occuper les locaux du journal *La Bretagne* à Paris à la suite d'un article rendant compte de l'arbre de Noël des petits Bretons de région parisienne et évoquant « **la dissidence larvée des scouts bretons** »^[42]. En 1952, le clan *Bleimor* perturbe la fin d'un meeting organisé par le journal *Témoignage chrétien* en faveur des époux Rosenberg condamnés à mort aux États-Unis pour espionnage au profit de l'URSS. Il réclame la libération d'un autre

condamné à mort, le militant nationaliste breton André Geoffroy, condamné en 1951 après avoir été, vraisemblablement à tort, accusé d'avoir livré deux agents secrets anglais aux Allemands en 1942. Le père Chardonnet, aumônier des scouts *Bleimor*, jouera un rôle important dans la campagne internationale pour la libération d'André Geoffroy. Celui-ci sera gracié en 1952, libéré en 1954 mais son procès ne sera jamais révisé^[43].

Le militantisme nationaliste de *Bleimor* se traduit aussi par l'insertion dans *Sturier* d'autres bulletins bretons qui ne sont pas directement scouts. C'est ainsi qu'à partir du n° 13 (1960), *Sturier-Bleimor* fusionne avec *Yaouankiz* (Jeunesse), bulletin créé par Erwann Evenou qui a fondé en 1958 KAVY, l'Association des jeunes bretonnants. À l'occasion de cette fusion, il devient *Sturier-Yaouankiz* désormais sous-titré Périodique des jeunes bretons^[44]. D'autres bulletins seront insérés dans *Sturier*, illustrant sa volonté d'être à l'écoute de différentes composantes du mouvement breton. On y trouve ainsi *Ar bed Keltiek* (Le monde celtique), bulletin du Congrès celtique international édité d'Irlande par Roparz Hémon (*Sturier* n° 5, 1958) ou *Le Militant breton*, organe des jeunes du Mouvement pour l'organisation de la Bretagne (MOB)^[45] (*Sturier* n° 14 et 15, 1960).

C'est dans le souvenir de l'abbé Perrot que culmine le militantisme breton des scouts *Bleimor*.

^[29] Voir *Maîtrises* n° 64, juillet 1984, p. 44-46, article « Les israélites et nous ».

^[30] Dans *Ar Vro* par exemple. Voir Michel Nicolas, *Le séparatisme en Bretagne*, op. cit., p. 94.

^[31] *Sked* n° 6, 1949, p. 208, annonce ainsi longuement le lancement de ma revue nationaliste normande *Viking-Cahiers de la jeunesse des Pays Normands*. L'article est signé JM. Il s'agit très probablement de Jean Mabire, fondateur de cette revue qui disparaîtra en 1958. *Sturier* n° 5, 1958, p. 20, publie d'ailleurs une lettre de Jean Mabire (« de Viking ») à propos du drapeau breton dans laquelle il prend parti pour le drapeau à croix noire défendu par *Bleimor* contre celui à bandes blanches et noires. Voir également *Sturier-Bleimor* n° 4, 1957.

^[32] Voir *Sturier-Yaouankiz* n° 14, juin 1960, qui publie l'oraison funèbre de Jose Antonio Aguirre, président de la république autonome basque au moment de la guerre d'Espagne.

^[33] Voir par exemple *Sturier-Yaouankiz* n° 15, octobre 1960, p. 79, sur les succès des scouts *Bleimor* au Trec'h Kentan (Premières victoires).

^[34] Une antenne parisienne est créée en 1957. Snn bulletin *Kendalc'h Paris* présente les scouts *Bleimor* dans son numéro de janvier 1960. Il est inséré dans *Sturier* n° 12, décembre 1959.

^[35] Le *Kuzul* est à l'origine lié aux milieux de l'ancien Parti national breton et prolonge l'action de l'Institut celtique créé en 1941 par Louis Nemo, alias Roparz Hémon, réfugié en Irlande depuis 1945. Le *Kuzul* est aussi très lié aux milieux catholiques. Voir Michel Nicolas, *Histoire du mouvement breton*, op. cit., p. 182-184. La question de l'orthographe du breton revient à différentes reprises dans KAVY, l'association des jeunes bretonnants. Voir par exemple *Sturier-Yaouankiz* n° 17, mars 1961, p. 136 (qui annonce le départ de KAVY du *Kuzul* à l'été 1960), n° 19, octobre 1961, p. 19 ou n° 22, juillet 1962, p. 280.

^[36] *Sturier-Bleimor* est la revue des scouts *Bleimor* alors que *Sked* était une revue culturelle beaucoup plus large.

^[37] *Sturier-Bleimor* n° 5, 1958, p. 104-105.

^[38] Voir *Sturier* n° 4, décembre 1957, p. 79-82, *Sturier-Yaouankiz* n° 14, juin 1960, p. 51, *Sturier-Yaouankiz* n° 15, octobre 1960, p. 60-61.

^[39] Voir *Sturier-Yaouankiz* n° 17, mars 1961, p. 135, qui publie des textes de chansons en breton d'Alain Cochevelou. Voir aussi le n° 18, juin 1961, p. 169 et 173. *Dan ar Braz* fit partie de l'orchestre d'Alan Stivell avant de devenir lui aussi une vedette. Voir Yann Brékillien, *Alan Stivell ou le folk celtique*, Quimer, Nature et Bretagne, 1973, p. 53, p. 56 et p. 88.

^[40] *Journal officiel*, 18 novembre 1967, p. 11264. La vie d'artiste éloigne les membres du bagad des exigences du scoutisme.

^[41] Ses disques sont édités par Keltia Musique. Voir par exemple le CD paru en 1990 « *Bagad Bleimor, sonerezh geltiek musique celtique celtic music* ». Le Monde (5 août 1997) évoque la présence du bagad *Bleimor* au Festival interceltique de Lorient.

^[42] Voir le compte rendu très satisfait de cette action dans *Stur Va Bleimor* n° 2, 1er trimestre 1948, p. 5.

^[43] André Geoffroy avait été condamné une première fois à dix ans de prison en février 1945 notamment pour avoir participé le 1er juillet 1944 à une attaque contre un maquis de la région de Scribans aux côtés des Allemands, ceci afin de venger l'assassinat de l'abbé Perrot. Voir Rouan Caerléon *Au village des condamnés à mort*, Paris, La Table ronde, 1970, p. 167-168. À propos de l'action du père Chardonnet en faveur de sa libération, voir p. 20, p. 205 et p. 331, ainsi que son témoignage dans *Gwenn Ha Du* n° 92, août-septembre 1992, p. 23.

^[44] KAVY publié dans *Sturier* n° 14, juin 1960, p. 38, donne l'effectif de ce mouvement. 48 membres en janvier 1959, 60 en septembre, 76 en mars 1960, 93 en juin 1960. Dans *Sturier* n° 15, octobre 1960, p. 67, on note l'apparition dans KAVY de Jean-Yves Veillard, l'un des futurs fondateurs de l'Union démocratique bretonne. Voir infra, note 84.

^[45] *Sturier* n° 16, décembre 1960, p. 105, précise que désormais *Le Militant breton* paraît indépendamment de *Sturier-Yaouankiz*. « Sa direction, assumée par notre kile (membre de KAVY) R. Le Prohon est donc en de bonnes mains ». Pierre Géraud Kéraod signale dans le n° 18, juin 1961, p. 173, que *Le Militant breton* est remplacé par la rubrique « *An Emsav hag ar Vro* » (*l'Emsav et le pays*).



mor. Ce prêtre fut l'une des grandes figures du mouvement catholique breton. Fondateur du *Bleun-Brug* en 1905, nommé en 1942 membre du Conseil consultatif de Bretagne, il est assassiné par la Résistance le 12 décembre 1943. Sa mort marque une rupture profonde dans le mouvement breton, au point qu'une minorité, autour de Célestin Lainé, choisit la collaboration armée aux côtés des Allemands en créant un groupe de combat, le *bezenn Perrot*. *Sked* et *Sturier* vont publier de nombreux articles rappelant le souvenir de l'abbé Perrot ^[46]. Régulièrement, les scouts *Bleimor* participent au pèlerinage de Koat-Kéo qui depuis 1953 réunit sur la tombe de ce prêtre le lundi de Pâques les militants du mouvement breton. Des promesses scouts sont prononcées à cette occasion en ce haut lieu du souvenir breton ^[47]. De même, des fanions d'unités *Bleimor* sont consacrés en leur faisant toucher la cape portée par l'abbé Perrot au moment de sa mort et conservée à l'abbaye de Boquen ^[48].

Bleimor, un héritage

En apparence, *Bleimor* constitue en 1946 une création entièrement nouvelle. En fait, un examen attentif du mouvement et de sa presse montre que celui-ci procède de racines plus anciennes. Celles-ci sont à rechercher dans le journal pour enfants *Ololé* créé en novembre 1940 par Henry Caouissin. Cette revue est fondée au moment où *Cœurs Vaillants* ne paraît plus en zone Nord et où le scoutisme est théoriquement interdit par l'occupant. Il s'agit d'un bimensuel pour enfants, chrétien et nationaliste



(DR.)

breton. Certains numéros sont tirés à 20 000 exemplaires. Il paraîtra jusqu'à fin mai 1944. Les lecteurs s'organiseront au sein de groupes des Loups et des Hermine. À partir de 1943, un mouvement sera créé, l'*Urz Goanag Breiz*, l'Ordre de l'espérance de Bretagne, très inspiré du scoutisme, au moins dans ses formes extérieures [49]. Plusieurs anciens scouts ou guides de France figurent parmi ses promoteurs. C'est le cas du capitaine de vaisseau Le Masson, ancien commandant en second du cuirassé *Dunkerque*, ancien du mouvement nationaliste *Breiz Atao*, membre du Comité consultatif de Bretagne, rédacteur des statuts de l'*Urz Goanag Breiz*. C'est le cas de l'épouse d'Herry Caouissin, Janig Corlay, ancienne cheftaine de jeannettes et de guides-aînées. Herry Caouissin, cheville ouvrière d'Olole, s'occupera dans les années cinquante et soixante des scouts *Bleimor* à Paris en plus de ses nombreuses activités culturelles bretonnes. Il peut apparaître comme le lien entre l'époque d'Olole et celle des scouts *Bleimor*. L'*Urz Goanag Breiz* n'aura qu'une existence limitée en raison des circonstances et disparaîtra à la Libération [50].

Différents éléments marquent nettement dans *Sturier* cette filiation avec Olole et l'*Urz Goanag Breiz*. C'est ainsi que seront repris dans *Sturier* des articles d'Olole [51]. De même, le roman de Jeanne Coroller-Danio *Les loups de Coatmenez* paru dans Olole de décembre 1940 à mai 1941, édité en livre par le journal en 1942 est réédité en 1963 par les scouts

Bleimor avec la mention « *Comment fut fondée la 1^{ère} Bleimor Corlay* » [52] ce qui entend manifestement marquer la filiation entre le roman et *Bleimor*. Quelques articles dans *Sturier* firent d'ailleurs explicitement référence à Olole. En 1957, Gwenolé Le Menn rappelait les clubs de lecteurs d'Olole (Les Loups et Hermine) afin que *Sturier* s'en inspire pour étendre l'influence de *Bleimor*, celui-ci ne restant qu'un petit groupe [53]. En 1960, Herry Caouissin rappelle dans *Sturier* le 20^e anniversaire de la fondation d'Olole [54].

Cette filiation Olole-Urz Goanag Breiz-Bleimor est en fait logique. Dès 1935, l'abbé Perrot avait envisagé de créer un grand mouvement de jeunesse breton sur le modèle du mouvement gallois *Urdd Gobaith Cymru*, l'Ordre de l'espérance du Pays de Galles, également très inspiré du scoutisme. Si l'on précise qu'Herry Caouissin fut durant plusieurs années l'un des principaux collaborateurs de l'abbé Perrot, la filiation intellectuelle (mais non organique) de ces mouvements apparaît nettement [55]. Yann Bouessel du Bourg, l'un des premiers scouts *Bleimor*, écrivait d'ailleurs peu de temps avant sa mort : « **Bleimor a pris d'une certaine façon sa suite (celle d'Olole) mais de façon plus structurée** » [56].

L'évolution des scouts *Bleimor*

Au début des années 60, les scouts *Bleimor* ont atteint leur vitesse de croisière. Estimés

[46] Voir Sked n° 2, p. 52, *Sturier-Bleimor* n° 3, 1957, p. 64, *Sturier-Bleimor* n° 4, 1957, p. 73-74, *Sturier-Bleimor* n° 6, 1958, p. 114, *Sturier* n° 18, juin 1960, p. 170-173, *Sturier* n° 35, 4^e trimestre 1965, p. 29-30, *Sturier* n° 25, mars 1963, p. 5. Ce dernier texte est intéressant car il s'agit d'un hommage par l'abbé Jean-Marie Gantois, leader nationaliste flamand dans le Nord. Celui-ci avait été condamné en décembre 1946 à cinq ans de travaux forcés pour collaboration et interdit de séjour dans le Nord de 1949 à 1962. Voir Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, volume « Lille-Flandres » par André Caudron, Paris, Beauchesne, 1990, p. 249-251, et Pascal Ory, Les collaborateurs, 1940-1945, Paris, Seuil, 1976, p. 171-174. La lettre de lecteur qui paraît dans *Sturier* n° 26, juin 1963, p. 53, signée « J.-M. G. (Flandre) » est également très probablement de l'abbé Gantois. L'auteur félicite la revue pour la qualité de son information sur la Flandre et son courage intellectuel. Les publications de lettres de Jean Mabire ou de l'abbé Gantois dans *Sturier* montrent bien l'intérêt des militants des minorités nationales françaises, en général proches, à l'époque, de l'extrême-droite, pour les scouts *Bleimor*. Sur les circonstances de la mort de l'abbé Perrot, voir l'enquête de Thierry Guidet, Qui a tué Yann-Vari Perrot ?, Brasparts, Beltan, 1986 (réédition revue et corrigée, Spézet, Coop Breizh, 1997).

[47] Voir Ar Vro n° 20, août 1963, cité par Michel Nicolas, Le séparatisme en Bretagne, op. cit., p. 75-76.

[48] Gwenn Ha Du n° 100, décembre 1993, p. 14 et n° 111, octobre-novembre 1995, p. 17, *Sturier* n° 36, 4^e trimestre 1965, p. 28.

[49] Sur la famille Caouissin, Olole et l'*Urz Goanag Breiz*, voir le volume « Bretagne » du Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, op. cit., p. 68-70, ainsi que les maîtrises d'histoire de Roland Le Guen, Olole, un périodique nationaliste et chrétien pour les jeunes bretons, Université de Bretagne Occidentale, 1984, d'Isabelle Rat et AH. Le Texier, Olole, Université de Vannes, 1989, et de Gwenaél Foucré, Les frères Caouissin, bretons sans entrave. Sur la route au but lointain, Université de Haute-Bretagne, 1990. On pourra y ajouter le livre de Pierre-Philippe Lambert et Gérard Le Marrec Partis et mouvements de la Collaboration, Paris 1940-1944, Paris, Jacques Grancher, 1993, p. 225-231, ainsi que le roman de Janig Corlay et Herry Caouissin, Le glaive de lumière, éditions Janig Corlay, 1993.

[50] Herry Caouissin lancera en 1970 L'appel d'Olole, revue bimensuelle pour enfants se situant explicitement dans la suite d'Olole. Le journal disparaîtra en 1973 après 22 numéros.

[51] Reprise effectuée probablement au moyen de stencils électroniques. Voir par exemple la bande dessinée de Le Rallie et Cloarec, Goneri fils de Cadoudal, initialement parue dans Olole de novembre 1941 à avril 1944. Elle reparait dans *Sturier* jusqu'en juin 1963. Voir également *Sturier* n° 15, p. 80 (dessin du chevalier), n° 16, p. 114 (avec l'indication et très probablement la typographie d'Olole) ou n° 23, p. 303 (conte de Georges Toudouze dans la typographie d'Olole).

[52] *Sturier-Bleimor* n° 28, décembre 1963, p. 108. Le n° 9, mars 1959, p. 192, avait déjà qualifié ce livre « d'instrument de propagande ». La couverture de la réédition de l'ouvrage en 1963 aux éditions du Coelbren est d'ailleurs illustrée par une guide *Bleimor* en uniforme. C'est à partir de ce feuillet que les lecteurs d'Olole s'organiseront en groupes de Loups et d'Hermine. Une réédition de cet ouvrage a été effectuée en 1995 par les éditions BSI-Elor. Il s'agit d'une version expurgée de celles de 1942 et 1963. Celles-ci comprenaient en effet de multiples allusions antisémites. Dans cette aventure, les voleurs sont deux juifs, Isaac et Jacob « dont l'accent est étranger (...) et le nez n'est pas chrétien » (Olole, 19 janvier 1941, p. 2 et édition 1963, p. 10). L'édition de 1963 a toutefois systématiquement fait disparaître le mot « youpin » remplacé par « voleur ». Il s'agit manifestement d'une déclinaison des poncifs classiques de l'antisémitisme catholique beaucoup plus qu'une volonté d'imitation du nazisme.

[53] *Sturier-Bleimor* n° 4, décembre 1957, p. 78.

[54] *Sturier-Yaouankiz* n° 15, octobre 1960, p. 83-84. « 15 novembre 1940, il y a 20 ans, naissait Olole ».

[55] Sur l'*Urdd Gobaith Cymru*, voir Sked n° 4 qui présente longuement ce mouvement et Marie-Claude Blanchet, Lord Baden Powell of Gilwell, éditions Bader-Dufour, 1947, p. 201 où l'auteur note la proximité de cette association avec le scoutisme.

[56] Gwenn Ha Du n° 111, octobre-novembre 1995, p. 16. Yann Bouessel du Bourg est décédé le 24 mai 1996.



Nous ne pensons pas que ce soit le rôle des Scouts catholiques de travailler à nous imposer des divisions contre nature qui tendent à faire disparaître les noms d'origine et les traditions historiques de millions de Bretons, de Languedociens, de Bourguignons, de Savoyards, de Flamands sous des appellations baroques qui ne relèvent que des élucubrations des planificateurs et des calculs des technocrates. »



Sturier bleimor

(Le retour de Tristan : dessin de Xavier de Langlais pour le camp des Scouts Bleimor de 1946 à Plomelin)

(DR.)

dans les milieux bretons, ils sont l'illustration de l'idée selon laquelle les cercles celtiques sont après 1945 « **des écoles du civisme breton** »^[57]. En raison du climat de suspicion pesant sur l'ensemble du mouvement breton après-guerre, les activités culturelles sont les seules admises par les pouvoirs publics. Les cercles celtiques occupent le terrain et « **l'Emsav se reconstitue derrière le paravent culturel** »^[58]. Les scouts *Bleimor* confirment le propos de Michel Nicolas : « **On imagine assez bien l'atmosphère régnant dans les cercles celtiques, proche d'une sorte de scoutisme où les B.A. en faveur de la Bretagne constituent pour les jeunes à la fois une règle de vie et un comportement militant** »^[59].

Un thème cheminait dans le mouvement breton depuis quelques années, celui de l'Europe. Dès le début des années cinquante, Joseph Martray, l'un des animateurs du CELIB (Comité d'étude et de liaison des intérêts bretons), est secrétaire général de la fédération bretonne de l'Union fédéraliste des communautés européennes, association voulant regrouper les minorités ethniques autour d'un projet fédéraliste européen. *Bleimor* s'est également intéressé au sort des minorités nationales en Europe^[60]. Il n'est donc pas surprenant que sa route croise en 1962 celle d'un petit mouvement scout voulant dépasser les frontières, les Scouts d'Europe. Une minuscule section française de 100 membres a été créée en 1958 par le romancier scout Jean-Claude Alain^[61]. Le mouvement existait aussi en Belgique, en Allemagne et en Grande-Bretagne. Se réclamant de l'œcuménisme chrétien, cette association avait à ce titre fait l'objet d'une sermonce par l'Église de France dès 1959, « **la méthode qu'elle préconise n'étant pas en conformité avec une saine pédagogie de la foi** »^[62].

D'autre part, la position des scouts *Bleimor* chez les Scouts de France devenait difficile. Pour la première fois, *Sturier* n° 20 (Noël 1961) publiait un texte critiquant directement l'équipe nationale de cette association. Il s'agit d'une lettre dénonçant vivement la réforme administrative que préparent les Scouts de France. Ceux-ci veulent faire disparaître les anciennes pro-



vinces scoutées pour leur substituer les régions administratives où notamment Nantes et Rennes sont séparées. Cette réforme est en fait une illustration de la volonté des Scouts de France de rompre avec l'esprit d'un Moyen Âge plus ou moins imaginaire qui l'animait depuis sa fondation en 1920 et de s'inscrire de plain-pied dans le monde contemporain. Cette réforme administrative est pour ses promoteurs le premier volet d'une profonde réforme pédagogique de l'association ^[63]. La lettre paraît dans *Sturier* avec l'en-tête du FRAMM et affirme notamment : « **Nous ne pensons pas que ce soit le rôle des Scouts catholiques de travailler à nous imposer des divisions contre nature qui tendent à faire disparaître les noms d'origine et les traditions historiques de millions de Bretons, de Languedociens, de Bourguignons, de Savoyards, de Flamands sous des appellations baroques qui ne relèvent que des élucubrations des planificateurs et des calculs des technocrates** » ^[64]

Au cours de l'été 1962, des négociations se déroulent entre scouts Bleimor et Scouts d'Europe ^[65]. Le principe de l'adhésion de *Bleimor* aux Scouts d'Europe est arrêté lors du Congrès interceltique de Tréguier en août 1962 et l'adhé-

sion est effective le 28 octobre 1962. La Bretagne est reconnue comme une nation à part entière. Ce point a manifestement eu une grande importance pour entraîner l'adhésion des scouts *Bleimor* aux Scouts d'Europe ^[66]. Au même moment, les Euro-scouts, groupe de scouts flamands rejoignent la FSE ^[67]. L'idée d'un scoutisme des minorités nationales fait son chemin chez les Scouts d'Europe. Mais les événements s'accroissent. À la faveur d'une crise interne aux Scouts d'Europe, l'équipe issue des scouts *Bleimor* prend le contrôle de l'association en décembre 1962. Jean-Claude Alain est écarté et part créer le Mouvement scout européen qui végétera avant de disparaître tandis que Pierre Géraud-Kéraod devient secrétaire national des Scouts d'Europe. Et le 4 février 1963, la Communauté scout *Bleimor* devient *Bleimor, association bretonne des scouts d'Europe* ^[68]. En même temps, les Scouts d'Europe modifiaient leur directoire religieux et devenaient une association uniquement catholique.

Parallèlement, les Scouts de France entament leur réforme pédagogique. Dans le mouvement général des années soixante, ils souhaitent ouvrir leur scoutisme sur le monde ^[69]. Cette évolution ne se fait pas sans heurt et des

^[67] La formule est de Polig Monjarret, fondateur en mai 1943 de la BAS (Bogadeg Ar sonerien, l'Assemblée des Sonneurs), selon Kaierou an Emsaver Yaouank (Les Cahiers du jeune militant de l'Emsav), n° 12, 15

^[68] Michel Nicolas, Histoire du mouvement breton, op. cit., p. 163. L'Emsav désigne, en breton, l'ensemble du mouvement breton.

^[69] Michel Nicolas, Le séparatisme en Bretagne, op. cit., p. 93.

^[60] À l'occasion de son camp de 1948, *Bleimor* publia pour ses membres un document de travail comprenant 21 questions sur « Le rôle européen de la Bretagne ». Outre des questions sur la nécessité de la renaissance celtique en France, il était demandé « Avons-nous un rôle plus particulier à jouer vis-à-vis des autres minorités européennes : gallois, frisons, flamands. Lequel ? »

^[61] Journal officiel, 11 septembre 1958, p. 8476. Ce mouvement s'appelle aussi Fédération du scoutisme européen (FSE).

^[62] Déclaration de la commission permanente de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques, 26 juin 1959.

^[63] Les scouts *Bleimor* sont-ils conscients de ce dernier point en 1961-1962 ? Certains d'entre eux l'affirment aujourd'hui mais rien ne le prouve dans leur presse, dans leurs textes de l'époque, tel celui de *Sturier*, n° 20, ou dans l'important article « Le film du ralliement », *Sturier* n° 24, Noël 1962, p. 334. Les scouts *Bleimor* sont certainement conscients de l'évolution pédagogique qui s'amorce chez les Scouts de France. Mais celle-ci apparaît comme secondaire dans les raisons de leur départ de cette association face à la reconnaissance de la nation bretonne par les Scouts d'Europe. Le discours visant à expliquer leur départ par la réforme pédagogique des Scouts de France constitue manifestement une justification a posteriori. Voir par exemple *Maîtrises* n° 34-35, juin juillet 1976, p. 3 qui fait même remonter l'opposition des scouts *Bleimor* à l'orientation des Scouts de France à la crise de la Route en 1956-1957 et affirme « qu'en août 1962, il lui est impossible d'ignorer qu'il s'agit là du tournant décisif d'une évolution irréversible vers un néo-scoutisme progressiste. »

^[64] Les archives des Scouts de France conservent une photocopie de la lettre originale manuscrite, reçue le 1er décembre 1961 et signée par Pierre Géraud-Kéraod et André Sourmac, son beau-frère. Elle comporte quelques variantes par rapport au texte publié.

^[65] C'est l'abbé Antoine Le Barzh qui eut le premier contact avec les Scouts d'Europe. Voir le témoignage de Yann Bouessel du Bourg dans *Gwenn Ha Du* n° 111, p. 16-17. Ce prêtre sera impliqué dans le Front de Libération de la Bretagne au début des années 70.

^[66] L'article précité « Le filin du ralliement » signale que Jean-Claude Alain annonce « la naissance d'une nouvelle forme de scoutisme européen pour les jeunes de Bretagne » : la langue bretonne fait son entrée officielle dans la Fédération. Elle y est admise dans le cérémonial des Scouts d'Europe. Les unités bretonnes jouissent d'« une sorte d'extraterritorialité », tout au moins en France, et sont rattachées directement à la Province Bretonne (district de l'Émigration). » Même idée dans *Sturier* n° 23, octobre 1962, p. 299300 : « Le scoutisme européen est prêt à accorder un statut à des pays tels que l'Écosse ou la Bretagne (...) ». Même idée également dans l'ouvrage de Yann Fouéré, Histoire résumée du mouvement breton, Quimper, Nature et Bretagne, 1977, p. 78 : « Les scouts *Bleimor* étendent leur action et vont être reconnus en 1962 comme section autonome du scoutisme européen. » Voir également *Sturier* n° 25, mars 1963, p. 30 : « Ce parallèle entre la Flandre et la Bretagne (à propos de l'entrée des Euro-scouts flamands au sein des Scouts d'Europe) prouve que nos frères scouts d'Europe prennent conscience du nouveau champ d'action qui s'ouvre pour la FSE dans les communautés culturelles actuellement dépourvues de structures politiques mais désireuses de prendre part tout de même à la grande promotion de la Jeunesse d'Occident. » *Sturier* n° 32, Noël 1964, reproduit également un article en anglais écrit par le commissaire des scouts gallois et probablement extrait d'une revue galloise, intitulé « Voice of the people » qui affirme notamment : « Donc, il apparaît de façon de plus en plus nette depuis l'année dernière, que la FSE devrait avoir à réunir les petits pays d'Europe et les communautés ethniques luttant pour sauver leur culture et leur personnalité. C'est pourquoi la FSE tendra de plus en plus à devenir un mouvement pour les provinces d'Europe. La Bretagne a été la première de celles-ci à obtenir le statut d'une province FSE le 18 octobre 1962 par les chefs de la FSE ». Les Scouts de France n'apprécient guère la scission des scouts *Bleimor* et le font savoir en se référant notamment aux critiques formulées par l'Église envers les Scouts d'Europe en 1959. Riposte de Pierre Géraud-Kéraod dans *Sturier* n° 24, Noël 1962, p. 321.

^[67] *Sturier* n° 25, mars 1963, p. 8.

^[68] Journal officiel, 17 février 1963. Le même jour, conséquence de la crise qu'ils viennent de traverser, les Scouts d'Europe modifient leur intitulé pour devenir les Scouts d'Europe, Europa-scouts de la Fédération du scoutisme européen.



oppositions se manifestent à partir de 1965^[70]. Les Scouts d'Europe apparaissent alors comme une structure d'accueil possible pour les Scouts de France contestant l'évolution de leur association. Les Scouts d'Europe qui n'étaient que 350 en 1965 se développent alors très rapidement. En janvier 1967, ils sont 500, 1 600 en décembre 1967, 2 000 en juin 1968, 5 800 en juin 1969, 7 500 en avril 1970^[71]. Il est clair qu'à ce moment, la spécificité bretonne de *Bleimor* ne peut plus être la priorité des Scouts d'Europe. *Bleimor* risque de se noyer au sein des Scouts d'Europe. La priorité est désormais de supplanter les Scouts de France avec l'appui discret du réseau des catholiques traditionalistes de la Cité catholique. La dimension bretonne va subsister de manière ambiguë.

Une stratégie originale est alors développée. Les unités *Bleimor* continuent à vivre leur vie. Sur le plan national, la revue *Scout d'Europe* est publiée pour les enfants. Les unités *Bleimor* reçoivent cette revue sous le titre *Sturier*, le contenu de la revue *Scout d'Europe* étant complété de douze pages bretonnes. Officiellement, les deux revues s'ignorent. Celle des Scouts d'Europe n'évoque jamais *Bleimor*. Dans la revue bretonne, l'idée du scoutisme européen des minorités nationales s'estompe au profit d'un scoutisme strictement breton, aux côtés des associations nationales de Scouts d'Europe, notamment belges et allemandes. L'exercice est toutefois difficile puisqu'une même association développe deux logiques. Fin 1968, avec son numéro 48, *Sturier* cesse de paraître. En 1967, le bagad avait déjà pris son indépendance. Il devient impossible à Pierre Géraud-Kéraod d'animer simultanément *Bleimor* tout en portant à bout de bras le développement continu des Scouts d'Europe^[72]. *Bleimor* va continuer sous forme de quelques troupes spécialisées de Scouts d'Europe, de stages de chefs, quelques numéros de *Sturier* étant publiés en Bretagne^[73].

Quel bilan ?

Les scouts *Bleimor* ont donc vécu et développé un scoutisme breton original. Sa difficulté permanente sera celle du lieu où ce projet pourra se développer. Dans une association nationale, telle les Scouts de France, ou supranationale, telle les Scouts d'Europe, un scoutisme de minorité nationale aura toujours beaucoup de mal à trouver sa place. Cette difficulté n'est pas sans évoquer les stratégies contradictoires de l'action catholique en Bretagne soulignées par Michel Lagrée^[74] : action catholique transculturelle au sein des mouvements français ou action catholique bretonne particulariste.

En ce qui concerne la qualité des activités bretonnes, les militants de l'*Emsav* ne s'y sont pas trompés. Plusieurs d'entre eux ont publié des jugements très flatteurs sur l'action des scouts *Bleimor*. Yann Fouéré évoque « l'effort remarquable de *Bleimor* pour l'éducation bretonne de la jeunesse »^[75]. Olier Mordrel

détaille l'action culturelle et musicale des scouts *Bleimor* et conclut : « **Ce n'est pas de la propagande politique mais c'est peut-être plus grave et la loi est désarmée** »^[76]. Yann Bouessel du Bourg qualifie *Bleimor* de « **miracle** »^[77]. Armel Calvé le réduit plus simplement à « **un bagad précurseur** »^[78]. Henry Coston évoquera également *Bleimor* dans un article de son *Dictionnaire de la politique française* consacré à l'autonomisme breton en le mentionnant parmi les promoteurs du renouveau culturel breton^[79].

Deux termes paraissent pouvoir définir l'action des scouts *Bleimor* un carrefour et un creuset.

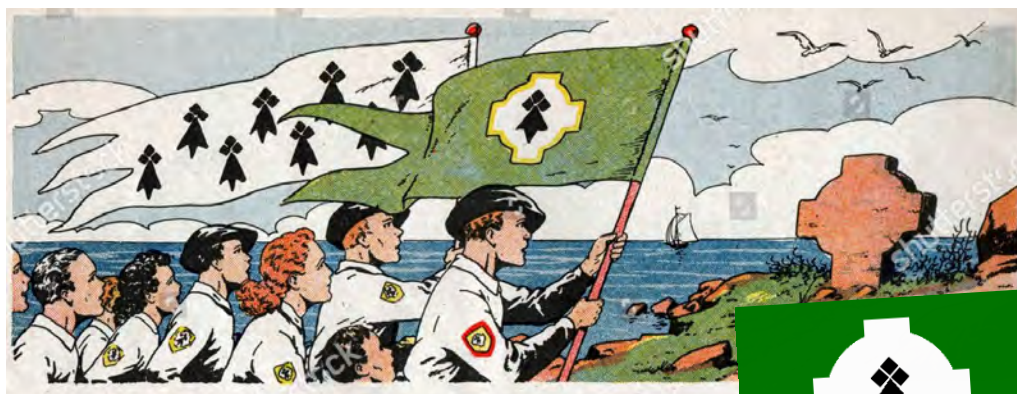
- **un carrefour** : la lecture des revues est révélatrice à cet égard. De multiples noms de l'*Emsav* s'y retrouvent. Des anciens du PNB, tel Paul Gaignet ou Alan Le Louarn^[80], des militants culturels tel Herry Caouissin, des artistes tels Alan Stivell ou Thérèse Minniou^[81], des membres du Mouvement pour l'organisation de la Bretagne ou de la Mission bretonne de Paris.
- **un creuset** : toute une génération de militants bretons, en tous domaines, est issue de *Bleimor*. Alan Stivell, Yann Bouessel du Bourg, Donatien Laurent, directeur du Centre de Recherche bretonne et celtique, Gwenchlan Le Scouezec^[82], fondateur entre autres de *Strollad ar Vro*, *Per Denez*, président du Congrès celtique international et fondateur de *Ar Vro*^[83], et d'autres militants moins connus. On trouvera aussi dans le bulletin *KAVY* encarté dans *Sturier* les noms de quelques-uns des futurs fondateurs de l'Union démocratique bretonne en 1963 : Rouan Le Prohon, Erwan Evenou^[84].

Les Scouts d'Europe semblent avoir quelques difficultés à évoquer leur filiation avec les scouts *Bleimor*. Quelques brèves mentions à leur sujet sans explication seront trouvées ici et là dans les revues^[85]. Les tableaux chronologiques sur l'histoire de l'association ne mentionnent même pas leur nom^[86]. Il est probable que cette discrétion a été à l'époque des polémiques avec les Scouts de France le moyen d'éviter de leur part des critiques de type politique. Elle visait également certainement à faire apparaître les Scouts d'Europe comme une création entièrement nouvelle et non comme une scission des Scouts de France.

Aujourd'hui, les scouts *Bleimor* sont morts. Une graine a été semée. Elle a pris des chemins bien surprenants. « **Si le grain tombé en terre ne meurt pas, il reste seul. S'il meurt, il porte beaucoup de fruit** »^[87]. Au regard du mouvement breton et du scoutisme, on peut décidément dire que *Bleimor* a porté beaucoup de fruits^[88].

Jean-Jacques Gauthé

© Actes du Colloque « Scoutisme en Bretagne, scoutisme breton ? »
Université de Bretagne occidentale, Brest
Revue *Kreiz* n° 7, 1997



- [69] Pour une présentation de la réforme et de son application chez les préadolescents, voir Jean-Jacques Gauthé, « Les trente ans de la branche Rangers » dans l'ouvrage collectif *Le scoutisme*, sous la direction de Gérard Cholvy et Marie-Thérèse Cheroutre, Paris, Cerf, 1994, p. 205-224.
- [70] Analyse détaillée dans l'ouvrage de Lionel Christien reprenant son mémoire de maîtrise *Nova et vetera, l'éclatement du scoutisme catholique en France, 1964-1971*, Vincennes, Ocelot, 1996.
- [71] Lionel Christien, op. cit., p. 164.
- [72] Preuve supplémentaire de leur succès, ceux-ci sont agréés au plan national, après plusieurs péripéties, par le ministère de la Jeunesse et des Sports le 19 novembre 1970.
- [73] À partir de 1982, Sturier est republié sous forme d'une revue régionale des Scouts d'Europe de la province de Bretagne sous l'impulsion de Yann Bouessel du Bourg. La revue, issue de *Kroaz Hent* (La Croix du chemin, n° 1 en 1979) débute d'ailleurs symboliquement en commençant sa numération par le n° 49. Le souvenir des scouts Bleimor est toujours vif. Durant l'été 1996, près de 80 anciens se sont retrouvés à Combrit pour fêter le 50e anniversaire de la fondation en 1946.
- [74] *Religion et cultures en Bretagne, 1850-1950*, op. cit., p. 274-275.
- [75] Yann Fouéré, op. cit., p. 74.
- [76] Olier Mordrel, *Breizh Atao*, Paris, Alain Moreau, 1973, p. 440-441. Olier Mordrel est l'une des grandes figures du nationalisme breton. Il fut condamné à mort à la Libération.
- [77] *Gwenn Ha Du* n° 11 I, octobre-novembre 1995, p. 16.
- [78] Armel Calvé, op. cit., p. 252.
- [79] Henry Coston, *Dictionnaire de la politique française*, tome I, 1967, p. 73.
- [80] Voir *Sturier-Bleimor* n° 7, été 1958, p. 152 ou *Gwenn Ha Du* n° 99, octobre novembre 1993, p. 8. Il s'agit toutefois plus dans ces cas de rencontre ou d'aide ponctuelle à un compatriote, militant nationaliste actif, que d'une appartenance à Bleimor.
- [81] Artiste des milieux bretons de Paris avant guerre, elle est trésorière des scouts Bleimor au moment de leur constitution en association en 1950. Voir Armel Calvé, op. cit., p. 259.
- [82] Voir par exemple *Stur Va* n° 3, octobre-novembre 1948, p. 13 où il est présenté comme le responsable du bulletin.
- [83] Voir *Sturier-Yaouankiz* n° 20, Noël 1961, p. 209-211, n° 21, mars 1962, p. 231-234.
- [84] Voir *Sturier* n° 15 et 16 pour R. Le Prohon, Erwan Evenou écrivant dans presque tous les numéros. Sur les origines de l'UDB, voir Michel Nicolas, *Histoire du mouvement breton*, op. cit., p. 190-193 et p. 299-310. Celle-ci est à rechercher parmi les étudiants du MOB qui publient à partir de 1959 *Kaierou an Emsaver Yaouank*. L'auteur signale, p. 191, parmi eux Gwennolé Le Menu, autre scout Bleimor. Dans *Le séparatisme en Bretagne*, op. cit., p. 94, Michel Nicolas situe également Erwan Evenou dans ce même groupe des étudiants du MOB. Sa biographie publiée par *Gwenn Ha Du* n° 94, décembre 1992 janvier 1993, p. 21, n'évoque toutefois pas cet épisode. L'UDB est une organisation nettement marquée à gauche alors que les scouts Bleimor sont parfois présentés comme proches de l'extrême-droite. Voir Michel Nicolas, *Le séparatisme en Bretagne*, op. cit., p. 307.
- [85] Voir *Maîtrises* n° 41-42, mars-avril 1978, « Quinzième anniversaire », p. 25-26, *Scout d'Europe* n° 85, octobre 1981, p. 42 et n° 137, janvier-février 1992, p. 39.
- [86] Voir *Maîtrises* n° 37, février 1977 « Histoire du mouvement », p. 12-13, le manuel *Pistes*, édition 1986, p. 7-8. Un important article historique « La dimension Europe » dans *Maîtrises* n° 34-35, juin juillet 1976, p. 1-6, réussit à ne jamais citer une seule fois le nom des scouts Bleimor simplement qualifiés de « promoteurs inattendus » et de « Guides et Scouts catholiques » permettant de relancer les Scouts d'Europe en pleine crise. Les manuels plus récents des Scouts d'Europe insistent essentiellement sur leur filiation avec l'histoire générale du scoutisme tant en Grande-Bretagne qu'en France. Voir *Tiens ta place*, éditions des Scouts d'Europe, 2e édition, 1993, p. 23-31, qui n'évoque que les Scouts de France et les Guides de France ou *La patrouille t'attend*, éditions des Scouts d'Europe, 1988, p. 11-16. Le nom même des scouts Bleimor n'y figure pas.
- [87] *Évangile selon Saint-Jean*, XII, 24-25.
- [88] La collection de Sked et de Sturier est consultable à la bibliothèque municipale de Rennes (cote : 109156 pour Sked, celle de Sturier étant incomplète), à la bibliothèque de l'abbaye de Landévennec, (collections complètes), à la Bibliothèque Nationale de France (cote : 4° Jo 16579 pour Sturier). Je remercie Lionel Christien qui m'a prêté sa collection de Stur Va et les numéros de Sturier qui me manquaient.



Aux sources d'une amitié britto-normande

par Tristan Mordrel

Jean Mabire et Olier Mordrel, la Normandie et la Bretagne, Normands et Bretons, Vikings et Bretons... une histoire de rivalité et d'amitié qui survit aux tribulations d'un monde entêté à faire disparaître nos peuples dans un grand magma mondialisé quand il ne cherche pas à les faire tout simplement grand remplacer.

Deux voisins pas si proches

Voisins, les deux peuples se sont le plus souvent tourné le dos, entretenant peu d'interactions politiques à quelques exceptions près, comme la chevauchée en 846 de Nominoë jusqu'à Bayeux ou la participation bretonne à la conquête de l'Angleterre en 1066 sous la direction du duc Guillaume.

Après la chute de l'Empire romain, ce sont les circonstances politiques qui ont largement contribué à différencier ces deux régions de la Gaule. Citons notamment l'arrivée massive de colons insulaires transformant l'ancienne Armorique en Bretagne, puis quelques siècles plus tard les invasions des peuples du Nord, finalement repoussées chez nous mais constitutives de l'identité normande, tout comme une résistance plus tenace des Bretons à l'annexion par la France.

Un ouvrage passionnant, *les Marches de Bretagne* de René Cintré, rappelle que la frontière n'a pratiquement jamais varié entre la Bretagne et la Normandie depuis le retour du Cotentin et de l'Avranchin dans le giron normand. Cette limite est compliquée à établir car il n'existe ni de différences majeures entre les populations ni de coupure franche dans les paysages. Les commissions chargées de mettre au clair la frontière avaient le plus grand mal à la tracer car ils ne pouvaient, le plus souvent, que faire appel à la mémoire défaillante des habitants. Répondant à un enquêteur royal en 1470, un vieil homme de Pontorson se souvenait qu'enfant il grimpait sur une borne frontière entre la Bretagne et la Normandie, plantée au beau milieu du Couesnon et, en se penchant d'un côté ou de l'autre, il pouvait se dire successivement normand ou breton.

À cheval sur la frontière entre la Normandie et la Bretagne, il existe à la Potelais, près de Coglès, un lieu très symbolique où, durant le Moyen Âge, avaient lieu des rencontres annuelles où les populations des deux côtés se retrouvaient pour régler les différends locaux. Au milieu de cette petite prairie humide se trouve un grand rocher et la légende raconte que pour semer la zizanie entre Normands et Bretons, le diable avait jeté ce bloc de pierre au beau milieu du ruisseau du Tronçon qui marque la limite, en espérant dévier son cours et faire naître une querelle entre les deux peuples, mais que la providence, dans sa sagesse, fit que le filet d'eau passe en dessous de la roche, évitant ainsi tout conflit.

Une frontière commune, la brève présence bretonne dans le Cotentin et l'Avranchin, ont

Olier Mordrel à Buenos Aires



contribué à créer de la proximité. D'importantes communautés du nord-est de la Bretagne ont tissé des liens avec l'ouest de la Normandie alors qu'ils ignoraient le Maine pourtant tout aussi proche. Le pays de Dol, de Saint Malo et de Dinan échangeaient époux et promesses dans un dense tissu de relations familiales.

La famille d'Olier Mordrel, dont une des branches trouve son origine à Cherrueix, le dernier village avant le Mont-Saint-Michel, illustre bien ce phénomène. Le chef breton aurait été étonné d'apprendre qu'il avait beaucoup du sang normand dans ses veines et qu'il comptait parmi ses ancêtres Bertram de Verdun, compagnon de Guillaume le Conquérant à la bataille de Hastings. Il y a sans doute une part de fantaisie généalogique nobiliaire, mais l'image est belle.

En dépit de ces liens, la Normandie est le plus souvent absente des préoccupations des Bretons. Je m'en rends compte non seulement dans les écrits de mon père ou dans les publications du mouvement nationaliste jusqu'à nos jours, mais aussi dans la politique régionale actuelle où les relations entre les deux rives du Couesnon brillent par leur inexistence.

Raison de plus pour s'intéresser à une relation épistolaire qui évolua au fil des années en franche amitié entre un Normand, Jean Mabire, et un Breton, Olier Mordrel, que rien ne prédestinait à se rencontrer et qui influença durablement leurs pensées réciproques.

Olier Mordrel : un éveilleur de peuple

La Bretagne doit sa renaissance en tant que nation à des hommes exceptionnels qui ont sorti son peuple de sa longue dormition. Parmi ces « **éveilleurs de peuples** », pour évoquer le titre d'un ouvrage de Jean Mabire, se trouve Olier Mordrel, figure à la fois fondamentale et paradoxale du nationalisme breton et de la Révolution conservatrice francophone des années 1930.

Né à Paris à l'aube du XXe siècle, d'un père breton et d'une mère champenoise et corse, Olier Mordrel est un jeune bourgeois et des passions de son temps. Conservateur, patriote français et peu intéressé par ses origines jusqu'au jour où il est évacué à Rennes au cours d'un des soubresauts de la Grande Guerre, quand la crainte de l'arrivée des Allemands pousse au départ de nombreuses familles parisiennes.

Vivre son adolescence dans un pays où survit encore largement intacte une culture rurale et celtique lui ouvre des horizons insoupçonnés et réveille en lui une passion pour le breton que, pourtant, sa famille de Haute-Bretagne n'a jamais parlé. Plongé dans l'étude de la langue, immergé dans la lecture de tout ce que les érudits bretons avaient publié depuis un siècle, Olier Mordrel intègre la Bretagne dans les grandes revendications nationales de peu-

ples sans États, tant à la mode à l'époque de la déclaration des Quatorze points du président américain Woodrow Wilson.

Dans cette logique, il adhère dès 1919 au Groupe régionaliste breton qui vient d'être créé en rupture avec le régionalisme plan-plan hérité du romantisme du XIXe siècle et rejoint l'équipe de rédaction de la revue *Breizhatao* où il va jouer un rôle déterminant, tant sur le plan de la mise en page et de la création artistique que de la ligne éditoriale.

Dans une radicalisation progressive, Mordrel et ses camarades évoluent du régionalisme vers l'autonomisme puis vers le nationalisme avec la fondation en 1931 du Parti national breton (PNB) qui sera le creuset de l'identité nationale bretonne moderne.

Dans une Europe déchirée entre deux grandes tentations politiques concurrentes, Olier Mordrel conduit, en parallèle à son militantisme, un intense travail intellectuel pour donner au nationalisme breton une colonne vertébrale idéologique, inspirée entre autres par la Révolution conservatrice allemande, notamment grâce à la revue doctrinale *Stur* dont le premier numéro paraît en 1934. L'impact de cette publication sera, paradoxalement, aussi fort en France qu'en Bretagne. Jean Mabire en est un bon exemple de cette influence car il a puisé dans cette revue des éléments qui ont contribué à sa formation intellectuelle.

À l'approche de la guerre, le PNB défend une ligne pacifiste : « **Pas de guerre pour les Tchèques** » et l'aile dure du parti repose ses espoirs sur la victoire de l'Allemagne, seul moyen à ses yeux d'obtenir l'indépendance de la Bretagne. Face aux mesures répressives du gouvernement français, Mordrel se réfugie en Belgique en août 1939 et franchit la frontière allemande juste avant le déclenchement de la guerre où il sollicite le statut de réfugié politique.

Même s'il compte de nombreux amis dans les cercles du pouvoir venus de la Révolution conservatrice ou des mouvements *volksisch*, comme le Rittmeister Franz Schenk von Stauffenberg, sa démarche n'éveille qu'un intérêt médiocre auprès du gouvernement national-socialiste et le Reich oppose une fin de non-recevoir aux propositions faites par les Bretons en exil.

Revenu à Rennes en juillet 1940, Mordrel se heurte à la mauvaise volonté des autorités allemandes, davantage désireuses de se concilier la France de Vichy que de favoriser l'émergence d'une Bretagne indépendante. Le conflit s'envenime progressivement et Olier Mordrel est arrêté en décembre 1940 et envoyé en résidence surveillée en Allemagne où il reste jusqu'en septembre 1941.

Après un retour en Bretagne assez frustrant où son activité se résume à ressortir la revue *Stur*, l'évolution de la situation militaire le conduit à se rendre à nouveau en Allemagne. La défaite du Reich le lance une nouvelle fois sur la route de l'exil, d'abord en Italie, puis en



« Je ne sais quel penchant m'entraîne vers la Bretagne, sans doute cette immense possibilité que je sens en elle, cette fureur aussi de la voir encore si loin de vos rêves. Il y a chez vos garçons un dynamisme qui fait mon admiration mais leur manque de sens positif m'inquiète. »

Argentine où il s'installe en 1947 à Buenos Aires à l'aide d'une fausse identité fournie par la représentation croate à Rome. Grâce à cette évasion d'un continent devenu hostile, il échappe de peu à la double condamnation à mort qui l'attend en France.

Une amitié épistolaire

Deux ans plus tard, le proscrit breton et un jeune étudiant normand inconnu entament une relation qui durera près de quarante ans. Comment deux hommes que rien ne rapproche ont-ils fait connaissance ?

Sur les rives du Plata, Olier Mordrel vit un exil intérieur qui s'ajoute à son éloignement géographique. Depuis son arrivée en Amérique, il n'a pas cherché à s'intégrer à la vie locale, mais reste en contact étroit avec l'Europe grâce à de riches relations épistolaires dont nous avons conservé des milliers de lettres parmi lesquelles près de deux cents échangées avec Jean Mabire tout au long de leur vie.

Nous ignorons ce qui conduit Olier Mordrel à prendre l'initiative en 1949 d'écrire à Jean Mabire. Il est fort probable que ce soit la découverte d'un des premiers numéros de *Viking*, cahiers de la jeunesse des pays normands, qui lui a été envoyé selon toute vraisemblance par Roger Hervé, surnommé « *professeur Nimbus* » ou « *Prof* », un nationaliste breton qui finira sa carrière comme conservateur à la Bibliothèque nationale et qui le tient au courant de l'actualité intellectuelle dans l'hémisphère nord. La lecture de cette revue a dû être un choc pour le Breton exilé car elle est le reflet de la démarche qu'il avait eue deux générations plus tôt. Une phrase de l'éditorial du premier numéro de *Viking* résume en quelques mots leur approche commune : « **Un jour, au détour d'un chemin, au tournant d'un livre, nous avons découvert dans le vent du Nord la certitude et la réa-**

Saint Aubin du Cormier, 1937.





lité. » Grâce à Mabire, les Normands trouvent dans le nordisme ce que les Bretons deux générations plus tôt avaient découvert dans le celtisme.

Une Bretagne qui inspire

Olier Mordrel n'a pas conservé la copie de sa lettre à Jean Mabire, mais nous avons la réponse du jeune normand postée en novembre 1949 quand, après avoir tourné sa plume dans son encrier durant des mois, il répond à l'exilé breton.

Le Normand commence par se présenter en allant à l'essentiel en quelques lignes.

Mon père est du Bessin avec un fond du Cotentin, né à Paris, comme moi; il est magistrat en Algérie et m'a sans doute inculqué de saines notions de racisme élémentaires. (Gobineau était de chez nous)... À douze ans j'étais sans doute (cela est si loin) assez cocardier et si mes souvenirs sont bons, bonapartiste; pendant l'occupation de mauvais maîtres (trémolos à l'orchestre) m'ont conduit à une conception un peu raciste de la France... Hélas, je n'ai point suivi les conseils de prudence (normande) de mon père et me voici dans l'action. Pour moi j'ai vingt-deux ans, deux ans de philo et quatre ans d'études aux Métiers d'art. Ajoutez à cela un goût « viking » pour l'auto-stop et l'aventure...

De toute évidence ce premier contact a réjouï les deux correspondants. Le tout jeune homme qu'est Jean Mabire reçoit avec plaisir cette marque d'intérêt inattendue d'un homme dont il a lu la pensée politique et Olier Mordrel a la satisfaction de trouver un militant qui le reconnaît pour ce qu'il est. Le Breton constate avec un brin d'amertume : **« il ne s'est pas encore trouvé un jeune de chez nous pour me parler avec votre déférence et votre loyauté, sans parler de votre clairvoyance. »**

Olier Mordrel lui écrit dans la foulée le 28 décembre. À l'époque, il faut compter quinze jours pour qu'une lettre franchisse à la fois l'Atlantique et l'équateur. Mabire a dû la recevoir vers le 15 janvier et à son tour répond le 31 janvier. Pris par ses études, par son travail et son activisme, plusieurs mois se passent avant que l'étudiant ne réponde en septembre 1950 à la lettre suivante d'Olier Mordrel datée du mois d'avril car il fallait boucler le numéro 6 de *Viking* et rejoindre l'armée huit jours plus tard.



Dans ces échanges, les deux hommes se dévoilent progressivement, comme s'ils s'adressaient à un directeur de conscience. Par exemple, au détour d'un paragraphe, le jeune normand avoue sa proximité avec la Bretagne :

« Je ne sais quel penchant m'entraîne vers la Bretagne, sans doute cette immense possibilité que je sens en elle, cette fureur aussi de la voir encore si loin de vos rêves. Il y a chez vos garçons un dynamisme qui fait mon admiration mais leur manque de sens positif m'inquiète. »

Avec la fougue de la jeunesse, il n'épargne pas ses voisins. Sous sa plume, le ton se fait acerbe pour critiquer les Bretons dont il regrette le manque total de sens européen. Tout au plus, concède-t-il, arrivent-ils à entrevoir une vague **« fraternité celtique »**. Le défaut des Bretons, poursuit-il, c'est d'avoir cru en des idées dépassées : **« Après Maurras et "La France seule" vous avez cru "La Bretagne seule". Après Rosenberg et "Le Germanisme seul" vous essayez de croire au "Celtisme seul"... »**

Comme s'il craignait que sa plume soit allée trop loin, Jean Mabire ajoute : **« Excusez quelquefois cette violence, cette critique mais j'aime trop votre pays et votre cause... – la camaraderie donne des droits. »**

Mordrel ne contredit pas les objections de Mabire aux illusions pan celtiques des Bretons qui **« se sont évanouies de nos âmes il y vingt-cinq ans. »**

Par-delà les critiques, la distance, la différence d'âge, Jean Mabire cherche à bâtir un lien avec ce que la Bretagne a de plus proche de ses propres aspirations car son constat est terrible : **« Je sens "NOTRE MONDE" qui meurt et nous ne serions pas encore des frères... »**.

Avec un optimisme chevillé au corps, Mordrel répond aux inquiétudes du jeune Normand.

« Ne craignez rien. Notre monde ne crèvera pas. S'il crevait, c'est que nous aurions eu tort. Ce qui n'est pas. Nous avons effroyablement raison. C'est d'ailleurs pourquoi ils veulent notre peau à tout prix. Nos ennemis ne sont pas le courant qui monte, mais l'eau sale qui jaillit de l'égout crevé. Ils sont le passé, le plus authentique et fastidieux passé. En 1944, tout ce qu'ils ont trouvé, c'est de réapprendre par cœur le discours de Danton pour nous le resservir »



Pour Jean Mabire, le meilleur vecteur d'éveil pour ses compatriotes est la publication d'une revue. C'est en adéquation avec ses capacités de travail et ses moyens. Il explique qu'il s'est tenu tranquille jusqu'au début de l'aventure de Viking où il « essaye une action publique » bien enracinée dans une dimension européenne sous le patronage de Nietzsche et de Spengler avec pour but d'éveiller les Normands. »

après avoir étudié leurs effets de menton devant leur armoire à glace. Nous avons été abattus par la réaction la plus noire, la plus moribonde qui soit et cela n'aura qu'un temps. Notre faute ou plutôt celle de nos hérauts, a été un excès de vitalité qui les a poussés à entreprendre trop tôt, trop vite, trop grand. Il suffit que la leçon ait été apprise. Qu'importe les avatars par où nous passerons encore. C'est la vie qui a toujours raison en fin de compte. Et nous sommes la vie. Eux sont la camisole de force. »

Dans un autre questionnement, inquiet par la dégradation rapide du continent vaincu par ses grands rivaux, Mabire s'interroge : « **Avons-nous le temps** » de sauver notre monde ? De protéger nos peuples d'un lent mais certain déracinement ? De l'avènement d'une civilisation mondiale où nous disparaîtrions ? Mordrel répond à ces inquiétudes de Mabire :

Les jeunes sont impatients et parlent ainsi. La question pour moi n'a plus de sens. L'action que nous avons entreprise est le seul moyen dont nous disposons pour nous affirmer... elle est notre condition de vie. C'est tout et c'est déjà énorme si nous voulons bien voir autour de nous le monde imbécile et désespéré des gens – et des peuples – sans boussole.

Quelques notes d'espoir quand même dans une Europe à l'agonie mais où des forces nouvelles et puissantes voient le jour : « **Savez-vous que partout dans notre vieil hexagone de nouvelles forces surgissent. Il y a en ce moment un développement très significatif du mouvement occitan.** »

Avec le recul, on peut juger l'enthousiasme

Section URB de Vitré, 1930.





de Mabire excessif, mais il faut le replacer à une époque où le « **tricolorisme** » est à son apogée et où les identités nationales sont frappées de l'anathème républicain « **un et indivisible** ». En ces temps difficiles, la moindre croix occitane ou la plus petite hermine bretonne osant apparaître dans l'espace public faisaient croire à un nouveau printemps des peuples.

Le difficile éveil des peuples

Il est ardu de reconstituer intégralement les échanges entre les deux hommes, car nous ne disposons que d'une seule lettre de Mordrel de cette époque. Mais on en devine la teneur aux réponses de Mabire. Le vieux militant appelle le représentant de la jeune garde se défier de tout romantisme historique, ce qui suscite une vive réaction de Mabire pour qui, faute de langue propre, l'histoire est le seul capital des Normands, leur plus grande force, mais à condition d'en finir avec les gentils régionalistes encroûtés qui veulent vivre dans un musée.

Pour Mabire la méthode pour tourner la page du régionalisme bouffé aux mites est évidente. Il faut « **imposer l'idée nordique. "Vous êtes fils de rois, fils d'hommes libres, etc..." Il nous faut rendre la fierté à notre peuple.** » Sans pour autant sabrer sans retenue les conformismes hérités de la Révolution et de l'horrible XIXe siècle : « **Nous ne pouvons encore nous permettre de tout casser. Il faut d'abord s'assurer quelques éléments de base bien solides.** »

Pour Jean Mabire, partir à la découverte de la patrie normande c'est aussi la fabriquer de toutes pièces à l'aide d'une vision héroïque, bien éloignée « **de l'amour bêtant et pacifique des régionalistes.** » Il sait qu'il écrit à un homme en mesure de le comprendre : « **Ce qui est chez vous Nominoë et Arthur se nomme en Normandie Rollon ou Guillaume.** »

Le Normand reprend à son compte une phrase de Mordrel : « **Les seules patries sont celles que nous forgerons...** » qui s'applique tout autant à la Bretagne qu'à la Normandie. Dans un monde où le conformisme bourgeois, l'ignorance et la pusillanimité paysanne se liquent pour détruire les derniers vestiges d'une identité nationale, il faut du sang neuf et prêt à tout pour reconstruire les bases de ce qui deviendra une nouvelle nation.

S'il salue l'exploit d'Olier Mordrel d'avoir créé un « **mythe sturien** » en faisant allusion à la revue doctrinale *Stur*, dont les lecteurs s'éparpillent de la Bretagne au front de l'Est, il reconnaît qu'en Normandie, il doit agir par la patience et la ruse, sans effaroucher les possédants « **nous avançons à travers une haie de silence et de désapprobation; les vieux**

messieurs convenables se cachent dans leurs faux-cols et les mères de famille bourgeoise rentrent leurs filles. » Faute de séduire les gens bien comme il faut, Jean Mabire se réjouit d'avoir trouvé un écho dans les classes populaires : « **nous avons déjà trouvé un groupe de jeunes paysans et le premier lien est noué sur notre terre nordique.** »

Mordrel est bien placé pour savoir la magnitude de la tâche que doit entreprendre son correspondant. Réveiller un peuple qui a oublié, qui il est relève de l'exploit. Mais il rappelle au jeune Normand une vérité d'évidence :



Ne vous en faites pas pour le peuple. Rien ne sortira de la masse pour nous. La masse est vouée aux idéologies robotiques. Ce que nous devons débusquer,

réunir et éduquer (avant que d'organiser) ce sont ceux marqués du signe, les grands rebelles.

Pour Jean Mabire, le meilleur vecteur d'éveil pour ses compatriotes est la publication d'une revue. C'est en adéquation avec ses capacités de travail et ses moyens. Il explique qu'il s'est tenu tranquille jusqu'au début de l'aventure de *Viking* où il « **essaye une action publique** » bien enracinée dans une dimension européenne sous le patronage de Nietzsche et de Spengler avec pour but d'éveiller les Normands.

L'étudiant explique qu'il se consacre à l'écriture du numéro cinq de la revue alors qu'il « **travaille de 8 heures du matin à 8 heures du soir pour m'enfoncer dans le crâne et dans les mains des notions élémentaires de publicité et de décoration. Rêvant de rénover l'art national normand, je dois me lancer dans la mode parisienne pour survivre...** »

Répondant à un constat désabusé de Jean Mabire sur le peu d'écho de la revue, Mordrel relativise l'insuccès public des premiers numéros de *Viking* en rappelant qu'il avait fallu huit ans pour que les nationalistes bretons atteignent les soixante-dix adhérents. « **Durant les premières années, on sème dans le vent. Mais on voit plus tard que le vent aussi a travaillé. L'essentiel est de ne pas perdre courage.** »

Jean Mabire prend le conseil à la lettre puisque l'aventure de *Viking* se prolongera durant des années et constitue le socle de l'identité normande moderne.

L'irruption de l'Europe

La guerre est pratiquement absente de ces conversations. Pourtant elle vient de s'achever et l'Europe est toujours recouverte de ruines. Les plus grandes villes normandes et bre-



tonnes ont payé un lourd tribut aux bombardiers anglo-américains. Après les horreurs de l'épuration par les gaullistes et les communistes, nombre de leurs compatriotes sont encore emprisonnés. Mais les deux hommes n'en parlent pas. Leurs regards sont tournés vers l'avenir et Jean Mabire, plus que tout autre, anticipe la place que prendra l'Europe dans nos vies, même si, de toute évidence, l'Europe qu'il appelle de ses vœux n'est pas le petit marché commun étriqué qui finira par s'imposer.

À la lecture de ces premières lettres, on se rend bien compte que la dimension européenne est une vraie obsession pour Jean Mabire. Il y consacre un paragraphe capital qui encapsule son idéal qui ne variera pas jusqu'à sa mort.

« Une chose importante est de ne jamais perdre le contact européen. Je ne peux séparer l'un de l'autre: « Pas de Normandie sans l'Europe, pas d'Europe sans la Normandie ». Ce sera dur mais je serai intraitable là-dessus. Voilà une position qu'il faudrait sérieusement développer en Bretagne... Ne soyez pas des séparatistes mais des conquérants... Que vous dire de l'Europe? De là où vous êtes vous devez sans doute vous sentir bien loin de NOTRE MONDE. Vous n'avez sans doute emporté de l'Europe qu'une vision d'agonie et de crépuscule des Dieux... Mais la Vie est plus forte et l'Europe renaît. Sans doute elle n'a plus ce visage dur et racialement pur que nous souhaitions, mais son nom est quand même EUROPE. À nous de modifier ce nouveau visage, à nous d'arracher ce masque à l'Europe... Il importe que nous soyons nous aussi de ceux qui construisent l'Europe même si nous la rêvions autrement. De nouvelles forces se préparent, soyons une force. »

Cette vision continentale est probablement un des héritages inavoués de la guerre tout comme la méfiance à l'égard des États-Unis qui apparaît, par exemple, quand il critique l'américanisation des Norvégiens dont il vient d'être le témoin lors de sa première visite à Oslo.

Cette appétence d'Europe trouve un écho favorable chez Mordrel qui sort de la guerre avec un rejet profond du nationalisme étroit qui avait caractérisé l'Europe depuis la Révolution.

« Nous avons à nous débarrasser des points de vue du nationalisme qui ne répondent plus à aucune de nos nécessités. Le nationalisme se manifeste comme le pire des moyens pour sauver nos nationalités. Ceci n'est pas un

paradoxe, mais une vérité de lumière. Si j'avais le temps je m'en expliquerais. Mais je pense que vous êtes aussi de cet avis. On ne convertit que les gens qui pensent comme nous. »



Jean Mabire revient à de nombreuses reprises sur la dimension européenne nécessaire pour la renaissance politique des petites nations. **« Pour ce qui est du "Mythe" je ne veux plus l'envisager que sur un plan "européen" non plus seulement "nordique"... Le nouveau Mythe sera notre style de vie. La conception européenne du monde (c'est-à-dire en gros l'humanisme nordique et chrétien du Haut-Moyen-Âge) s'imposera d'autant plus facilement que la guerre a aujourd'hui développé chez beaucoup le "sens européen". »**

Une relation féconde

Quand Olier Mordrel revient d'exil en 1971, encore sous le coup de différentes interdictions de séjour, il est accueilli à la gare d'Austerlitz par une délégation de la *Nouvelle Droite*, un mouvement largement inspiré par la personnalité et les idées de Jean Mabire.

Si des jeunes Français le reçoivent avec sympathie et amitié, l'aidant à trouver du travail et le cachant le temps que ses derniers soucis judiciaires soient réglés, c'est le résultat de l'intercession de l'écrivain normand. C'est un rôle qu'il ne faut pas oublier, celui de passeur d'idées, de transmetteur de flambeau. Rappelons ces mots prémonitoires de Jean Mabire en 1950 :

Une fois de plus, il faut revenir à Stur. Qu'y puis-je. Et encore faut-il le repenser pour 1950. Notre doctrine n'en est pas une. Ce n'est que la vie et notre passion de la dominer. Toute la question est de savoir si nous allons crever avec « Notre Monde » ou si nous saurons en créer un autre. De toute façon, je vous vois mal l'échine basse et acceptant une vie de médiocrité. Nous sommes les seuls au monde à ne pas lutter pour une victoire mais pour une sorte de fatalité volontaire qui nous poussera toujours vers une autre conquête...

Nous sommes le résultat des efforts des hommes qui nous ont précédés. Encore faut-il que la continuité se fasse entre les générations. Jean Mabire a joué ce rôle également au côté de celui d'éveilleur de peuple, de son peuple mais aussi de nos peuples.

Il ne faut pas l'oublier.

Tristan Mordrel



Breizh — Bretagne

par Padrig Montauzier

Breizhiz, preizh oc'h deut da vezañ da lezennoù didruez ur reizhiad bedelour ha bedvroelour ha da veañs ar re zo ouzh e ren. Bazhyevet oc'h dindan lezennoù estren Bro-C'hall hag a zo bet a-viskoazh o klask hoc'h enteuziñ hag a zistruj kement tra a c'hallfe ho tieubiñ. Ar falsprofeded-se o deus troet ac'hanoc'h en atomoù denel, e Frañsizien vat reizh ha sentus. Ar pezh a anvont demokratelezh hiziv n'eo nemet maskl ar servelezh ekonomikel hag an displedoni vezhus. Hiziv, pobl Vreizh, n'ac'h eus ket a vammvro anavezet ez-ofisiel ken. Arc'hoazh n'az-po mui na familh, na hevelebiezh: n'az po nemet mistri. Klaoustre, siwazh, en em laki da garout ar sujidigez-se en ur grediñ e waranto dit bevañ ez aes ⁽¹⁾.

Padrig Montauzier et Yann Fouéré



Rappel historique

La Bretagne, héritière d'une histoire prestigieuse, s'est constituée très tôt en État indépendant (845) et c'est véritablement le seul des peuples celtiques à avoir formé un État de structure moderne avant l'époque contemporaine. La Bretagne sort de la féodalité et de l'émiettement de l'autorité politique qu'elle implique bien avant la plupart des autres États d'Occident et notamment plus d'un siècle avant la France.

Malheureusement au cours de l'histoire le processus de disparition du peuple breton, (de son identité et de sa culture), a été poursuivi avec obstination par l'État français, ses monarchies, ses républiques et leurs gouvernements successifs. Au cours de 1000 ans de souveraineté, la politique traditionnelle de la Bretagne fut toute de résistance aux entreprises de conquêtes françaises et anglaises. Quand la France eut réussi à soumettre la Bretagne à son royaume, (le traité d'union de 1532, traité d'annexion faudrait-il lire) la Duchesse Anne sut assumer, par ses successifs contrats de mariage avec deux rois de France, sa totale souveraineté. Ainsi la Bretagne conserva, tant bien que mal, ses libertés malgré les incessantes tentatives de la monarchie de les lui ravir une à une au mépris de la parole donnée. (Les textes qui régissent les relations juridiques entre la Bretagne et la France sont et restent les traités régulièrement conclus le 7 janvier 1499 et le 19 janvier 1499 par Anne de Bretagne et Louis XII, lors de leur mariage à Nantes, les deux souverains exprimant dans ces textes, discutés, négociés, paraphés, la volonté de leurs peuples respectifs et en leur nom. Ces deux textes consacrent en fait la totale souveraineté du Duché de Bretagne).

Les dernières libertés de la Bretagne disparaissent malheureusement à la Révolution. Dans l'ivresse de la construction d'un monde nouveau, on fait table rase du passé, on raye la Bretagne de la carte... L'État nouveau prend alors naissance sur les ruines des nations qui composaient la France de la monarchie. Au lieu de les respecter au sein du nouvel État français, on s'évertue d'abord à les anéantir afin que ce que la monarchie n'avait pu réaliser jusqu'au bout, soit enfin accompli.

Qu'en est-il aujourd'hui à l'heure, où, un peu partout en Europe la plupart des peuples recouvrent leurs libertés nationales ? Non seulement

⁽¹⁾ **Traduction française :** Bretons, vous êtes livrés aux lois impitoyables d'un système mondialiste et cosmopolite et à l'égoïsme de ceux qui le dirigent. Vous êtes soumis aux lois étrangères de la France qui se livre depuis toujours à une politique d'assimilation forcée, et détruit tout ce qui peut vous libérer. Ces mauvais prophètes vous ont transformé en atomes humains, en bons Français dociles et disciplinés. Ce qu'ils nomment aujourd'hui démocratie n'est que le masque de l'esclavage politique, du servage économique et de l'abjection morale. Aujourd'hui, peuple breton tu n'as plus de patrie reconnue officiellement. Demain tu n'auras ni famille, ni identité : tu n'auras que des maîtres. Mais malheureusement tu risqueras d'aimer encore cette servitude croyant qu'elle te garantira l'aisance matérielle.



« Les dernières libertés de la Bretagne disparaissent malheureusement à la Révolution. Dans l'ivresse de la construction d'un monde nouveau, on fait table rase du passé, on raye la Bretagne de la carte... L'État nouveau prend alors naissance sur les ruines des nations qui composaient la France de la monarchie. Au lieu de les respecter au sein du nouvel État français, on s'évertue d'abord à les anéantir afin que ce que la monarchie n'avait pu réaliser jusqu'au bout, soit enfin accompli. »



la situation est restée figée, aucune avancée significative, mais pire, l'État français s'est autorisé d'amputer la Bretagne, arbitrairement, d'une partie de son territoire historique en lui enlevant la Loire Atlantique...

Identité bretonne

La Bretagne est une nation avec une personnalité forte et profondément enracinée. La presqu'île habitée aujourd'hui par les Bretons et située à l'extrémité de l'Europe occidentale était connue dans le passé sous le nom d'Armorique, « **le pays du bord de la mer** ». Les premières manifestations de la vie humaine en Armorique datent de l'époque paléolithique avec notamment les fouilles du Mont Dol en Ille et Vilaine. Les hommes qui ont dressé les mégalithes vivaient aux environs de l'an 2000 avant Jésus-Christ, possédaient des armes de bronze et imposèrent alors leur domination sur tout l'Occident, jusqu'au jour où les Celtes qui occupaient l'Europe centrale partirent à la conquête des terres avoisinant la Baltique, la mer du Nord, la Grande Bretagne et l'Irlande.

Au premier siècle avant Jésus-Christ, plusieurs tribus celtes occupent le massif Armoricaïn. Elles appartiennent au rameau « celtobelge » qui peuple une partie des îles Britanniques. Cinq peuples se partagent le territoire appelé actuellement la Bretagne : les Redones, les Namnètes, les Vénètes, les Ossismes et les Curiosolites.

L'île de Bretagne, c'est-à-dire la Grande Bretagne actuelle, était habitée par des populations de race ligure puis ensuite envahie par les Celtes, les Goidels dans un premier temps puis par les Bretons. L'invasion saxonne commence vers 449 et se poursuit jusqu'à la fin du VI^e siècle. Les succès des troupes saxonnes forcent les Bretons à se réfugier dans l'Ouest du pays en formant ainsi trois groupes : au Sud, les Bretons de Cornouailles (Cornwall), au Nord, les Bretons de Cumbrie et entre les deux, les Bretons de Cambrie ou Pays de Galles. D'autres Bretons, pour échapper à la fureur des Saxons, traversent l'océan et abordent par exemple les côtes de Galice... les autres, beaucoup plus nombreux arrivent en Armorique et fondent la nation bretonne qui occupe aujourd'hui notre péninsule.

A la suite des persécutions exercées par les Anglo-Saxons contre les Bretons, l'émigration en Armorique prend des proportions considérables. Cette émigration de Grande Bretagne en Armorique se fait sans doute par tribus, une flottille part sous la direction d'un tiern (chef) ou encore d'un moine et débarque dans la péninsule. Les exilés se regroupent autour d'un chef puissant et c'est ainsi l'origine des principautés créées par les Bretons sur le sol de leur nouvelle patrie. Ces principautés sont au nombre de trois : la Domnonée, la Cornouaille, et le Bro-Warroc'h ou Bro-Erec. La re-celtisation de l'Armorique se fait sur deux zones distinctes. À l'Ouest l'élément celtique domine complètement car cette région est en partie très dépeuplée. À l'Est par contre où la population armoricaine est plus dense, il



se forme ce que l'on appelle aujourd'hui la Haute Bretagne ou pays gallo, une zone mixte à la fois bretonne et armoricaine. Sans l'émigration bretonne, la péninsule armoricaine aurait été un pays de langue latine, simple province du royaume des Francks, languissante et inculte... Cette émigration bretonne lui a donné un peuple nouveau de race et de langue celtiques, un peuple fier, indépendant... en un mot qui en a fait la Bretagne. Voilà ce que les émigrés ont apporté en ce pays, voilà ce que ce pays leur doit. Lorsque les Bretons quittèrent la Cambrie ou le Cornwall pour l'Armorique, ils ne portaient pas pour une terre totalement inconnue. Ils avaient le souvenir des nombreuses relations commerciales entretenues jadis au temps de la Celtique indépendante avec les tribus armoricaines et les paysages de cette nouvelle Bretagne leur rappelaient ceux de la patrie perdue.

Nous sommes donc frères des Gallois et des Cornouaillais, frères celtes et unis par une même culture. Il est vrai que le Pays de Galles et la Bretagne ont toujours été, sur le plan culturel, très proches principalement au niveau de la langue, nous avons un hymne identique ce qui démontre bien une très grande proximité culturelle. Une différence toutefois, nos frères gallois, comme pour les autres nations celtes, bénéficient de pouvoirs réels et d'une reconnaissance par la couronne anglaise, ce qui n'est pas le cas du peuple breton sous tutelle coloniale française et privé de ses droits nationaux.

À la fin du XIX^e siècle, au début du XX^e siècle, on assiste à un renouveau du celtisme, proposant même une unité pan-celtique. Excellente idée. Toutefois, si après la seconde guerre mondiale nos frères irlandais et gallois se sont mobilisés pour aider les militants nationalistes bretons persécutés par le gouvernement gaulliste/communiste français, il ne faudrait pas oublier que dans l'ensemble tous nos frères celtes restent relativement très francophiles. Personnellement, sur le plan politique, je regarde plus vers l'Est pour un soutien à notre cause de libération nationale. C'est là que l'on voit qu'il existe parfois un « fossé » entre le culturel et le politique, alors que les deux sont étroitement liés !

Aujourd'hui la culture bretonne a bien résisté à la politique d'assimilation de l'État français. C'est une belle et réelle victoire du peuple breton.

La Bretagne dans la guerre et les deux derniers conflits

La première guerre mondiale a été une véritable catastrophe pour la Bretagne. L'holocauste breton ! 240 000 Bretons morts dans une guerre où la Bretagne n'était en rien concernée, mais cette guerre correspond surtout à la fin d'un mode de vie

traditionnelle, à la régression de la langue bretonne... et à la montée d'un fanatisme républicain français culpabilisant les Bretons d'appartenir à un peuple fier et distinct.

La seconde guerre mondiale a été également un conflit qui a affecté durement notre patrie. Toutefois il faut noter que si durant le premier conflit le mouvement breton était peu existant sur le plan politique, il n'en a pas été de même lors de cette seconde guerre mondiale. L'Emsav est organisé, relativement influent avec plusieurs partis politiques mais également bien représenté dans le domaine culturel. On conteste ouvertement la présence française en Bretagne, le journal « *Breiz Atao* », le Parti National Breton ouvrent la voie et parlent d'indépendance... le groupe clandestin « *Gwenn ha Du* » fait parler la poudre, le journal *La Bretagne*, plus modéré, demande un statut d'autonomie... Il y a donc une véritable revendication nationaliste bretonne et l'État français en alerte met en route son appareil répressif. Premières arrestations de leaders politiques, premiers emprisonnements.

Je vous donne deux citations de chefs et militants nationalistes bretons à cette période :

« Quelques centaines de Bretons résolus peuvent, à l'occasion du prochain conflit, faire de la Bretagne une seconde Irlande ».

Frañsez Debauvais.

Ou encore :

« Dans un délai prévisible il n'y aura plus de France, nous devons être sur les rangs pour prendre notre part des dépouilles de la bête ».

Célestin Lainé.

Pendant ces années du conflit, deux camps s'affrontent : les Bretons qui se rangent du côté de la France en résistance contre l'occupation allemande, et les nationalistes bretons qui ne veulent pas entrer dans ce jeu guerrier où la Bretagne n'est nullement en conflit avec l'Allemagne. On retrouve cette même situation en Irlande avec le mouvement républicain et notamment avec l'attitude de l'IRA. Profitant de cette situation particulière en Bretagne et sous l'influence de plusieurs responsables allemands très celtisants, le III^e Reich accorde quelques largeurs aux milieux nationalistes sur le plan





« Nous avons trop souvent
laissé se relever notre
ennemi blessé, alors que
notre devoir vis-à-vis de
nos enfants et nos
obligations envers nos
ancêtres nous
commandaient de
l'achever au sol et d'aller
chez lui brûler sa
maison. »

culturel, notamment la diffusion de la langue bretonne sur les ondes. Quant à son engagement, en cas de victoire, d'accorder à la Bretagne une réelle indépendance, cela reste assez flou et pour ce qui me concerne reste au stade d'une vague promesse.

Ce qu'il faut surtout retenir de ce second conflit et de son incidence en Bretagne, c'est le comportement de ceux, qui au nom d'une résistance à l'occupant allemand, commettent les pires crimes, les plus odieux assassinats de militants et de civils bretons. C'est ainsi, après le lâche assassinat de l'abbé Yann-Vari Perrot par les communistes, que des militants nationalistes créent une formation militaire (Bezen Perrot) s'engagent, en tant que Bretons, au côté des forces allemandes et traquent alors les réseaux de résistants afin de préserver la vie des militants bretons. Ces hommes, ne se reconnaissant pas français, n'ont donc pas collaboré, c'est une différence avec les millions de Français qui, eux, ont joué la carte allemande contre leur propre pays.

Enfin, après la guerre, la France gaulliste et communiste a traduit et fait condamner un nombre considérable de militants bretons tant politiques que culturels, et malheureusement certains ont été passés par les armes. Rappelons, que lorsqu'ils étaient condamnés à mort face au peloton d'exécution, ils ne criaient pas « Heil Hitler » mais « Breizh Atao ».

Et si l'histoire avait été autre ? Nos militants seraient aujourd'hui des héros, des rues, des places porteraient leurs noms...

En tant que nationaliste breton et indépendantiste, je me suis toujours refusé à condamner ces hommes. J'ai le plus grand mépris pour ceux qui le font, éternels ennemis d'une Bretagne libre.

La France n'est pas à une honte près... Cette période a laissé des traces, et malgré les tombereaux de mensonges déversés constamment par la bonne presse régionale, entretenant cet esprit de vengeance, le mouvement breton a néanmoins su relever la tête et reprendre le combat contre cet État français englué dans un colonialisme et un impérialisme d'un autre âge.

La Bretagne et l'Europe des peuples

Yann Fouéré, militant nationaliste breton, a écrit le célèbre livre « *Pour l'Europe aux cent drapeaux* » qui proposait une Europe fédérale basée sur les patries charnelles. Tout d'abord je voudrais préciser que l'on peut difficilement séparer le combat qui se mène aujourd'hui en Bretagne (ou en Catalogne, en Flandre, en Corse, au Pays Basque, en Écosse...) et le destin de l'Europe. L'Europe que nous voulons bâtir est l'Europe des peuples, l'Europe aux cent drapeaux, aux cent nations... l'Europe ethnique. Dois-je rappeler que la Bretagne est une des plus anciennes nations européennes, que l'Europe fait partie de notre combat et d'un bout à l'autre de cette Europe des peuples luttent pour leur émancipation et leur libération nationale. De l'un à l'autre, les buts et les moyens varient,



Padrig Montauzier et Yann Fouéré



mais l'impulsion initiale est la même. Cette lutte des peuples, concerne ou concernera tous les peuples européens. Mais comme je le précisais précédemment, cette Europe devra se construire sur des bases ethniques, des peuples-patries... Une Europe européenne. Dois-je vous énumérer les dangers actuels qui risquent de conduire l'Europe à sa perte: l'immigration extra-européenne, l'islam religion guerrière, la menace de certains pays émergents... etc. La situation est aujourd'hui critique car nous sommes plus qu'hier devant un grave danger d'assimilation. Je suis un défenseur et du côté des peuples de culture contre les systèmes massifiants, les complices et les agents du déracinement. À nous d'organiser la résistance, peuples européens. À nous Bretons de participer activement à la construction de cette Europe des peuples qui est en marche. Ce qu'il faut à cette Europe c'est d'abord une vision, un idéal, un souffle nouveau. Cette Europe nouvelle doit bien sûr échapper à toutes tentations impérialistes, centralistes, à tout système unitaire. Elle sera une fédération dont chaque nation sera membre. Ces membres, eux-mêmes États, se gouvernant, s'administrant en toute souveraineté selon leurs propres lois. La Bretagne adhèrera librement à ce pacte fédéral et ne déléguera uniquement que ce qu'elle ne pourra gérer seule. À tout moment cependant, elle sera libre de suspendre telle compétence à l'Europe, voire, si la situation l'exige, de se retirer totalement du pacte.

Une autre référence de la pensée nationaliste bretonne, Olier Mordrel. Même si nous ne sommes pas obligés de partager toutes ses positions, il nous faut reconnaître qu'il compte parmi le grand penseur et acteur du nationalisme breton. Ce grand homme a eu cette chance d'être présent et de militer pendant le second conflit mondial, puis après un exil forcé, de continuer à militer et à promouvoir les idées nationalistes bretonnes. Une citation parmi tant d'autres: « **Nous avons trop souvent laissé se relever notre ennemi blessé, alors que notre devoir vis-à-vis de nos enfants et nos obligations envers nos ancêtres nous commandaient de l'achever au sol et d'aller chez lui brûler sa maison** ». (Olier Mordrel, *L'Essence de la Bretagne*).

Mordrel fait partie avec Yann Fouéré (que

j'ai bien connu et avec qui j'ai milité de très nombreuses années), de ces patriotes qui ont voué leur vie à la Bretagne et à l'émancipation du peuple breton. Différent d'Olier Mordrel, pas tant sur les idées, mais sur l'approche et sur la façon de les présenter et de les promouvoir. Yann Fouéré, ancien haut fonctionnaire, ancien sous-Préfet de Morlaix dans le Finistère a été habitué à une certaine diplomatie... ce que fit de lui un redoutable homme politique. En fait, ces deux hommes se complètent admirablement. Maintenant, d'autres ont écrit, peu il est vrai, mais de grande valeur également. Un grand regret, suite à la mort prématurée, du fait d'une longue maladie, pendant la seconde guerre mondiale de celui que je considère comme un grand artisan du mouvement nationaliste breton et fidèle équipier d'Olier Mordrel, je veux parler de Frañsez Debauvais. Très peu d'écrits malheureusement de sa part et je pense que s'il avait survécu nous aurions eu très certainement une autre version, ou plutôt, une approche différente du nationalisme breton qui aurait été un véritable outil, une véritable arme, pour notre combat de libération nationale.

Années 60-70, le nationalisme breton pénétré par le gauchisme!

Les années 60-70 sont en fait les années du fameux Mai 68 avec ses dérives qui ont gangrené non seulement les milieux politiques mais également toute la société en Bretagne. Le mouvement breton n'a pas échappé au virus gauchiste et a encore, aujourd'hui, bien du mal à en guérir. Cette véritable maladie mentale nous a fait perdre un nombre considérable d'années dans notre combat pour l'émancipation de notre peuple. Notre objectif de militant breton nationaliste est de permettre à la Bretagne de renaître et ce simple objectif dépasse le clivage gauche/droite, clivage que nous revivons lorsque nous aurons recouvré notre liberté! Aujourd'hui notre peuple breton est menacé dans son existence même. L'Europe est en proie à une grave crise d'identité, l'image même des peuples est brouillée, le mot nation ne dit plus rien et son sens premier s'efface. Le sentiment d'appartenance n'existe plus que dans la réalité des nations charnelles et dans



les aires de vieille culture... Aujourd'hui, la nation s'appelle Bretagne, Flandre, Écosse, Catalogne, Corse, Pays de Galles, Euskadi...

C'est l'orientation choisie par la mouvance nationaliste, orientation qui refuse tout sectarisme idéologique véritable frein dans notre lutte de libération. Le peuple breton a besoin de propositions qui s'inscrivent dans une démarche de renouveau, de propositions porteuses d'idées fortes mais simples qui permettront demain à notre nation de prendre un nouvel essor dans une Europe nouvelle. Comme dit précédemment, on doit s'écarter et se dégarer de tout dogme idéologique, de tout impératif de conformisme et de bienséance politiques qui l'emportent sur les intérêts du peuple breton. Notre démarche résulte d'une prise de conscience nationaliste, de décisions qui nous sont propres car nous ne laisserons jamais à d'autres le soin de nous définir. Nous voulons tout simplement faire entrer notre peuple dans l'histoire en lui rendant la possibilité d'agir pour lui-même et d'être l'acteur de son devenir. Ce qui caractérise notre nationalisme, ce qui nous caractérise c'est que nous envisageons notre lutte pour l'indépendance de la Bretagne comme un appel à certaines attitudes morales, sociales et politiques en rupture totale avec le système colonial qui nous opprime.

symboliques. Évidemment, certains de ses attentats ont été particulièrement dévastateurs mais le mouvement clandestin s'est toujours contenté de s'attaquer symboliquement à des monuments. Faire couler le sang n'aurait évidemment entraîné qu'un immédiat rejet de la part du peuple breton. Aussi, peut-on peut parler de façon crédible d'une « **armée de libération** » ? Rappelons quand même que les deux morts à déplorer étaient membres de l'organisation clandestine (morts en opération).

Les actions militaires du F.L.B. ont quand même permis quelques réelles avancées : la Charte culturelle, les écoles bilingues « Diwan »... ou encore de mettre un terme aux agissements des marchands de béton sur les côtes bretonnes ce qui a permis de sauvegarder de nombreux sites, les promoteurs préférant construire leurs projets dans une région moins violente !

Enfin, en ralliant dans son immense majorité la sympathie des Bretons, le F.L.B. a remporté son plus gros succès. Sur le plan de la pratique politique, ses trente années d'acti-

visme ont pérennisé une forme de « **militantisme violent** », caractéristique de la Bretagne.

Le F.L.B a parfaitement rempli sa « fonction médiatique ».



F.L.B.

(Front de Libération de la Bretagne)

Les années de poudre

1966... 2000, ce sont près de 200 attentats perpétrés par l'organisation clandestine.

Les tous premiers attentats du F.L.B. s'inscrivent dans la continuité des manifestations paysannes extrêmement violentes, commencées en 1960-1961, qui ont alors secoué la Bretagne. Le F.L.B. va alors faire jouer pleinement son image de « **conscience du peuple breton** ».

Lutter contre l'occupant français... et faire parler la poudre pour le faire plier, puis instaurer un État breton souverain. Justifier les actes par un discours politique qui lui permet d'être compris des autorités politiques ou de l'opinion publique. Les attentats sont perpétrés de façon à ce que l'action violente porte en elle-même sa signification. Si cela a l'inconvénient de vouloir « **faire jouer aux explosifs un rôle pédagogique auprès de l'opinion** », le but est clair : mobiliser l'opinion publique, lui révéler les méfaits de la politique française en Bretagne.

Les actions du F.L.B. ont été principalement

Conclusion

Il faut faire en sorte que l'Emsav (mouvement politique breton) devienne un véritable outil pour la cause qui anime tous les défenseurs des libertés bretonnes. Il doit devenir moderne, offensif, une référence dans cette résistance de notre peuple face à un État français centraliste et colonialiste. Il doit œuvrer concrètement pour une réelle renaissance bretonne, refuser que le peuple breton se laisse contaminer par des émotions étrangères, émotions préfabriquées, afin de mieux se réapproprier ses propres émotions... celles liées à sa terre, à sa culture, à son histoire, à sa langue, à sa religion et à ses traditions. Le mouvement national breton doit diffuser les idées généreuses de liberté, sans complaisance mais avec objectivité et rigueur. Si certains ont peur de leur ombre, se passent eux-mêmes la camisole intellectuelle, il faut, au contraire, agir pour une véritable renaissance bretonne en évitant surtout de ne pas tomber dans le piège d'une banale contestation, irresponsable ou extrémiste.

Padrig Montauzier





Le Gwenn ha Du, drapeau national officiel de la nation bretonne.

Le Gwenn ha Du (blanc et noir) est le nom donné au drapeau breton que nous connaissons tous, mais la Bretagne a eu des drapeaux plus anciens, comme celui avec la croix noire sur fond blanc (Kroaz Du). Lequel d'entre eux représente le mieux l'histoire et l'identité bretonne, quelle est la différence entre eux ?

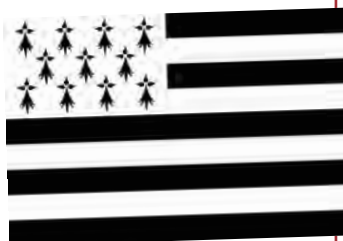
Faisons abstraction des drapeaux représentant les pays (*Broioù*) de Bretagne et intéressons-nous aux trois drapeaux symbolisant la Nation bretonne. Les drapeaux basés sur une croix de couleurs découlent en fait de l'époque des croisades. Lors des deux premières croisades, les différentes nations y participant arboraient toutes la croix rouge sur fond blanc. C'est seulement lors de la troisième croisade, en 1188, que chaque nation put avec l'accord du pape disposer de sa propre couleur de croix afin de se distinguer des autres nations. Avec l'approbation du pape Grégoire IX, les Bretons auraient reçu la couleur noire pour leur croix. Les différentes traces historiques ont le plus souvent montré la croix noire sous forme d'écu, de bannière, ou encore associée à des hermines. Le *Kroaz Du* (croix noire en breton) devient l'emblème de l'État breton jusqu'à l'annexion par la France. Le *Kroaz Du* évoluera à cette date et sera utilisé par la marine bretonne qui lui rajoute des mouchetures d'hermine. Lors de l'annexion définitive en 1532, il disparaîtra alors au profit de l'hermine plain, les différents rois de France successifs estimant que la croix noire rappelait trop la monarchie et l'indépendance bretonne, et risquait de remettre en cause la légitimité du rattachement du duché de Bretagne à la France. Le *Kroaz Du* a été remis en lumière à partir de l'année 2000 sous l'impulsion du parti de droite nationaliste *Adsav*.



Appelé Bannière d'hermine ou drapeau hermine plain, ce drapeau historique de Bretagne voit le jour en 1316 sous le règne du duc de Bretagne Jean III qui décide de changer d'armoiries et opte pour le semé de mouchetures d'hermine, que l'on appelle en héraldique « **hermine plain** ». Aujourd'hui encore, le drapeau d'hermine est utilisé lors certaines manifestations historiques, politiques et fêtes religieuses, par certains bagadoù et mairies de Bretagne et flotte sur des bateaux de plaisance, châteaux et églises de Bretagne.



Enfin le *Gwenn ha Du* (*Blanc et noir* en breton). Au XIXe siècle, un réveil celtique, partie prenante du romantisme et du principe des nationalités, gagne toute l'Europe, d'Ouest en Est, et les hermines du Gwenn-ha-Du en frémissent dans le vent. C'est en 1925 que Morvan Marchal, militant nationaliste breton et co-fondateur de *Breiz Atao*, ce laboratoire expérimental des partis bretons de l'avenir, crée le drapeau breton à bandes. Il fallait inventer un drapeau breton d'esprit moderne tout en conservant au maximum les couleurs et les hermines primitives. Au point gauche du drapeau neuf bandes égales alternativement noires et blanches, couleur traditionnelle, lesquelles bandes représentent, les blanches les pays bretonnants : Léon, Trégor, Cornouaille, Vannetais, les noires, les pays gallos : Rennais, Nantais, Dollois, Malouin, Penthievre.



Ce drapeau n'a jamais voulu être un drapeau politique mais un emblème moderne de la Bretagne et il constitue une synthèse parfaitement acceptable de la tradition du drapeau d'hermine et d'une figuration de la diversité bretonne. Dès 1937, il est reconnu par le gouvernement français à l'Exposition Internationale où il flotte sur l'Esplanade des Invalides à égalité avec les autres drapeaux du monde entier.

Ainsi, arboré à ses débuts par le seul Parti National Breton, il fut rapidement adopté par d'autres fractions militantes aussi différentes qu'*Ar Falz* et le *Bleun-Brug*. Il guidera les militants sur les lieux historiques et flottera au cours de leurs manifestations et congrès.

Avant, pendant et après la seconde guerre mondiale des centaines de Bretons iront en prison, se battront et mourront pour ce drapeau symbolisant leur personnalité d'homme libre dans la réalité toujours enchaînée.

Le Gwenn ha Du est donc aujourd'hui le drapeau national officiel de la nation bretonne.

Padrig Montauzier



La Bretagne amputée d'une partie de son territoire national!

L'Ulster breton!

par Meriadeg de Keranflec'h

On parle de plus en plus de la possibilité de réintégrer la capitale historique de la Bretagne, Nantes, en Bretagne, ainsi que le département de la Loire Atlantique. Cette réunification est-elle devenue un jalon pour le nationalisme breton ?

Le décret signé sous le régime français du Maréchal Pétain retirant la Loire Atlantique du reste de la nation bretonne est en fait un vieux projet décidé par les radicaux socialistes français afin d'affaiblir la Bretagne sur le plan européen. Pour rappel, c'est le décret-loi du 14 juin 1938 qui va venir confirmer l'amputation de notre Bretagne sous la présidence du radical-socialiste Édouard Daladier, entérinant ainsi le funeste projet du ministre Étienne Clémentel... Le gouvernement de Vichy valida et ratifia par la suite le découpage.

L'État français n'a jamais perdu en mémoire le fait séparatiste breton. Tous les gouvernements français ont fidèlement suivi et appliqué ce décret et cette horrible amputation de notre nation. Cette partition de notre Bretagne ne repose que sur des volontés politiques françaises dont les conséquences continuent de peser lourdement sur notre nation : économiquement, nous sommes affaiblis ; et outre le déni évident de démocratie, le temps poursuit l'érosion de notre identité et amenuise cette force qu'elle constitue, ce levier dont tous devrions tirer profit. La question de la réunification de la Bretagne est plus que jamais d'actualité, mais, **nous, nationalistes bretons, restons opposés à la tenue d'un référendum pour de multiples raisons**. La principale est d'une évidence toute simple : l'État français, en organisant la partition, en amputant la nation bretonne d'une partie de son territoire national, a-t-il demandé son avis au peuple breton ? Non bien évidemment ! Alors pourquoi tant de gymnastique ? Pourquoi demander, je dirais qu'émaner, un référendum ?



La voie du référendum est donc un véritable piège sur cette question fondamentale qu'est le retour de la Loire Atlantique en Bretagne. Un leurre, un appau comme disent les chasseurs, un référendum bien pensé, cadencé, ambigu quant à la définition, au périmètre ou encore à la formulation et aux libellés des questions posées...

Un référendum sujet à toutes les manipulations de la part des ennemis jurés de la réunification et ils sont nombreux à être aux aguets, sans oublier des politiques en bout de course qui aujourd'hui reviennent sur le devant de la scène et qui dans le passé ont trahi.

Il existe pourtant un mode législatif tout simple pour régler le problème : le décret. Il suffirait en effet d'un simple décret, répondant à celui du gouvernement français en 1941, pour réintégrer la Loire Atlantique en Bretagne, clore ainsi définitivement cette abomination et rendre enfin justice au peuple breton. Pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple ! Alors faut-il que la réunification de la Bretagne pose problème et inquiète à ce point pour devoir choisir la voie la plus tortueuse pour résoudre une fois pour toute l'éternelle revendication du peuple breton qui, dans son immense majorité et principalement les habitants de la Loire Atlantique, demande la fin de cette partition ? Il est vrai qu'une Bretagne, son intégrité territoriale retrouvée, deviendrait une nation européenne conséquente, d'où l'origine de son amputation, sans sous-estimer les craintes toujours actuelles d'un État français, enfermé dans un centralisme d'un autre âge, redoutant quelques velléités séparatistes de la part d'une Bretagne toujours réputée rebelle.

Refusons catégoriquement cette solution référendaire qui pourrait se retourner contre nous et signifier la fin de notre rêve d'unité.

Meriadeg de Keranflec'h

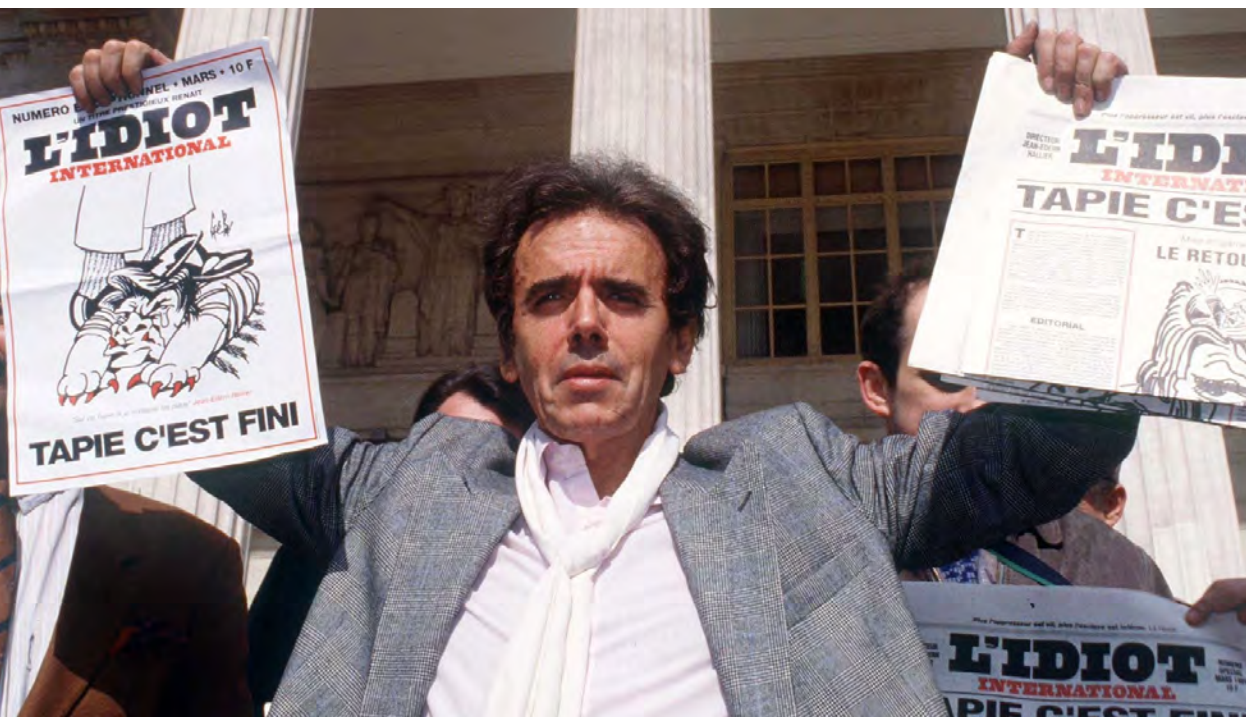




Un génial irrévérencieux et respectueux parfois

Jean-Edern Hallier

par Katherine Hentic

**1er mars 1936 - 12 janvier 1997**

Superbe épitaphe sur sa tombe qui le représente si bien : « **Qu'il soit permis à tout le monde de rêver comme j'ai vécu** ».

Un peu présomptueux tout de même sur sa connaissance du rêve humain, mais totalement lui dans son expression jusqu'à la fin.

Se voulant toujours libre et sans contrainte, bénéficiaire des codes d'une certaine société qu'il n'a jamais désiré bien utiliser, se voulant, dans sa jeunesse poète aux semelles de vent et surtout grand écrivain, il essayait à tout va, caméléon total dans une époque figée sur les conventions, qui deviendra incertaine et changeante à tout va à une rapidité. Grand rêveur, il passera à l'action pour réaliser... ou ne pas réaliser ses rêves.

N'attendez donc pas que je fasse la synthèse de tout ce qu'il a écrit ou ce qui a été écrit sur lui... de ce qu'il a été, de ce qu'il a vécu... on s'y perdrait ! je jetterai juste des termes ou qualificatifs, comme il les jetait lui-même sans concession. Non je vous parlerai de moments personnels, mais révélateurs du personnage, du temps de ma toute jeunesse, où la littérature et l'écriture étaient toujours présentes dans ma vie.

Egalement de certains moments personnels partagés avec mon mari Jean Mabire, comme chacun sait le monde est petit et celui de la littérature et de l'édition encore plus, surtout quand on l'exporte en, ou l'importe de, Bre-

tagne. Au travers de ce Jean-Edern Hallier multiforme, nous rencontrerons, je l'espère, d'autres créateurs bretons d'origine et de cœur qui ont bien œuvré. Avec lui, on ne s'ennuyait guère et j'oserais dire, il arrivait de fatiguer...

Ce sont donc de simples anecdotes, sur une période de quarante années, et les caractères n'avaient guère changé.

L'enfance et l'adolescence

... dans un monde enchanté, l'été, au pays des corneilles de Cornouailles.

Mon père, tout jeune homme, assista au baptême de Jean-Edern Hallier ès qualités de distributeur de dragées, et de « **sous : pièces de petite monnaie** », pour les enfants, au pays des corneilles de Cornouailles, j'eus donc le privilège de fréquenter, certains étés, le royaume enchanté de la Boixière, le parc, le château, le moulin, la ferme, les bois... et à peu de distance la chapelle de Lannien où le seigneur, qui se voulait, des lieux – Jean-Edern – se targuait d'avoir le droit d'entrer à cheval. Je ne sais si la hauteur de la porte l'aurait permis : à dos d'ânesse peut être. Nous cavaliions à travers temps, à travers champs, comme Saint Edern sur son Cerf au travers des collines entourant la bourgade, et les déclamations, et les lectures de beaux textes étaient le quotidien. L'enfant, la gamine, la toute jeune fille des étés édernois avait la chance de voir apprécier ses poésies, ses nouvelles et ses chants par les « grands »



De la perte de son « jumeau », Jean-Edern se remit mal, très mal: ils étaient tous les deux nés le 1er mars 1936, l'un jouant au machiavel, l'autre au saint: effectivement Jean-René avait la beauté de l'ange et Jean-Edern, la beauté du diable. Bien qu'infiniment complices, ils ne pouvaient que paraître opposés, et parfois ne pouvaient plus se supporter. Jean-René, pour moi toute jeune adolescente, était le grand écrivain classe, en devenir, et Jean-Edern, le polémiste, le génial agitateur quelque peu « jaloux » des succès engrangés par d'autres, toujours aiguillonné par le souci d'être et de paraître [...]. »

venus de Paris, qui pouvaient se révéler aussi grands lettrés, à la fin des années 50 et dans le courant des années 60, ils eurent pour la plupart, un grand avenir dans le monde de la Presse et de l'Édition.

Ne soyez pas surpris, j'écrirai La Boixière et non la Boissière comme on l'écrit maintenant, j'ai toujours vu le domaine s'écrire avec un X et la famille Hallier l'a toujours écrit ainsi.

Mais les temps joyeux, faisant la place aux belles lettres plutôt classiques, seront trop brefs... Les jeunes messieurs de la revue *Tel quel* laissaient leur parisianisme à la porte quand ils venaient se ressourcer en ces Cornouailles, haut lieu des bonnets rouges qui avaient dévasté le château mais que plusieurs générations d'Hallier avaient restauré, à charge de poursuivre...

L'un de ces visiteurs assidus de la jeune génération se distinguait par son érudition non constamment étalée, sa profondeur, sa finesse d'esprit et non ses jeux d'esprit. Loin des médiocres, son romantisme, sa générosité vraie; voire les doutes qui transparaissaient sur l'espèce humaine et sa finalité, bouleversaient. Ces qualités prêtaient peut-être à sourire les autres condisciples plus décadents et opportunistes, mais il était si intelligent, si fin. Il semblait admis qu'il était le *grand écrivain* en puissance, et l'ami inséparable de Jean-Edern.

L'été 62 fut superbe – alors que l'été 63 fut pourri et sombre comme le moral, par pluie et tempête en continu, avec l'obligation de faire tourner les cheminées tout le temps –, les feuilles tombaient déjà dans les bois humides et ce n'était que glissades sur l'herbu.

Oui l'été 62, comme les précédents, avait





été superbe, avec la dernière visite de l'auteur de la Côte Sauvage à la Boixière, celui de tous les espoirs littéraires... Mais en septembre 1962, Jean-René Huguenin – puisqu'il s'agit de celui qui se distinguait – s'était tué dans un accident de voiture, une semaine avant Roger Nimier, dans les mêmes circonstances.

De la perte de son « jumeau », Jean-Edern se remit mal, très mal : ils étaient tous les deux nés le 1er mars 1936, l'un jouant au machiavel, l'autre au saint : effectivement Jean-René avait la beauté de l'ange et Jean-Edern, la beauté du diable. Bien qu'infiniment complices, ils ne pouvaient que paraître opposés, et parfois ne pouvaient plus se supporter. Jean-René, pour moi toute jeune adolescente, était le grand écrivain classe, en devenir, et Jean-Edern, le polémiste, le génial agitateur quelque peu « jaloux » des succès engrangés par d'autres, toujours aiguillonné par le souci d'être et de paraître, dans son jus, et surtout d'être dans le vent et l'agitation parisienne, toutefois totalement heureux de prendre repos et recul indispensables en sa Bretagne, pour se recharger à la Boixière. Combattant un mal-être d'ego à tout vouloir dévorer peut être ? Comme il ne pouvait cependant se passer de « sa bande » et des dernières news, nombreux étaient les arrivants à venir prendre des vacances.

Jean-Edern, écrasé de chagrin, eut quelques réactions de folie : c'est aussi lui qu'il avait perdu, une partie de lui-même probablement et la meilleure. Comment se relever ?... Incontestablement, c'était Jean-René qui avait le devenir de *Grand Écrivain*, pas besoin d'autres titres. Lui, Jean-Edern avait toujours noyé le poisson avec tous ses talents et activités, marre de lui-même. Il voulait donc se raccrocher à cette grande âme disparue, si complice dans leur amitié, la récupérer et devenir vraiment le *Grand Écrivain*... accouchant dans la souffrance. C'est bien ce qu'il tentera toutes les années qui vont suivre.

Mon livre de chevet, après avoir été *la Côte sauvage* du JRH, deviendra *la Cause des Peuples* du JEH, mais après *le Grand écrivain*, je garde au cœur *Le premier qui dort réveille l'autre*, *Bréviaire pour une jeunesse déracinée*, *L'évangile du fou* et particulièrement le *Je rends heureux*... que j'ai vu construire, hymne au JRH.

Et je pense à certaines lectures, à la présence de son frère discret Laurent. D'un an son cadet, celui-ci assumait le rôle de confident souvent, complice parfois, ils se ressemblaient comme des frères. Laurent, toutes générations confondues, devra être dans la famille l'homme sur lequel on pouvait compter durablement. Jean-Edern était loin de tout cela, évidemment. Plus encore après !

Est-ce par le chagrin – un chagrin irraisonné – qu'il devint encore plus polémiste ? Difficile à suivre et à vivre le Jean-Edern, surtout ne pas vouloir le suivre... le laisser passer afin qu'il se dépasse lui-même, trop intelligent mais de culture classique, se voulant de son temps, au-delà de son temps, souvent précurseur mais inconstant, tricheur, hargneux parfois, oublieux,

ne tenant pas parole mais comptant sur la parole des autres. S'il ne peut être traité de menteur, c'est qu'il croyait à ses contes lui-même. Inventeur serait mieux, passant du rouge au noir et du blanc au violet, toute la palette des couleurs dirons-nous.

Hors le personnage médiatique, que deviendra l'œuvre au fil du temps, car elle fut importante et expressive sur un plan littéraire, politique et international, ce qui était rare à l'époque pour des auteurs... de France ?

Juste en aparté, dans une ambiance plus sereine, familiale, amicale.

1978, le jour de la grande vente des écrivains bretons à l'hôtel *Sheraton* à Paris, on y fête... ma fête. Beaucoup de nos amis, aujourd'hui disparus, sont là. Cette fois, il y a tous les Hallier au *Sheraton*, le père André Adolphe, le général, dont je vais reparler plus bas, il y a Jean-Edern, il y a Laurent. Jean échange avec le trio. Cette fois, la vedette de la famille, c'est le général, né en 1892, donc âgé de 86 ans, il dédicace son premier livre, une petite merveille d'anecdotes romancées, pleine d'humour et de saveur, sur les gens du pays d'Edern avec le manoir (André, le propriétaire, ne disait pas Château) tenant le rôle central. C'est une Fable en fait, intitulée *Corneilles de Cornouaille*, et les deux corneilles sur la couverture sont coiffées de la coiffe basse typique de Quimper.

Je me sens revenir aux temps heureux de mes étés de jeunesse. Où sont les plaisirs simples, les grands moments sur la côte, la valse des saumons sauvages remontant les rivières au niveau de Châteauneuf du Faou, les truites dans les ruisseaux, l'eau des sources toujours fraîche, et le chaos de Huelgoat...

Pour Katherine, ces souvenirs de notre cher pays d'Edern que les corneilles de Cornouaille survolent en pensant à vous.

À Hallier, 25/11/1978

S'est-il souvenu, qu'autrefois, je parlais aux corneilles dans les bois, elles me répondaient avec une vraie voix quasi humaine, les corbeaux je ne sais pas !! et si un hors venu venait troubler... elles venaient piquer le bout des pieds afin qu'il détale ! Il a encore bon œil, le petit Général, il fatigue avec tout ce monde, mais les fils ont chacun écrit une préface délicate que l'on déguste, celui qui parle de sa rêverie obsessionnelle, et celui qui dit qu'il n'écrit pas...

Il était lucide, le Général, quand il a prévenu : « **Jean-Edern, de toute façon, je te fais confiance... Non seulement tu sais où va le vent mais tu es le vent. Ne deviens pas la tempête, elle se retournera contre toi...** »

1979 : les premières élections européennes

... au suffrage universel direct, le réveil des régionalistes.



« L'idée germe de plus en plus d'une revue celtique, très ouverte sur l'art, la littérature, la mythologie et le légendaire concernant tous les pays de grand Ouest sans frontières. Les Glot vont très vite se sentir prêts avec le soutien financier de Yves Rocher. Des maquettes se préparent à être visionnées. La journée ne sera pas perdue pour le renouveau breton et pas au sens folklorique. Ce sera la revue Artus, les éditions Artus, puis le Centre Imaginaire Arthurien (CIA) plus que jamais présent! »

Je suis mariée avec Jean Mabire depuis 1976, après avoir habité Paris, nous vivons en Vallée de Chevreuse. La vie est intense dans le périmètre parisien, nous n'en oublions pas nos Provinces et les liens avec la Normandie et la Bretagne. À l'ouest de Paris, nous sommes du bon côté pour nous y rendre rapidement.

Les élections européennes sont fixées au 10 juin 1979 et, pour la première fois, elles le sont au suffrage universel direct pour 9 pays. L'idée d'une liste régionaliste a germé.

Tête de la liste « Région Europe », Jean-Edern Hallier. Il est temps de réveiller les consciences et de signaler aux Européens de France que l'Europe les concerne... si l'on ajoute Bretagne, c'est encore mieux.

Les Bretons de Paris se mobilisent, en mai, particulièrement en la personne de Jean-Edern Hallier, écrivain, homme de média, et de Jean Picollec, éditeur, qui tiennent meeting en région parisienne. Mais on ne se refait pas... Face aux partis traditionnels, commentant un débat télévisé, Jean-Edern Hallier se fera expulser, il n'y était pas allé de main morte. J'espère que vous savourerez les deux photos, à quinze ans d'intervalle, de ces deux Bretons, que je porte à votre connaissance toujours fidèles à la façon de *Je t'aime, moi non plus*.

Une journée importante est prévue à Ploermel pour présenter la liste Région Europe Bretagne, que cela ne tienne, nous prendrons la route bien avant l'aube, passerons par la Haute Normandie pour récupérer Didier Patte du Mouvement Normand...

À Ploermel, nous retrouverons les Glot (Hervé et sa femme Claudine) venus en voisins de La Gacilly. Une grande matinée de présentation, exposés, discours... Pour déjeuner nous occuperons un super lieu aux environs de Josselin choisi par Jean-Edern, qui en chemin, multiplie les invitations... il faudra donc une super taille de table. À table, on discute, les esprits s'échauffent et les élections européennes au suffrage universel, c'est tellement nouveau, que d'espérance mais que peut-on en attendre et quelle place pour les représentants de régions, anciennes provinces d'Europe et surtout quels actions et résultats possibles ? Pas vraiment de réponses porteuses sur ce Parlement européen qui a déjà un Conseil aux attributions spécifiques fortes.

Comme à l'accoutumée, l'invitant qui tient à se présenter comme breton pour la défense de l'avenir de la Bretagne... s'éclipsera au moment du dessert. C'est d'ailleurs une habitude tous terrains : une bonne partie des troupes rameutée et invitée suivra avec des prétextes divers... nous resterons fort peu à partager l'addition.

Ce sera le retour, mais par





La Gacilly, il faut discuter, l'idée germe de plus en plus d'une revue celtique, très ouverte sur l'art, la littérature, la mythologie et le légendaire concernant tous les pays de grand Ouest sans frontières. Les Glot vont très vite se sentir prêts avec le soutien financier de Yves Rocher. Des maquettes se préparent à être visionnées. La journée ne sera pas perdue pour le renouveau breton et pas au sens folklorique. Ce sera la revue *Artus*, les éditions Artus, puis le *Centre Imaginaire Arthurien* (CIA) plus que jamais présent ! Retour à Paris par la même voie.

Fiasco : l'idée est si neuve par rapport aux partis politiques classiques mais certains nouveaux partis émergeront à cette occasion. Pour la liste *Europe – Régions*, il n'y a pas eu à temps de bulletins dans les bureaux de vote ! ... mais le trublion de grand chemin a tenté.

Les années 80 et 90... Au nom du Père.

Comme je l'exprimais, s'il pouvait être irrévérencieux, voir plus, au niveau des relations humaines, Jean-Edern avait un respect profond pour son père, le général Hallier André Adolphe dit *le petit Général*, par rapport à son propre père, et même s'il ne l'épargnait pas, leur attachement était fort. Jean-Edern était très fier de sa famille, même s'il brodait beaucoup. Ce n'était pourtant pas nécessaire car la famille avait de hauts faits à son actif. Son père avait foi en lui en dépit de « **ses frasques** »

Au cours de conversations avec Jean qu'il savait ancré dans le Cotentin, Jean-Edern lui demanda s'il connaissait un certain Pierre Godfroy ? Tous ceux qui ont suivi Jean Mabire savent combien Pierre a compté dans sa vie. Il le qualifiait d'homme le plus extraordinaire que j'ai jamais rencontré. Effectivement c'est Pierre qui fut le premier à accueillir Jean à Cherbourg, lorsqu'il voulut, à la bonne vingtaine, venir vivre dans cette Normandie-là, qu'il ne connaissait pas vraiment, le Cotentin, côte extrême grand ouest de Normandie. C'est Pierre également qui facilita son entrée à la *Presse de la Manche*... et qui fonda avec Jean et Didier Patte l'*Union pour la région normande* – l'UNR –, et à l'époque avoir un député fondateur n'était pas rien pour défendre l'idée normande, qui deviendra sous la houlette de Didier, le *Mouvement Normand*... Bref, il y aurait sur toute une vie moult anecdotes à raconter, mais l'une d'entre elles, hors pays normand, n'est pas banale. On peut la retrouver dans les souvenirs de guerre de Pierre, titrée *Comme la plume au vent*.

Pierre, fils d'agriculteurs, fut un grand lettré et roi sur sa terre. Ayant soif de liberté, il fut aussi un résistant à sa manière, et cumula les évasions des camps où il était interné, camps de plus en plus durs. Il comprit à sa 9e tentative et dernière, qu'il ne fallait plus tenter un retour par l'ouest mais bien s'évader vers l'est, et toujours encore plus à l'est... de la Pologne, il décida de rejoindre l'Ukraine... et en chemin au niveau de la Hongrie... sera plusieurs mois hébergé chez l'attaché militaire de France en Hon-

grie, avant que des réseaux ne s'organisent... Or l'attaché militaire était André Adolphe Hallier et pour le jeune Jean-Edern, Pierre fut « **l'homme au placard** » dont on ne devait jamais parler, le danger pour tous était trop grand, mais en période de sécurité dans l'appartement, l'on pouvait s'amuser, parler, écouter ce Pierre qui était un personnage inédit, d'une présence formidable. Pierre devint la coqueluche.

Les souvenirs du petit Jean-Edern étaient très forts, là il n'avait pas besoin d'inventer, la réalité suffisait, et il ne rêvait que d'une seule chose retrouver le Pierre de son enfance... et faire plaisir à son père.

Grâce à Jean, ce furent donc les retrouvailles fantastiques, Place des Vosges un certain 8 février... eh oui ! que je situerai début 80 ou 81. Nous allâmes chercher en soirée, par un froid de canard, Pierre, en session, à l'Assemblée Nationale, donc sur Paris, et nous nous rendîmes, par la rue adjacente, à l'appartement donnant sur la célèbre Place, dans les salons où gîtait Jean-Edern. Il y avait tant à dire... et de soirée, nous y passâmes la nuit, et il n'y eut pas le temps d'un intermède piano par... Jean-Edern, car l'auteur, le directeur de journal, l'animateur radio, etc... recevait beaucoup la nuit, enfin les personnalités de tous poils pouvaient venir frapper pour discuter même si ce n'était pas prévu. Ils étaient accueillis et les conversations repartaient bon train par tous, de tous horizons, et sur tous sujets. Ce fut certainement une nuit particulière pour le Verbe... dans les lumières de la Place des Vosges, car les grandes fenêtres de l'appartement donnaient sur la place illuminée. Personne ne voulait se quitter... À l'aube, cependant il fallut regagner ses pénates. J'admirais fortement Marie Christine, la femme de Jean-Edern, qui avait pu et dû alimenter la soif de ces messieurs, les cadavres de bouteilles de whisky jonchaient le sol.

Paris, dédicaces chez les Bretons. Jean Mabire, une première

C'était encore une belle époque, toujours nous nous retrouverons, les uns, les autres, en nos Provinces par belle saison, et sur Paris avec la Bretagne à Paris, l'hiver, cette fois pour la 29e vente des écrivains bretons par *Ar Pilaouer*, c'est une première, un écrivain non breton, mais qui l'est de cœur depuis toujours, sera invité. Il aura près de lui sa femme auteur. c'est l'homme de lettres normand bien connu Jean Mabire. Je vous laisse lire les pages, le nom de tous les écrivains bretons présents, c'est avec eux tous que les rencontres, salons divers etc.. se suivront et pas qu'en Bretagne ou à Paris. Jean-Edern est bien là, mais en fin 1980, il n'est pas mis en valeur comme il faudrait. Attendons.

Le Manoir de l'Odet de Gwenn Al Bolloré

À certaines époques de l'année, et souvent aux Pâques finistériennes où Gwenn Aël Bolloré tenait absolument à ce que l'on se joigne



« Ce n'était pas tenable, je les forçais à se « rabibocher » avant de passer à table, en les traitant de vilains garnements! Ils étaient tous deux largement mes aînés!! Ils m'ont prise au mot... j'ai eu juste le temps d'attraper mon appareil photo et de saisir le moment. Ce n'est, surtout pas « posé », ils vont s'enlacer et s'embrasser devant mes yeux pour sceller leur entente nouvelle et durable! Ces instants comptent et m'interpellent encore! »

aux réceptions de famille, nous étions reçus au Manoir de l'Odét. Ce dernier appréciait beaucoup la compagnie de Jean, la réclamait. Leur amitié remontait aux années 60 du temps des éditions de la Table Ronde, il en était le PDG, et de Roland Laudenbach qui en était le directeur. Quant à moi, je le connaissais depuis l'enfance, il avait des enfants presque de mon âge!

Il comptait particulièrement sur notre présence au manoir, lorsqu'il tenait table ouverte au moment du *Salon* ou *Festival du livre maritime de Concarneau*. Gwenn Aël Bolloré, en était l'un des fondateurs avec Henri Quéfellec, Per Jakez Hélias, Paul Guimard et Yves La Prairie. Son rôle était prépondérant.

Gwenn Aël et Jean étaient respectivement Président et membre du jury littéraire pour différents prix attribués. Il était important qu'ils discutent sérieusement des livres et de leurs auteurs pour les sélections. Gwenn Aël, considéré certainement comme l'original de la famille Bolloré, mais avec beaucoup de respect, était poète, écrivain, scénariste, éditeur, océanographe sans oublier, son départ de résistant, à 17 ans, sur un minuscule bateau, vers l'Angleterre et son retour dans le commando Kieffer : tout cela faisait quelque peu oublier l'homme d'affaires.

Je pense qu'à lui seul, le Manoir, qui eut lui aussi plusieurs vies, et particulièrement du temps de Gwenn Aël, mériterait – ne serait-ce qu'au titre des hôtes reçus – un article de reconnaissance d'endroit fondateur. Une quantité de grands auteurs ou d'auteurs en devenir y sont passés. J'ai une pleine liste de rencontres les plus diverses. Une vie généreuse s'y est développée. Même si le monde a changé. Les témoignages sont importants sur ce qui a été... mais c'est un autre sujet.

Jean Picollec, l'éditeur qui vient de nous quitter et fréquentait assidûment Solidor, officiait aussi au manoir, dans le cadre du *Festival du livre Maritime*, notamment pour des réceptions de Presse, des accueils d'écrivain parfois inopi-





nés, etc, et autres. Il avait la pleine confiance de Gwenn Ael et de son neveu Vincent Bolloré, il avait toujours été un fidèle ayant sa famille près de Concarneau. Jean Picollec, déjà éditeur, occupera durant un certain temps des fonctions dirigeantes au sein de la Table ronde, Il était au courant de tout, s'activait partout Paris et Bretagne, Gwen Ael était ravi d'avoir « **son homme lige** ».

Au dîner, ce soir-là, en voisin, Jean-Edern s'était joint à nous. Or, il était très en froid avec Jean Picollec, Ils se faisaient la gueule, en dépit de décennies de complicité en matière bretonne! (se souvenir des élections européennes), pour une sombre querelle d'édition en milieu parisien, ah ces Bretons susceptibles!

Ce n'était pas tenable, je les forçais à se « rabibocher » avant de passer à table, en les traitant de vilains garnements! Ils étaient tous deux largement mes aînés!! Ils m'ont pris au mot... j'ai eu juste le temps d'attraper mon appareil photo et de saisir le moment. Ce n'est, surtout pas « posé », ils vont s'enlacer et s'embrasser devant mes yeux pour sceller leur entente nouvelle et durable! Ces instants complicité et m'interpellent encore!

Revoyures régulières en Finistère Le Château de la Boixière, le dernier refuge

Il ne faut jamais oublier que les quatre voies ne raccourcissent jamais les trajets, par contre les chemins de traverse, les anciennes routes, celles qui ont vu « cheminer » donnent la vraie distance, presque à vol d'oiseau, on se rendra compte alors, que du château de la Boixière en Edern, à Ergué Gabéric, manoir de l'Odet, il n'y

a alors que... quelques kilomètres. Autrefois par les chemins, tout aux alentours, en un cercle, nombre de générations de travailleurs bretonnant se sont rendues à pied aux papeteries *Bolloré*.

Jean-Edern écrivait la nuit. Chaque matin, encore éveillé, et prenant le petit-déjeuner avec nous, il tenait à nous lire, à haute voix, ses textes de la nuit, qu'il avait appelé *littérature fax*. Je pense qu'il envoyait ses textes, le jour, sur Paris, par fax

Jean-Edern était à la nostalgie, en ce début des années 90, et écrivait, si longtemps après, sur Jean René Huguenin, le *Je Rends Heureux*, Il discutait de sa personnalité avec Jean qui était un cousin par alliance de Huguenin. Cela lui faisait plaisir et l'agitait réellement. Le temps n'effaçait rien.

Bien évidemment, et sur tous les sujets du monde contemporain, il exposait son point de vue, Jean l'écoutait très attentivement pour lui répondre et susciter d'autres questionnements. Ah! s'il avait pu canaliser ce gaillard-là!

Un drôle d'au revoir en Finistère La dernière fois à la Boixière

Le manoir continuait sérieusement à se délabrer au long des années – je crois que le domaine était hypothéqué de partout –, mais Jean-Edern y tenait siège sans paraître vouloir se rendre compte de la situation réelle. Il n'allait pourtant pas bien, broyait des idées revanchardes. Il faut dire qu'il était criblé de dettes, vu ses déboires judiciaires, Mitterrand n'avait pas fait de cadeau... à celui qui aurait dû être son ministre de la Culture, ou à un poste correspondant. Il ne voulait, cependant, rien lâcher,





décidé à poursuivre lui aussi ses travaux de « **démolition** » articles ou actes, en cette « **République de Ripoux** ».

Au moment du départ, il me remit une photo de la façade du château, et me dit format *Police Judiciaire, renseignements généraux*, me faisant un clin d'œil, de l'œil qui restait. Elle provenait de ces services-là, le château avait dû recevoir leur visite. Il me savait dans la Justice, et se souvenait d'un temps où j'exerçais à Paris, au 34 quai des Orfèvres, mur mitoyen avec le célèbre 36 quai des Orfèvres... Au dos de la photo, la « **petite sœur de cœur** » eut droit à quelques lignes d'une écriture tourmentée qui se reconnaît entre toutes... et l'auteur signa de la part du *Fantôme des lieux*... C'était bien ça... il le ressentait violemment... mais je me suis prise à penser que les fantômes ne meurent pas vraiment et... restent dans les lieux

Dernier passage à Solidor

... la grande tournée en croisière avec les chapiteaux du grand cirque, je pense que c'était en 1996.

Il exposait à Saint Malo, nouveau hobby ou nécessité ? Il était devenu peintre, portraitiste (son portrait de Mitterrand était d'une justesse !) et dessinateur, une exposition lui était consacrée. Portraits, marins, femmes, poissons : il avait un réel talent, en faisait maintenant profession. Je ne me souviens plus si l'exposition était dans le cadre des *Étonnants voyageurs*, il y a tant de souvenirs et nombre furent les réceptions à nombreux invités... Cette fois, il désirait nous entretenir, seuls à seul, d'un projet qui l'excitait, qui lui tenait à cœur et dans lequel il voulait totalement nous impliquer, Jean et moi.

La chevelure était plus rare et plate, les yeux plus abîmés, de fait il ne voyait quasiment plus... et dessinait bien... en aveugle, ce qui est une première. L'aide d'une canne pour se déplacer était nécessaire. Le visage plus émacié : enfin l'état général pas vraiment reluisant, que dire, pour Jean ce n'était pas non plus une période de santé idéale. La voix pourtant était toujours forte, pour haranguer et convaincre les bonnes gens.

Ce qu'il venait proposer était simple : faisons comme les comédiens, partons en tournée à travers l'Europe pour distribuer la bonne parole, celle que l'on n'entend plus, rappeler les grands mythes, légendes, écrivains, les éveilleurs de peuples au long des contrées traversées. Aux causeries et conférences s'ajouteront des expositions, enfin voyons large, partons à travers l'Europe pour essaimer...

Le moyen de transport était simple, louer un bateau de croisière pour fleuve. À chaque étape terrestre, monter un chapiteau. En partant sur le Rhin, de Rotterdam ou de Strasbourg. Selon le temps de liberté possible, songeons à Mayence, Bamberg, Nuremberg, Ratisbonne, Vienne etc.. mais si le long terme était possible, et ce serait mieux, pourquoi pas Rhin et Danube... jusqu'à l'Ukraine et la mer noire. Il n'avait donc pas oublié l'épopée du marcheur Pierre Godefroy ! La petite Maroussia lui parlait-elle ?



Rien que des noms d'étapes le faisaient savoir : rien que par le Danube, dix pays à traverser avec pas moins de quatre capitales, Vienne, Bratislava, Budapest – là je voyais où était le point sensible – Belgrade...

Pourtant si vieilli, nous le retrouvions en pleine jeunesse grâce à son enthousiasme. Je le voyais refondre : peindre, exposer, déclamer, dédicacer, intervenir culturellement sur les sujets fondamentaux, essentiels de l'existence, loin du marasme politique. Belles perspectives. Tous les autres soucis, inutile d'en parler ! on fonce à travers l'Europe.

L'idée n'était pas banale et dans d'autres circonstances, elle pouvait être innovatrice et fiable, mais nous le savions démunis de tout avec toutes ces affaires politico-judiciaires qui l'avait mis KO à tous les points de vue.

Je l'avais toujours connu avec une vision d'un seul œil, ce qui est très handicapant, et je ne sais comment Odin s'en sortait, mais le deuxième était très atteint lui aussi... comme vaquer librement sans tierce personne. Impossible. Je le verrai toujours assis sur la banquette pyrénéenne tendue de velours rouge, dos à la mer, à contre-jour, même en temps de cécité, le rêve d'espaces et de harangue se poursuivait !

Nous dûmes le convaincre : notre emploi du temps, hélas, ne le permettait pas, pas plus à court terme qu'à long terme, nous avions trop d'engagements Jean et moi... Si Jean pouvait s'adapter, pas moi, j'étais encore loin de la retraite, mais pas tant, ce n'était pas le moment de demander un congé sabbatique... Pourtant... la croisière à travers toute l'Europe par le Danube avec chapiteaux d'étapes, c'était excitant. J'avais vu, sur la grande place, près de la porte de Brandebourg, en d'autres circonstances, à Berlin, après la chute du mur, le déploiement de chapiteaux. Pour un grand cirque de littérateurs, si d'autres pouvaient l'accompagner pour la grande tournée, ce serait mieux ?

Nous n'avions même pas le temps de le retrouver à Deauville avant un bon moment !

Il repartit, nous considérant comme des lâcheurs...

Jean et moi ne pouvions imaginer que c'était la dernière fois que nous nous rencontrions !

Nous apprîmes, comme tout le monde, sa triste fin à l'aube du 12 janvier 1997 ; nous ne pûmes nous rendre à ses obsèques. Jean, qui venait de visiter en grande joie son petit-fils né le 7 janvier, subissait en janvier 1997 une opération pour un nouveau cancer alors qu'il portait une leucémie depuis 1994. Il n'était pas question de voyager dans l'heure.

La spiritualité de Jean-Edern Hallier,

Toute une vie à chercher – mais avec génie –, à démolir : il commençait par lui. S'auto-détruire cela fait mal avec tous les excès mais cela fait tellement de bien. Vindictif sous toutes les formes quand il avait mal, Jean-Edern, possédé par un démon, lequel ? Mais pouvant être si à l'écoute, il avait une mémoire !, et vouloir faire bien. Aussi vouloir se racheter... se retrouver

dans la paix si possible... de la Boixière... Fantôme des lieux... il est normal que le Père Alain de la Morandais, prêtre issu d'une grande famille bretonne, écrivain lui-même, une célébrité, rappelle les termes de Jean-Edern Hallier lors de sa messe de funérailles : « **Je me suis tout simplement agenouillé dans la religion de ma famille, de mes ancêtres, c'est-à-dire la religion catholique... Je ne suis pas toujours un bon pratiquant mais je crois en Dieu... J'ai besoin de la prière, de m'agenouiller devant quelque chose que j'ignore, quelque que soit la suite après la mort... Je ne veux ni acheter ma part de paradis ni éviter l'enfer...** »

Ainsi était Jean-Edern et que la messe soit dite. L'on comprend son livre sur le Père de Foucaud. *Bréviaire pour un insoumis*. Il fut vraiment inspiré,

Et en amour, cet étrange personnage au charme sulfureux aima avant tout sa famille mais l'aima – mal certainement, ne mesurant pas les conséquences de ses actes –, mais l'aima. Ils supportèrent et acceptèrent presque tout de lui. Il la tenait sous son charme, vulnérable.

Les hortensias bleus

Je me suis souvent rendue après sa mort au cimetière d'Edern. C'est le Breton non-natif qui y est revenu. Le baptême compte. Il aimait cette terre de Bretagne viscéralement, sans pouvoir se passer de l'agitation parisienne, mais c'était sa vraie terre. Dans les vases prévus à cet effet, j'y déposais les branches d'hortensias bleus qu'il aimait tant. Je prenais toujours le temps de m'asseoir sur le banc de granit, son banc, venu de la Boixière... et j'ai souvent conversé... parlant à travers tombe, avec l'imprécateur, comme nous le faisons autrefois côte-à-côte. Les Bretons ont un étrange rapport à la mort que n'ont pas forcément d'autres peuples... En fait, c'est un cercle toujours recommencé, la naissance, la mort, la renaissance, le surhumain dominant la mort, plusieurs mondes s'interfèrent. Là, uniquement, une distance de terrien mais l'essence n'est jamais très loin c'est le temps terrestre qui joue des tours, le temps d'éternité, du vivant, nous est étranger mais existe, seule la présence manque. L'essence demeure.

Enfant prodige, enfant prodigue, le nez tombé dans le ruisseau, même si on t'y a bien aidé, Toi qui semble-t-il n'a jamais rien regretté, même quand tu as tout perdu, écartant de la main, jetant, ce qui ne te convenait pas, n'y aurait-il que la fin qui soit triste, Jean-Edern ? Qu'as-tu fais de ta jeunesse, de tous tes talents en ce monde dangereux ?

Promis, quand les temps reviendront de chasse au politiquement correct, et du bon temps des trublions et des lanceurs indépendants d'alerte sur notre si vieux monde, promis, tu seras qualifié de **grand écrivain**. Voici les hortensias bleus que vous aimiez tant, Jean Mabire et toi, et moi plus encore.

Katherine Hentic



Glenmor

Barde d'amour et de colère

par Jean Mabire

L'homme qui s'en est allé, le 18 juin 1996, après avoir bien navigué à travers le monde et après avoir fort labouré son terroir de Bretagne, seule et unique patrie de ce possédé d'enracinement, n'a certes pas eu droit aux hommages officiels qui accompagnèrent certains de ses compatriotes au pays de l'Ankou.

Il faut bien avouer qu'Emile Le Scanv, qui unit dans son pseudonyme les deux termes de « Glen » (Terre) et « Mor » (Mer), n'était pas parti pour faire une « belle carrière » quand il abandonna tout pour se lancer à corps perdu dans la défense et l'illustration de la langue bretonne et de l'âme celtique, au grand vent de la révolte.

Il est des pays qui se veulent des îles, tant ils sont attachés à défendre leur identité face à la grande marée d'un mondialisme destructeur de toute différence entre les peuples et les cultures.

Totalement hostile à une moderne « civilisation » universelle, dans laquelle il voyait la volonté de détruire tout ce qu'il aimait, Glenmor, par ses chansons frémissantes de passion réussit à être sans doute le seul Breton de notre siècle à pouvoir revendiquer le titre de « Barde », mettant toute sa vie au service de cet amour et de cette colère dont il faisait son pain quotidien, dur comme pierre et doré comme soleil.

Ce n'était certes pas un homme de concessions et de nuances; quand il évoquait Paris, il criait Sodome! Sans jamais perdre sa tendresse, son ironie, son sens inné de la poésie, il se voulut un combattant. Droit. Debout. Courageux. De la race de ces poètes qui furent des « éveilleurs de peuple » et tirèrent leur patrie de la nuit.



La Mutualité des meetings et des galas. Ce devait être en 1967. Un homme seul sur la scène, avec sa guitare. Il est encore jeune. Dans la force de l'âge, comme on dit. Trente-cinq, trente-six ans. Chemise blanche, barbe en long collier qui laisse dégagé tout l'ovale d'un visage déjà creusé de rides profondes. Longue chevelure de prophète qui deviendra blanche au fil d'argent des années. Les yeux ne peuvent être que d'un bleu d'océan ou d'un gris de tempête. Très clairs. On découvrira plus tard, ce regard, enfantin et malicieux tout ensemble.

Et soudain éclate ce chant des maudits, que jamais personne n'a eu le courage de lancer sur une scène depuis la proscription des Breiz Atao au lendemain de la guerre. Voix souveraine du peuple et de terre. Cri de la foi, de l'amour et aussi de la vengeance :

Neve'enti vat da'r Vretoned

Ha mallozh ruz da'r C'Hallaoued!

Le cygne de Montfort prend son envol!

La salle se lève, hurle, brandit des drapeaux « *Gwenn ha du* ».

Puis, c'est le silence, la lumière dure des projecteurs, l'attente.

Le voici cet homme qui a décidé d'être la voix d'un vieux clan en colères contre ceux qui voudraient lui arracher son nom, sa langue, son ciel, son âme en un mot.

Il choisit aussi de chanter sa patrie dans une langue qui n'est pas si langue maternelle, mais dont il s'est juré de faire une arme. Il sera encore plus violent et plus pugnace en français qu'en breton.

Il deviendra, sans nul doute, le premier et le dernier barde de notre siècle, artisan et guerrier tout ensemble :

Les bardes ont levé

La pierre du tombeau

Pour pleurer leur bannière brisée

Et leurs chants retrouvent les mille échos

Les mille échos de leur passé

Et leurs chants racontent l'histoire

Les rudes sentiers de leur gloire

Les mille combats de nos princes et nos rois

Et la grandeur du pays d'autrefois.

Ce morceau de bravoure se nomme *Les nations*.

Glenmor ose, à la face de l'univers, se dire nationaliste. Ce fils de paysan n'a nulle honte d'être... de ce qu'il est : héritier du rêve celtique sur le sol breton.

Son message s'adresse à tous ceux qui refusent le triste monde égalitaire des hommes



tous pareils, réduits à n'être plus que des « consommateurs ».

De son vrai nom Emile Le Scanv, dit *Milig*, il est né le 15 juin 1931, au solstice d'été, au lieu-dit *ar Vouilhenn*, dans la commune de Maël-Carraix, dans un département qui se nommait encore les Côtes-du-Nord. Son père et sa mère, Germaine Coutellec, ouvriers agricoles parviendront un jour à faire valoir à leur compte la petite ferme de Koatrennec, enfin maîtres chez eux, dans leur domaine d'ajoncs, de granit et de landes.

Il restera toute sa vie attaché à ce monde rural dont il vient :

*Dieu me damne
Si pour grimper les honneurs
Qui font rois les ratés de la terre
Il me faille renier l'âme et le cœur
Du paysan qui fut mon père
Dieu me damne.*

Il aura l'enfance d'un vrai gamin de la campagne : « **Jusqu'à six ans, on se cultive. Après, on nous instruit.** »

À douze ans, seule issue dans le monde des pauvres, il entre au petit séminaire de Quintin. Ses études le mèneront non à la prêtrise, malgré un passage chez les Pères Blancs, mais à une licence de philosophie.

En 1951, lors de son service militaire en région parisienne, ce garçon de vingt ans fréquente un groupe de Bretons émigrés, pour la plupart interdits de séjour en leur pays, dont ils avaient été militants politiques ou culturels.

Cette prise de conscience de son identité amène Milig Ar Scanv à inventer le pseudonyme de Glenmor, unissant les deux réalités dont il veut à jamais se réclamer : la terre et la mer.

Après des années de vagabondage et de rencontres, il décide de se faire... barde. « **Suis né barde de petite Bretagne, de moindre pays. Personne ne me tint conseil. Seuls les chemins et les vents me furent maîtres.** »

Il épouse Katell, une blonde fille du Brabant, elle aussi superbement pétrie de lyrisme et de

courage. Elle l'accompagnera jusque sur scène et aura sa part des ovations.

Glenmor devient alors, à la fin des années soixante, un poète de combat. Il n'y a rien de plus terrible que la violence des pacifistes :

*Le nimbe de la victoire au front
Vos fils à la guerre marcheront
Le poing violent, l'œil dur
Ils s'en iront avec le vent
Le feu du crépuscule
Nominoé Nominoé Nominoé.*

Il se révèle vite comme un personnage incommode et inclassable, un homme de caractère et de « **coups de gueule** » : « **Je n'ai jamais mendié le droit à la franche parole. Je l'ai pris. Je n'ai jamais reçu le droit au franc-parler, je l'ai gagné.** »

Curieusement, il parviendra à signer un contrat chez Barclay, mais sera interdit d'antenne, car « **il exprime une position politique condamnée par la Constitution** ». Il n'a que faire du showbiz, du politiquement correct, du marxisme à la mode, du freudisme de Paris-Sodomé !

Il sera aussi journaliste, fondateur de brûlots aussi violents qu'éphémères, candidat à des élections sans espoir, pas tellement démocrate dans son rêve libertaire : « **Servir le peuple, c'est rêver pour lui un avenir de liberté, même si le peuple refuse le rêve, même s'il n'ambitionne qu'un état d'esclavage doré. La révolte n'est pas une affaire de masse, mais une affaire d'hommes.** »

Très malade depuis quelques années, il avait quitté la scène pour l'écritoire. En témoigne son dernier roman, *Les derniers feux de la vallée*, longue quête de la vérité pour restituer le calvaire d'un de ses compatriotes assassiné au temps de l'épuration sauvage de 1944. Que les « **soudards déguisés en héros** » se rassurent : on ne parlera guère dans les médias de ce livre, tout de tendresse et de colère.

Jean Mabire
Que lire ? Vol. V

Principales œuvres

Livre des chansons - 1 (Temel, Le Poul, Mellionnec, Rostrenen, s.d. ; réédition 1980). *Sables et dunes* (Temel, 1971). *Livre des chansons* - 2 (Temel, 1973). *Le sang nomade* (Temel, 1980). *Retraites paysannes* (Temel). *Les emblaves et les moissons* (Stem ha Lujem). *La septième mort* (Éditions Libres Hallier et Temel). *L'homme du dernier jour*, suivi de *Stèle pour Xavier Grall* (Artus, 1992). *La sanguine*, roman (Coop Breizh, Spezet). *Les derniers feux de la vallée*, roman (Coop Breizh, 1995). *La férule*, roman (Coop Breizh, 1997). *Et voici bien ma terre*, livret plus disque (An Distro).

À consulter

Xavier Grall : *Glenmor* (Seghers, 1972). André-Georges Hamon : *Chantres de toutes les Bretagnes*, préface de Glenmor (Jean Picollec, 1981). André-Georges Hamon : *La voix du clan Glenmor* (Ubacs, 1990). Louis Bertholom et Bruno Geneste : *Glenmor, Terre insoumise aux yeux de mer* (Blac Silex).



Voyage sur les pas du chant breton depuis les années 1970!

Une tradition en devenir

par Gabrielle Bataillard

Dans son introduction au *Barzaz Breiz* – véritable trésor du chant populaire breton –, Charles Le Quintrec écrit :

« Vieille terre d'une jeunesse jamais démentie, la Bretagne se complait dans le mystère et dans la passion. Toujours, elle a mis quelque chose de son âme dans les proverbes et les chants, les dits et les adages. Notre mère ne nous parlait qu'à travers cette longue mémoire ancestrale et nous nous trouvions bien de l'entendre dans un

domaine où, généralement, les hommes du plus haut savoir mettent à côté de la plaque. Elle savait bien que, dans la meilleure partie de lui-même, la plus ardente, la plus profonde, en un mot la plus vraie, notre pays vibre toujours entre verbe et vertige, palpète toujours dans l'histoire et dans la légende. Elle riait de la Bretagne des cartes postales, des cercles celtiques, des danses et des paimpolaises, des bagadou et des Kevrennou pour la savoir d'invention assez récente et d'utilisation forcenée pour retenir les touristes et leur complaire.

En fait, la réalité armoricaine est âpre. Victor Hugo – pourtant gagné à tout ce qui est breton – la voyait comme un enclos plein de ronces. Disons que le cœur du pays – par ailleurs débordant de tendresse – est dur comme du granit.

C'est le pays de la lande et du vent, le pays de la mer hérissée de rochers, le lieu privilégié du combat trinitaire de la terre, du ciel et de la mer, combat jamais gagné, jamais perdu, toujours repris... »



Bretagne a longtemps dû s'accommoder de politiques pour le moins hostiles à sa culture.

Dès 1802, Napoléon Bonaparte impose la France comme langue unique de la nation, dans l'administration, les tribunaux, puis les lieux d'instruction. Il s'inscrit ainsi dans la continuité de la tradition révolutionnaire qui associait les langues régionales à l'Ancien Régime, les percevant comme **« des idiomes grossiers qui ne peuvent servir que le fanatisme et les contre-révolutionnaires »**, selon l'expression du conventionnel Bertrand Barère. L'abbé Grégoire n'a-t-il pas non plus publié le 16 prairial an II un arrêté sur la **« nécessité d'anéantir les patois »** ?

Peu à peu, on a donc fait du français la langue unique, puis la langue commune... atténuation pour le moins sarcastique une fois les langues régionales en danger de mort ! Si bien que jusqu'à aujourd'hui, la langue de la France n'est autre que celle de la capitale... Le lexicographe Alain Rey note justement à ce propos : **« La Révolution prétendait donner la parole au peuple. Linguistiquement, elle l'a donnée à la bourgeoisie. »** Nul besoin de préciser que le peuple breton, celui des an-dro et des chants populaires, celui de la terre et du sang, n'était pas vraiment un symbole de bourgeoisie.

Les heurs de la langue bretonne ne s'arrêtent évidemment pas à la fin de la période révolutionnaire mais ils marquent durablement l'esprit dans lequel s'est développé la revendication d'une langue et d'une culture propres aux fils de cette terre du bout du monde. Entre 1830 et 1950, parler breton était non seulement interdit mais aussi puni dans les cours d'écoles. Rappelons à ce titre que le 29 septembre 1902, Émile Combes, alors président du Conseil, publiait une circulaire interdisant l'usage du breton

La Bretagne interdite

La Bretagne est une terre mystérieuse, vivante... plus qu'un lieu de vacances pour touristes et parisiens saisonniers, elle fascine par ses contes, ses légendes et l'échos de la mer qui se brise au pied des falaises. C'est une terre aride malgré l'humidité, dont l'identité est plus affirmée qu'ailleurs. Il serait évidemment faux de dire que tout cela n'est que continuité, qu'il n'y a jamais eu de rupture, que la Bretagne a su garder tout au long de son histoire ce qu'on lui interdisait de montrer. Terre conquise – jamais soumise diront certains – la





pour la prédication et le catéchisme... mesure dont le principal objet était évidemment la laïcisation de la France, mais qui participait aussi à renforcer un État jacobin en quête d'uniformité.

Ainsi, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la matière celtique et les chants bretons apparaissent au yeux du quidam au mieux comme un folklore local, sinon comme un délire un peu sectaire. Et ceux qui en revendiquent sont pour certains des militants, militants de la cause bretonne, de l'identité celtique et d'un patrimoine qu'ils entendent maintenir vivant bien que nombre d'entre eux en aient été privés, par l'uniformisation linguistique notamment. Et pourtant... Et pourtant, la langue et la culture bretonnes, la matière celte en général, allaient connaître un renouveau jusqu'alors inespéré.

Les années 1970...

La retour sur scène

Le 28 février 1972 marque un véritable tournant dans la reconnaissance et la publicité de la culture bretonne. Ce soir-là, à l'*Olympia*, au cœur de la capitale, un jeune artiste en tunique blanche, les cheveux bruns tombant sur les épaules, pose les doigts sur une petite harpe... il emporte son public dans le royaume des fées et des korrigans. Il est accompagné des bombardes, mais aussi d'une batterie, d'une basse, d'une guitare électrique, d'un orgue pop et d'un violon folk, qui en quelques secondes transforment la salle bondée du music-hall parisien. Des mystères d'une Bretagne féérique (et « **surannée** » diraient certains), le jeune talent propulse son public dans un nouveau monde, celui du folk-rock. Il prouve ainsi à la France entière qu'il existe en Bretagne une âme vivante, incarnée, jeune et tournée vers l'avenir. La voix qui résonne ce soir-là et enflamme les cœurs sur l'air de *An Alarc'h*, c'est celle d'Alan Stivell. Le jeune homme a 27 ans ; il vient de faire – sur l'une des plus grandes scènes de Paris – un pied-de-nez au monde bourgeois de l'après-guerre et entraîne avec lui toute une génération, bien au-delà des marches de Nantes.

A partir de ce 28 février 1972, les concerts s'enchaînent, entraî-

nant une renommée mondiale. Le concert est diffusé sur *Europe 1* et produit un effet instantané. Alan Stivell et son groupe deviennent en quelques mois les héros d'une contre-culture soucieuse de préserver la diversité des identités culturelles. Portés par la jeunesse de mai 68, ils inspirent des groupes régionaux dans toute la France mais redonnent surtout ses lettres de noblesse à la Bretagne, à ses chants, ses instruments, sa langue, son âme, et indirectement ses danses.

Allen Stivell, une voix... mais surtout un parcours!

Mais d'où vient ce jeune talent breton qui réussit d'un même coup à enflammer une scène internationale avec une guitare électrique et à remettre au goût du jour les airs ancestraux de sa région natale ?

Alan Stivell est en quelque sorte le fruit d'une résistance silencieuse, d'une histoire familiale qui l'a plongé dès son plus jeune âge dans une quête identitaire et musicale au cœur des terres bretonnes.

Né en 1944 à Riom et élevé dans le XXe arrondissement de Paris, Alan Stivell – Cochevelou de son vrai nom – fait partie de ces « **immigrés de la deuxième génération** », ces déracinés tels que les percevait Barrès. Immergé dans un monde urbain et de plus en plus universel, il ressent très tôt une attirance pour ses origines familiales, aux limites de l'Atlantique. Une attirance qui gêne les petits milieux parisiens mais qui marque durablement l'enfant, et le futur chanteur. Il explique ainsi, de manière instinctive :

« J'ai construit un amour tellement sans limites pour la Bretagne et la celtitude qu'en fait, je n'aime pas beaucoup Paris. J'ai une espèce de répulsion pour cette ville. C'est une situation qui serait à la limite du pathologique. Je pense que j'ai réussi à trouver ma thérapie dans mes créations, dans ma musique. Mes frères aînés fréquentaient eux aussi les cercles celtiques de Paris, mais je crois que j'étais parmi les plus extrêmes. Cette passion étonnait mes copains bretons et affolait mes copains de classe. Depuis le XXe arrondissement, le bus 96 m'amenait à Montparnasse. J'avais une sorte de fascination pour ce quartier parce que c'est à la fois le centre breton de Paris et celui de la gare pour partir en Bretagne. J'étais un enfant assez solitaire. Même dans la cour de récréation, je ne parlais pas beaucoup. Je vivais dans mon monde intérieur. Le fait d'entendre la musique du Maghreb, qu'elle soit arabe ou berbère, en passant devant les bistrots maghrébins, a certainement joué un rôle. C'était déjà une partie de ma culture. Une petite culture « orientalisante » qui venait simplement de la proximité. Yves





« Tout est possible. Tous les chemins de l'invisible sont ouverts. Le monde n'est pas figé. Il est, au contraire, en perpétuel devenir et, si le temps est court, le temps revient tandis que la cité des hommes s'édifie partout où le rêve affleure et prend forme. »

Montand, Édith Piaf, certaines formes de jazz et de variétés qui passaient à la radio à l'époque complétaient mon environnement qui n'a pas été seulement breton ou celtique. »

En réalité, Alan Stivell (« source jaillissante » pour les non-bretonnants!) grandit dans un cadre familial qui lui ouvre la voie sur cet univers. Car si c'est son nom qu'on retient aujourd'hui, celui de son père eut aussi une importance notable dans le domaine instrumental. Militant passionné, le père d'Alan – Jord Cochevelou – a en effet réintroduit la harpe celtique dans le répertoire des instruments de musique contemporain. Banni d'Irlande par les Anglais au XVI^e siècle, la harpe celtique avait en effet disparu et plus un seul luthier n'en fabriquait. S'inspirant d'image et de gravures anciennes, il reconstruit donc une harpe... première harpe bretonne des temps moderne. L'instrument fascine Alan, qui en commence l'apprentissage dès l'âge de 9 ans et accompagne son père pour le présenter à la Maison de la Bretagne, dans le XIV^e arrondissement de Paris. À 13 ans, il monte pour la première fois sur scène à l'Olympia avec cette harpe qui fera bientôt de lui la star du folk-rock!

Loin de se limiter à la harpe, le jeune homme apprend – auprès des scouts bretons et du Bagad Bleimor – la bombarde puis le biniou. S'ouvrent alors les voies de toute une culture, qui va bien au-delà de la harpe celtique : bagadou, danses, musique rurale... c'est tout un monde qui se construit autour du jeune homme et le transforme au passage :

« Je ne suis pas resté le solitaire que j'étais au départ, raconte le chanteur. J'ai appris à danser les danses bretonnes, à sonner en bagad. La musique de harpe n'est pas une véritable musique traditionnelle, mais une sorte de musique classique celtique. Et mon expérience en bagad m'a permis un enracinement dans la musique rurale traditionnelle bretonne. J'ai donc baigné dans cette musique populaire avec son pendant évolutif, en germe dans la musique de bagad, pendant plus de dix ans. Au début des années soixante, déjà un peu trop vieux pour être scout — même si on gardait l'uniforme avec les copains —, je ne m'intéressais plus qu'au bagad. »



Devenu directeur musical du Bagad Bleimor et désireux de s'aventurer toujours plus dans l'esprit breton, il entreprend même un certificat de langues celtiques à Rennes, après ses études d'anglais à la faculté de Censier. C'est l'époque du fameux « hootenanny », concept plutôt folk américain qui inspire aussi le jeune homme, baigné dans l'univers pop des Beatles, d'Elvis Presley et de Chuck Berry. Son objectif, c'est non seulement de révéler la beauté des cultures communes aux peuples de langues gaéliques mais aussi et surtout d'offrir un nouveau style musical – jeune, libérateur et identifié.



Plus que le folk-rock, une culture qui renaît

La découverte d'Alan Stivell par le grand public met donc un coup de projecteur sur la musique bretonne, ses instruments, sa langue, ses airs. En 1983, son album du concert à l'Olympia figure dans la liste des « **500 meilleurs albums de tous les temps** » publié par le magazine américain *Rolling Stones*. Il ouvre aussi la voie à d'autres chanteurs, qui n'hésitent pas à affirmer une appartenance à cette Bretagne qui leur est chère. On pense notamment à Nolwenn Leroy (n'en déplaise aux réfractaires!), qui après avoir remporté la *Star Academy*, se fait notamment connaître pour ses titres sur la Bretagne, l'aventure des marins et des femmes qui les attendent au pays.

Né d'une compétition de bagadou en 1971, le festival interceltique de Lorient prend lui aussi de l'ampleur, pour devenir dès les années 1990 l'un des plus grands festivals de France en nombre d'entrées, et aujourd'hui un rendez-vous incontournable pour tous les passionnés de la matière celte. La musique traditionnelle est donc aussi mise à l'honneur... et avec elle, ses danses. Et non, il n'y a pas que l'an-dro en Bretagne! Gavottes, passepièds et autres pas viennent diversifier un répertoire aussi riche que dans bien d'autres régions. La fête des Reines, instaurée en 1923 dans le vieux Quimper évolue au fil des ans, devant dès l'après-guerre les fêtes de Cornouailles, puis dans les années 1980 le festival de Cornouaille, événement majeur de la culture bretonne aujourd'hui. Chaque année, des centaines de locaux, de touristes et de vacanciers se réunissent autour de plus de 180 spectacles, ponctués de défilés, de danses, de concerts (et de bières!). Toutes les écoles de danses et les bagadou présentent ainsi le travail d'une année entière d'entraînement, des plus petits aux plus grands, le tout évidemment en tenue traditionnelle.

En quelques années, les bagadou et les cercles de danses traditionnelles se développent dans toute la région, attirant toutes les générations pour des feist-noz (et des feist-deiz pour les couche-tôt...) endiablés. Autour de cette culture renaissante, c'est aussi la langue bretonne qui reprend de l'essor. Longtemps interdite, elle peut désormais être enseignée... et pas seulement comme une langue morte au même titre que le grec et le latin! En France, on compte ainsi 47 écoles Diwan, 6 collèges et 2 lycées... dans lesquels les élèves ne parlent que breton et apprennent le français, à partir du CE2, comme leurs camarades parisiens apprennent l'anglais. Les deux ne sont pas évi-

demment pas incompatibles; ces fiers bretons en herbe apprennent bien les trois langues. Et ils auront deux mots à la bouche pour ceux qui les prendront pour des fous: Bevet Breizh!

Une tradition à reconstruire

Les années 1970 ont donc amorcé une véritable renaissance identitaire, vécue et incarnée, qui touche aussi bien les plus âgés que les plus jeunes. La « **vague bretonne** » a traversé les régions et les océans, mais elle a surtout animé l'âme d'un peuple baigné de tradition et désiré de s'inscrire dans l'avenir. Le retour aux chants populaires s'inscrit aussi dans une quête identitaire, à l'heure de la perte de repères, de l'universalisme et des révoltes de mai 68. Certaines choses ont disparu et d'aucun trouveraient l'utilisation de la harpe celtique – bannie depuis le XVI^e siècle – quelque peu artificielle. Mais en réalité, elle n'est artificielle qu'en fonction de l'esprit qu'on y met. La langue a évolué; le breton appris dans les écoles Diwan n'était parlé nulle part il y a deux cents ans, mais n'en est-il pas de même du français?

Évidemment, il y a dans ce renouveau une part commerciale, qui fait le plaisir des touristes et des vacanciers... mais ces touristes et ces vacanciers – qu'ils le comprennent ou non – viennent en réalité rencontrer l'âme d'un peuple, d'une jeune vivante, qui navigue entre folklorisme et tradition, non dans une simple démarche de reproduction nostalgique mais plutôt dans un mouvement en avant. Ce renouveau de l'identité bretonne donne ainsi raison à Charles Le Quintrec dans son introduction au *Barzaz Breiz*: « **Tout est possible. Tous les chemins de l'invisible sont ouverts. Le monde n'est pas figé. Il est, au contraire, en perpétuel devenir et, si le temps est court, le temps revient tandis que la cité des hommes s'édifie partout où le rêve affleure et prend forme.** »

Un murmure des temps anciens et du futur

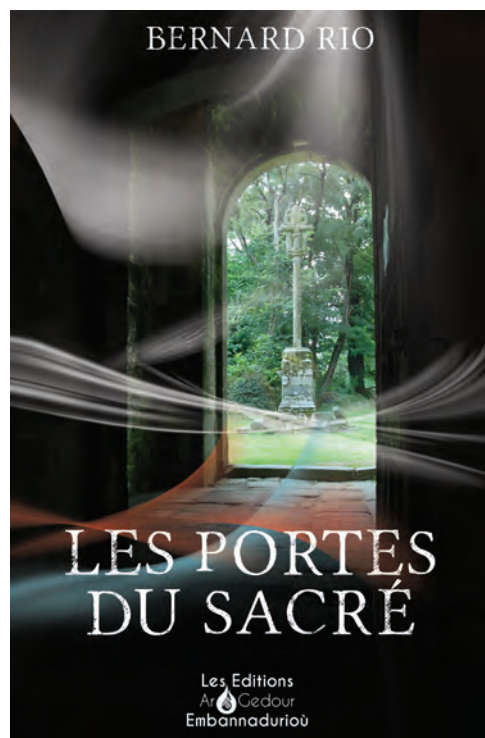
La matière celtique, la musique bretonne, les danses folkloriques... tout cela tient du choix et de la volonté des hommes qui les maintiennent. Si vous croisez un bagadou, si vous entrez dans l'ambiance endiablée d'un feist-noz ou si vous vous laissez porter par l'écho d'une harpe à la pointe du raz, peut-être entendrez-vous ce murmure, celui de la tradition « **murmure des temps anciens et du futur** ».

Gabrielle Bataillard



La Bretagne sacrée

par Bernard Rio



Éditions Ar Gedour, diffusion Coop Breizh,
504 pages, 39,50 euros.

Peut-on circonscrire le paganisme occidental à une antiquité pré-chrétienne et peut-on réduire le christianisme aux seuls textes des docteurs de la foi ? Non, évidemment ! Certes, il existe des néo-païens et des paléo-chrétiens qui professent l'ignorance, l'absence de curiosité et l'a-priori comme des vertus. Mais hormis des sots et des prétentieux, nul ne peut étudier une civilisation en ne retenant que des superstitions locales ou des manuscrits apocryphes. Toute civilisation, et en l'occurrence la religion, induit une cosmogonie. Pour tenter son appréhension, il ne faut pas réduire son champ de vision, tant dans le paysage que dans la mémoire, car il existe un indubitable danger à cataloguer prématurément et abusivement des divinités et des cultes. Dans mes différents ouvrages portant sur les traditions populaires, les contes et les légendes, le culte des fontaines et des arbres, les saints bretons, les pardons et les pèlerinages, les sanctuaires, l'histoire et la géographie, ma méthode a toujours été de ne rien rejeter, de tout comparer et de confronter ce qui ne pouvait pas être chronologiquement comparable, par exemple le commentaire grec ou latin avec le récit épique médiéval, l'archéologie avec le légendaire. Ce faisant, des spécialistes de l'université française peuvent être tentés de me délivrer la bulle d'excommunication, car il est en France dangereux de sortir de sa case et de brouiller les cartes. Pour remonter

à la source, il convient cependant de sortir des sentiers battus et de recourir à l'intuition. Mon dernier ouvrage, *Les portes du sacré*, participe de cet état d'esprit. Après avoir étudié les rites et croyances de Bretagne, puis leurs dédicataires, il était cohérent de regarder de près les lieux et les sanctuaires.

La Bretagne possède un exceptionnel maillage religieux : une chapelle ou église pour douze kilomètres carrés ! Cette densité fait de la Bretagne une terre sacrée et d'autant plus sacrée qu'il importerait d'y ajouter les oratoires, les calvaires, les fontaines de dévotion, mais aussi les stèles de l'âge du fer et les monuments mégalithiques. Or il ne s'agit là d'un reliquat ! L'archéologie atteste, grâce à une prospection photographique aérienne, d'un patrimoine antérieur au I^{er} siècle avant J.-C. qui reste méconnu. Cette prospection réalisée dans toute la France confirme notamment un maillage sacré avec des sanctuaires ruraux construits sur les hauteurs, à l'écart des routes et des habitats, distants les uns des autres de six à sept kilomètres. La densité et la répartition des sanctuaires gaulois dans le paysage confirment l'organisation territoriale des « pagi » (villages, districts, pays) que la toponymie attestait déjà depuis longtemps. Ce maillage culturel semble bel et bien correspondre à la carte du christianisme occidental et permet d'expliquer les divers lieux saints observés sur le territoire d'une paroisse : une église centrale avec un réseau de chapelles périphériques, d'oratoires, de croix de chemin et de fontaines votives... Le réseau religieux médiéval remonterait ainsi à l'âge du fer lorsque les tribus gauloises organisèrent un polycentrisme culturel dans le paysage. Cette imbrication typiquement celtique des sanctuaires reliés entre eux par des pèlerinages périphériques était particulièrement dense et n'avait rien de comparable dans l'antiquité avec d'autres civilisations.

On ne peut donc évoquer une géographie sacrée de la Bretagne sans au préalable esquisser un inventaire des chapelles, églises, basiliques et cathédrales. On comptait environ 6400 sanctuaires dans les cinq diocèses bretons, à la veille de la Révolution. La densité moyenne était de sept sanctuaires par paroisse, ce qui faisait de la Bretagne la zone la plus « sanctuarisée » de France. Cette particularité était due à la christianisation de la Bretagne. À l'ouest d'une ligne partant de la baie du Mont-Saint-Michel à l'estuaire de la Loire, qui correspond à l'émigration bretonne au haut Moyen Âge, la densité est en effet supérieure à celle de la Bretagne orientale (correspondant à l'ancien évêché de Rennes et à l'ancien évêché de Nantes) qui fut christianisée par des missionnaires gallo-romains. Une grande part de ce patrimoine a aujourd'hui disparu. Le XIX^e siècle fut en effet le temps des destruc-



teurs. Plus de 30 % de chapelles détruites dans le diocèse de Vannes, de 40 à 50 % dans le diocèse de Quimper, de 50 à 60 % dans le diocèse de Saint-Brieuc, de 60 à 70 % dans le diocèse de Nantes et plus de 80 % dans le diocèse de Rennes. C'est donc en tenant compte de ces chiffres qu'il convient d'aborder la géographie sacrée de la Bretagne. Il serait aussi et autant hasardeux de dissocier l'architecture de son époque que l'espace géographique. Ainsi au XII^e siècle, l'art roman ne peut être étudié en faisant abstraction des trois premières croisades et des romans courtois s'inspirant de la matière de Bretagne.

En 2013, je proposais dans *Le cul béni, amour sacré et passions profanes* une autre lecture du sanctuaire chrétien en Bretagne, démontrant que l'architecture sacrée ne pouvait être appréhendée en la coupant de sa matrice géographique – le paysage d'un calendrier – la dédicace de ses bases archéologiques – le tracé au sol de ses sources mythologiques – la légende fondatrice ainsi que les pardons de la rituelle populaire. Cette étude étant consacrée à la symbolique du décor, j'avais limité mon propos à ce qui était visible tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'édifice : fresques, statues, sables, chapiteaux, modillons... Je n'avais alors pas tenu compte de l'orientation des lieux et j'avais omis ce qui ne se voyait pas de prime abord, notamment les réseaux telluriques et les courants d'eau qui ajoutent de la complexité à une architecture dont la vocation primordiale est de relier l'homme à Dieu. En publiant cet ouvrage, voilà déjà dix ans, mon propos n'était pas de choquer, bien que le titre ait pu rebuter des lecteurs pudibonds, mais d'expliquer l'originalité du sanctuaire breton. Il m'importait de dépasser les apparences et de ne pas céder à un spectacle complaisant. Ma méthode privilégiait l'observation pour appréhender le lieu. Le succès de ce livre m'a encouragé à poursuivre

mes recherches et à prolonger ma réflexion sur l'architecture, l'archéologie, la religion, l'histoire, le légendaire et la mythologie en y intégrant la géographie et l'orientation, la géologie et la géobiologie, lesquelles ne contredisent nullement mon propos initial mais le confortent.

Les sanctuaires chrétiens en Bretagne participent d'un continuum religieux qu'il serait vain de nier : la chapelle Saint-Michel à Carnac coiffe un grand cairn mégalithique, la chapelle des Sept-Saints à Vieux-Marché est bâtie sur un dolmen qui sert de crypte, l'autel de la chapelle Saint-Maurice à Saint-Guyomard est également érigé au-dessus d'un dolmen dont la pierre ressort du chevet et où les fidèles viennent soigner leurs maux de dos, etc.

« Certains souvenirs ont pu atteindre notre temps par la tradition orale parce qu'ils étaient gravés au fond du cœur » écrivait Fortunat au VI^e siècle. La multitude de dédicaces mariales des sanctuaires en Bretagne et en France est ainsi révélatrice d'un inflexible du christianisme primitif, de son adaptation et de l'assimilation du culte des mères gauloises. Ce serait à des divinités pré-chrétiennes que le culte marial devrait sa propagation et son succès. Comme l'avait relevé Émile Mâle, les fondations de sanctuaires chrétiens correspondent à des récits populaires considérés d'ordinaire comme des fables mais reposant en réalité sur d'anciens cultes. À Langon, en Ille-et-Vilaine, c'est une structure gallo-romaine que la chapelle Sainte-Agathe a utilisée à l'époque mérovingienne pour célébrer saint Vénier, un avatar de la déesse Vénus. Au sommet du Mont-Dol, une chapelle aujourd'hui disparue avait repris les fondations d'un temple dédié à Mithra. Ce syncrétisme ne fut plus en odeur de sainteté à la fin du Moyen Âge. Le paganisme devint alors difficilement soluble dans le christianisme, mais la synthèse primitive perdura néanmoins.





Ici et là, l'architecture atteste qu'il a pu exister une continuité culturelle dans les lieux, lesquels furent probablement influencés par les traditions celtiques insulaires. Ainsi le monastère de type érémitique des îles britanniques est-il connu en Bretagne armoricaine, par exemple à Basse-Indre, en Loire-Atlantique, où l'ermitage Saint-Hermeland est bâti sur un modèle circulaire dont les parements en blocs rocheux rappellent une grotte. À Lanrivoaré, dans le Finistère, le site de « **Coat an Ermite** » est un enclos ceinturé d'un petit mur, correspondant à un ensemble culturel primitif. Un modèle similaire a été découvert à Lanmodez, dans les Côtes d'Armor.

Ces ermitages habités par des moines, qui formèrent le gros contingent des saints bretons, attestent d'une architecture commune à la Bretagne armoricaine, à l'Irlande et à la Bretagne insulaire avant le Xe siècle.



Jusqu'au XVIIIe siècle, aucun édifice sacré n'a été construit au hasard dans le paysage et bâti sans référence à la divine proportion, celle des nombres sacrés. Les bâtisseurs et les imagiers ont édifié et décoré des sanctuaires en les inscrivant dans une orientation solaire et en harmonie avec ces principes cosmo-telluriques. Il existe une cohérence évidente entre le lieu et l'iconographie qui peut s'expliquer par le symbolisme. La légende collectée en 1893 par Anatole Le Braz auprès de Jeanne Le Prat, la gardienne de la chapelle Notre-Dame-des-Trois-Fontaines à Gouëzec, dans le Finistère, fonde, par exemple, tout le décor intérieur et extérieur de l'édifice construit au XVIe siècle. Les scènes sculptées illustrent la légende originelle à des fins vulgarisatrices et pédagogiques, mais aussi à des fins spéculatives et spirituelles. Elles montrent la voie au pèlerin terrestre afin qu'il parvienne au plan céleste après son passage dans le sanctuaire.



Depuis le néolithique, l'homme affirme sa dimension spirituelle en érigeant des temples sur des lieux à part, des lieux qui s'avèrent être des sites complexes dont le mystère a pu être percé par des chercheurs curieux et inspirés, notamment Jacques Bonvin, Paul





Trilloux et Georges Prat. Pour effectuer les relevés techniques dans les églises et les chapelles de Bretagne qui figurent au sommaire des « **Portes du sacré** », j'ai pareillement sollicité le concours de géologues, géobiologues, géographes et astronomes. Cet ouvrage est donc la synthèse d'un travail collectif et pluridisciplinaire. En explorant vingt-huit lieux saints de Bretagne, nous avons cherché une cohérence susceptible d'expliquer les spécificités de l'architecture sacrée telle qu'elle a été conçue par les bâtisseurs entre le IX^e et le XVII^e siècle.

Une église catholique se distingue du temple protestant, de la synagogue et de la mosquée par sa conception. Ce n'est pas l'équivalent d'une salle de spectacle ou d'une salle polyvalente municipale. Ce n'est pas non plus l'espace abstrait des architectes. Ce n'est pas seulement un lieu de prière. C'est un lieu de transformation de l'homme charnel en « **homme spirituel** », pour reprendre le langage de saint Bernard. Le sanctuaire chrétien occidental reprend les codes du fanum gaulois, dans sa localisation en des lieux singuliers (collines, boucles de rivière, etc.), à l'écart des villes, dans sa forme (plan centré) et dans sa fonction cultuelle liée à des pratiques individuelles et collectives, sédentaires et pérégrines... ainsi que dans sa dédicace et son orientation solaire.

On peut parler à bon escient de l'« **athanor** », le four des alchimistes, pour qualifier l'église romane : « **un ouvrage d'art qui fonctionne comme une machine à régénérer et à guérir, non seulement sur le plan physique, mais sur tous les plans de la conscience manifestée, du vital au spirituel.** » Dans notre recherche sur l'architecture sacrée, nous pouvions faire l'impasse sur cette approche géobiologique. Il nous a cependant paru judicieux de l'inclure afin d'élargir notre perception d'un temps où les bâtisseurs pensaient le monde fabuleusement. La recherche des lieux et des flux d'énergie s'apparenterait à la fois à une technique et à une philosophie, qui pourrait relever d'une géomanie tellurique ou d'une forme d'acupuncture à l'échelle de la Terre. À la chapelle Sainte-Barbe au Faouët, dans le Morbihan, la construction a par exemple été édifiée sur une faille géologique orientée nord-sud. L'architecte a pris en compte les énergies terrestres propres au lieu, ainsi que les courants d'eau afin de tracer le plan et d'orienter l'édifice dans le chaos rocheux. C'est ainsi que le sanctuaire s'étale en largeur et non en longueur sur la faille.

Dans un sanctuaire, rien n'est anodin et tout détail est signifiant. L'interprétation des historiens de l'art ne contredit pas la vision des géobiologues, laquelle ne va pas contre l'analyse symbolique des mythologues, la doctrine de

théologues et les spéculations des philosophes... Tels sont par exemple les multiples sens qu'on peut accorder aux entrelacs et volutes sur les vousures des porches ou sur les piliers : motif artistique, fonction énergétique, cryptogramme religieux... À l'extérieur de l'édifice, sur le placître, tout est également d'importance. Dans l'enclos de l'église de Locquéno, dans le Finistère, se trouve un calvaire, sous lequel s'écoule le courant d'eau, les bras de la croix indiquant très précisément le sens du courant qui traverse le porche méridional ! Un sanctuaire ne peut pas être considéré comme un monument profane. Il doit être pensé comme un ensemble cohérent où rien n'est coïncidence, où tout est correspondance. On y parle le « **langage des oiseaux** » et c'est à bon escient que le pèlerin y chemine *dextrorsum* (dans le sens des aiguilles d'une montre). Le romancier bourguignon Henri Vincenot (1912-1985) connaissait cet usage et le partagea avec ses lecteurs dans *Les Étoiles de Compostelle*.

À la période romane, l'église s'inscrivait dans un rectangle ou carré long. Il était conçu sur le modèle du corps humain et symbolisait le lieu de passage du plan physique au plan spirituel. L'homme charnel se transformait en homme spirituel. Le pèlerin, littéralement le chercheur de Dieu, était supposé passer d'un plan physique à un plan métaphysique dans un « **centre** » conçu comme un pont ou une échelle. Dans le silence du sanctuaire, l'homme cheminait intérieurement. En méditant, il se métamorphosait. À l'instar de l'ensauvagement de Merlin se perchait sur son arbre, l'esprit du pèlerin s'élevait. Il entendait alors le langage spirituel. L'esprit éveillé, il laissait son âme s'envoler. Ce « **détachement** » de la matière ne pouvait exister que si l'homme charnel avait préalablement ouvert les yeux, son cœur et son esprit.

Le plan de la chapelle Notre-Dame du Manéguen, à Guénin, dans le Morbihan, illustre parfaitement les trois niveaux de l'homme, le corps, l'esprit et l'âme. Il pourrait correspondre à la triple enceinte d'un sanctuaire pré-chrétien. D'ailleurs en extrapolant le dessin de la triple enceinte, nous trouvons le graphisme de la croix celtique composée à partir de cercles et de carrés, les quatre angles du carré central





servant de pivots correspondant aux quatre piliers que nous trouvons dans le transept des églises romanes! De même le sanctuaire de Lanleff, dans les Côtes d'Armor, n'est pas sans rappeler l'enceinte quadrangulaire autour d'une tour centrale, à la période de l'âge du fer, dans le monde celtique. La tour centrale, correspondant au carré du transept et servant d'axis mundi, était entourée d'un déambulatoire où processionnaient les fidèles. Il s'agissait là d'une allégorie du microcosme (la tour) et du macrocosme (le *fanum*), activée par la procession rituelle dextrogyre des pèlerins effectuant symboliquement le tour du monde.

Au sanctuaire est associé le rite de la procession. À Guénin, elle part de la chapelle pour monter jusqu'au sommet de la colline sacrée, le Mané Guen. Il s'agit de l'ascension mythique de la Montagne cosmique, une marche sur la Terre et une élévation vers le Ciel. Ce parcours est également celui de la grande troménie de Locronan, dans le Finistère, qui s'achève après une ascension dans la forêt de Nevet!

Il y aurait dans la pérégrination rituelle un sens et une vertu. Si le sanctuaire équivaut à un moteur alchimique, il conviendrait de l'allumer... et cette circumambulation pourrait bien s'apparenter à une activation du lieu. À Locronan, le circuit de la grande troménie coïncide à un quadrilatère, avec douze stations, orienté sur un axe légèrement incliné par rapport au plan équinoxial $105^\circ \text{ E} / 75^\circ \text{ O}$:

- coucher du soleil au 1er mai et au 1er août correspondant à la quatrième station, située à l'angle supérieur gauche, nord-ouest, du quadrilatère.
- coucher du soleil au solstice d'hiver correspondant à la douzième station, située à l'angle sud-ouest.
- lever du soleil au 1er novembre et au 1er février correspondant à la dixième station, située à l'angle sud-est du quadrilatère.

Une ligne médiane traverse ce quadrilatère d'ouest en est entre la première station et la neuvième station. Cette première station dédiée à saint Eutrope (fêté le 30 avril) se trouve en symétrie avec la fête de Samain (1er novembre). La diagonale reliant les angles sud-est et nord-ouest s'aligne sur les levers de soleil du 1er février et du 1er novembre, et sur les couchers de soleil du 1er mai et du 1er août, c'est-à-dire les quatre fêtes de l'ancien calendrier celtique (Samain, Imbolc, Belteine, Lugnasad, i.r.l.) ... La quatrième station correspond au 1er février, fête de purification dédiée à sainte Brigitte (avatar de la déesse Brigantia). Quant à la dixième station, située au point culminant du parcours, elle est dédiée à saint Ronan. Si les douze stations de Locronan correspondent aux douze lunaisons de l'année soli-lunaire

identifiées dans le calendrier gaulois découvert en 1897 à Coligny et daté du II^e siècle après J.-C. alors le parcours de la troménie de Locronan coïnciderait avec un cycle d'un an.

Le parcours de la grande troménie, son emplacement, sa forme générale, ses proportions, son orientation, résulteraient d'une volonté de juxtaposer à un Autre Monde où le temps est aboli, le monde des humains où le temps

s'écoule saison après saison, imperturbablement en apparence pour certains aspects des paysages, mais inexorablement pour les vivants. Pour matérialiser cette volonté, le circuit de la grande troménie fut inscrit dans un quadrilatère. À l'intersection de deux diagonales du quadrilatère, au centre, se trouve l'embouchure mystique facilitant la communication entre le visible et l'invisible.

Le quadrilatère pérégrin de Locronan n'est pas sans rappeler les quadrilatères mégalithiques. Il est toutefois décalé de 45° par rapport aux quadrilatères solsticiaux du cromlec'h de Crucuno à Plouharnel, et du Manio à Carnac dans le Morbihan! Ce décalage correspondrait au calendrier gaulois, axé non sur les fêtes solsticiales, mais axé sur les quatre fêtes du 1er novembre, 1er février, 1er mai et 1er août. Dans le quadrilatère de Crucuno à Plouharnel, les angles sont alignés vers les levers et les couchers de soleil aux solstices d'été (21 juin) et d'hiver (21 décembre), tandis que les milieux des côtés est et ouest sont orientés aux levers et couchers du soleil aux équinoxes de printemps (20 mars) et d'automne (22 septembre). La dimension solsticiale est également avérée dans le cairn de Barnenez, dans le Finistère, orienté en direction du lever de soleil au solstice d'été et au coucher du soleil au solstice d'hiver. Inversement à Gavrinis, dans le Morbihan, l'orientation sud-est/nord-ouest, soit 150° - 330° correspond au lever du soleil au solstice d'hiver et au coucher de soleil au solstice d'été. Or nous retrouvons ce quadrilatère dans le plan de l'église catholique occidentale à la période romane: Le carré du transept de l'église romane adopte en effet cette représentation observée dans les monuments religieux du néolithique et de l'âge du fer. Le sanctuaire roman est lui aussi orienté en fonction du lever de soleil correspondant au jour de sa dédicace et tient compte des points solsticiaux. C'est le cas de certaines églises mariales qui fonctionnent avec un lever du soleil au solstice d'été, par exemple la chapelle Notre-Dame du Manéguen à Guénin.

En guise de conclusion à cette promenade bretonne, il est encore et toujours possible de retrouver le chemin du sacré, de changer d'espace pour entrevoir et passer dans un autre temps en ouvrant la porte d'une chapelle et en y pérégrinant en conscience!

Bernard Rio





Tout le monde! Tout le monde aime la Bretagne!

par Franck Nicolle

Tout le monde! Même les Normands, les Normands de vieille souche danoise, présents depuis les environs de l'an 800 en Seine inférieure et qui ont constitués ma race, la foi, l'état d'esprit de mes congénères. Cette ethnie spécifique qui est caractérisée par des cheveux blonds ou pas, une relative petite taille de corps, des yeux bleu-verts, une rusticité physique et morale, une mentalité de fidélité et de devoir, de camaraderie joyeuse comme le feu qui danse au milieu de la jeunesse, lors des solstices d'été. Les hommes du Nord ont fait souche et donné lieu à une locution, un vocabulaire qui s'est incrusté dans le nom de nos villages, nos forêts et ruisseaux comme le Robec qui coule à Rouen dans le quartier si pittoresque des antiquaires, entre l'église Saint Vivien et la fondation Charles Nicolle, pardi! Ici les runes vivent encor'... comme dans le « **Jardin des plantes** » de la ville aux cents clochers.

Tout le monde aime la Bretagne, comme Tino Rossi et Georges Brassens qui chantaient de tout cœur: « **Les fils chevelus et les champs de genets** » à la télévision, du temps des Carpentier. Tonton Georges avait acheté une maison à Lézardrieux, près de Paimpol (cité agréable mais dénuée de falaise, n'en déplaise à Théodore Botrel) pour y être tranquille pendant ses vacances. Il avait, du reste, été re-

cueilli à Paris, pour échapper au STO, par sa Jeanne Le Boniec, Bretonne pur jus. Le Sétou aimait les Bretons discrets, taiseux et surtout les charcuteries du pays tout comme not mait' Jean aimait le bon ber de Bretagne et de Gaule belgique (qui englobe la Seine-Maritime, la Picardie et la Champagne). Cette boisson mythique et mystique qu'il évoque dans « **Thulé, le soleil retrouvé des hyperboréens** » (Pardès. 2002). Si Théodore Botrel était surnommé « **Breton de Paris** », Jean Mabire n'est-il pas un Parisien de Normandie? Il est né dans la capitale où coulent la Seine, et nos amours... Mais il demeure, par sa lignée, Bas-Normand, issu de natifs du Pays d'Auge, opulente contrée, fleurie de pommiers, qui a le nez tout entier tourné à la gourmandise comme saint Jacques de l'Hôpital et où il repose, à Eculleville, au nord, tout au nord... du Cotentin, son ultima Thulé.

Bretagne et Normandie au dixième siècle, furent en guerre. Mais le capitaine Mabire avait enterré depuis long de temps la hache des conflits, et tout oublié des campagnes de Pontorson, de Charles le simple et de Rollon le maraudeur, d'Austerlitz et de Waterloo, d'Italie, de Prusse et d'Espagne, de Pontoise et de Landerneau... Il ne chantait pas comme le groupe Tri Yann: « **La Loire roule sang, le renard mort à belles dents / Bois le rouge sang, le sang**





« Portons un toast à leur mémoire! Voici la Saint-Jean, la longue journée où tous les amants vont à l'assemblée, mignonne allons voir si la lune est levée. À nous, la collation gourmande! Aux saveurs de Normandie et Bretagne réunies! Puisque selon Tacite: « La réconciliation des ennemis, l'alliance des familles, le choix des chefs, la paix et la guerre se traitent dans les festins » (Germania). »

des Normands, que la brume noie dans le temps » mais déclarait bien fier ce qu'il devait à Olier Mordrel, militant de la cause nationale bretonne et fondateur de la revue *Breiz Atao* (« *Bretagne Toujours* »).

Portons un toast à leur mémoire! Voici la Saint-Jean, la longue journée où tous les amants vont à l'assemblée, mignonne allons voir si la lune est levée. À nous, la collation gourmande! Aux saveurs de Normandie et Bretagne réunies! Puisque selon Tacite: « **La réconciliation des ennemis, l'alliance des familles, le choix des chefs, la paix et la guerre se traitent dans les festins** » (*Germania*).

Le feu et la glace se marient par les runes sacrées, divinatoires (Fehu & Algis)... et en apéritif. Nous prendrons donc volontiers un verre de pommeau givré. C'est un produit que l'on trouve en Bretagne et en Basse Normandie mais qui est presque inconnu en pays de Caux et en pays de Bray. Il s'agit d'un mélange de moût de pomme et d'eau-de-vie de cidre. C'est sucré, c'est doux, ça passe crème mais ça tape! Le cidre (qui gâte les dents, selon le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert) est pratiqué dans les deux provinces où l'on aime le cidre bouché, mais plus particulièrement le cidre débouché. Buvons le cidre doux, comme chantait Botrel (La ronde des châtaignes) et Olivier Basselin; illustre inconnu, poète normand du XVe siècle, habitant près du pont de Vaux à Vire, (chez les Mabire donc), auteurs des *Vaux de Vire*, qui deviendront *Vaudevilles* avec le temps.

Les pâtés bretons sont bienvenus, tout particulièrement ceux de Jean Hénaff (adjoint au maire de Pouldreuzic en 1904 et chef des Blancs, selon la revue *Ar Men* et *Le guide de l'homme de droite à Paris* de F. Bergeron et P. Vilgier). Ces conserves, toujours aussi savoureuses, sont vendues en supermarchés en toute France. Les charcuteries *Le Lavandier* de Pontivy sont aussi de bonne qualité et peuvent être commandées sur Internet. Je recommande les rillettes, les saucisses maraîchères aux légumes et bulbes confits, le saucisson sec *Napoléon*, la





magnifique andouille bretonne au lard (*l'elavandier.fr*).

C'est en ce moment la belle saison pour pratiquer les barbecues, griller les saucisses, bouidins et lard, les oignons de Roscoff, et manger sur la plage en se méfiant des mouettes qui ne manqueront pas de vous voler effrontément le pain de la bouche en riant (anecdote que m'a rapportée Camille Galic lors d'un sien barbecue marin en Suède, nation qui arbore sur son étendard, comme la Normandie, le Danemark, la Norvège, la croix de saint Olaf).

En entrée, nous nous régalerons de sardines du pays de François Brigneau et qui sont évoquées par Simenon dans son roman *Le chien Jaune*. Je recommande les petits poissons sans queue ni tête de la maison Gonidec. On peut passer directement au four, sous la salamandre les boîtes de conserves démunies de leur couvercle, après avoir saupoudré les filets de chapelure de pain d'épice. Ces conserveries concarnoises proposent des sardines au beurre que l'on poêle tout bonnement (*gonidec.com*).

En plat principal, nous ferons selon nos moyens ! Si vous avez de quoi, préconisez les gigots d'agneau des prés salés du mont Saint-Michel (cité normande, bretonne et française à la foi), sinon dirigez-vous vers les pièces irlandaises, tout aussi bonnes mais peu commercialisées sur le continent. Servez avec des cocos de Paimpol et des dés de tomate (mot inconnu de la langue bretonne). Les oignons sont si beaux et si bons en ce pays, mais si chers... Il s'en faisait un commerce considérable avec l'Angleterre, jadis, si bien que même Louis Ferdinand en a parlé dans *Mort à crédit*. Henry IV considérait les bulbes comme viande de bon soldat et les soldats de l'an II comme un mets admirable. « **Vive l'oignon frit à l'huile** », chantaient les grognards de Napoléon. Royalistes, républicains, bonapartistes sont d'accord sur ce point. On peut le manger cru, émincé sur une belle tranche de pain bis, tartinée de beurre demi-sel (comme disent les curés).

La galette de Saint-Sever ne fait plus recette hélas en Normandie, les roulettes non plus (il s'agit de viennoiseries feuilletées et briochées à la fois, tout au beurre), peu de boulangers-pâtisseries les proposent à la vente, tant pis, nous nous régalerons de galettes bretonnes qui sont de simples crêpes au blé noir, que l'on garnira de jambon, de fromages normands, de pommes, de poires, de calvados et de crème (la meilleure provient d'Emandreville selon Alexandre Dumas, c'est à dire, de la rive gauche de Rouen, le quartier saint Sever).

Henri IV aimait et préconisait la poule au pot, mais en Normandie nous préférons la poule au blanc (vieille spécialité culinaire provinciale). Il s'agit d'une volaille, mise à cuire à feu très doux, avec des carottes, des navets, des poireaux, des oignons cloutés et un bouquet garni,



dans une sauce blanche mouillée de cidre et d'eau) et le canard à la rouennaise ou canard au sang. La pauvre bête est étouffée et non saignée ; on la sert avec une sauce constituée de son sang et de sa moelle osseuse, que l'on obtient avec l'aide d'une presse en argent massif dans les plus prisés restaurants de la cité, comme à *La Couronne*, place du Vieux-Marché, lieux même où Jehanne la bonne Lorraine fut brûlée.

Nous dégusterons ensuite la déclinaison normande : camembert, livarot, Pont-l'Évêque, Neufchâtel. Tous plus délicieux et parfumés les uns que les autres. Les meilleurs sont au lait cru et j'ai une prédilection pour les fromages estampillés *Fleurons du Plessis*, *Graindorge*, *Jort*... Les fromages ou littéralement "pâtés de lait" ne sont pratiqués en Bretagne que depuis le XIXe siècle. Tout vient à point qui sait attendre heureusement, puisque nous trouvons désormais dans ce « Finistère » (là où se termine la terre) : le *Mozza Breizh*, le *Ménez Hom*, le *Timanoix*, la *tomme du Nevet* et autre "*rappe de Timadeuc*".

Et pour dessert ? Des douillons (pomme ou poire en chambre de feuilletage dorés au four), du far aux pruneaux, du kouign amann transpirant le beurre, des crêpes bretonnes à base de fleur de blé noir ; ou normandes à la farine de gruau, parfumées au calvados et garnies de dés de pommes poêlées au beurre et au sucre ou au caramel d'Isigny-Sainte-Mère. Mais surtout, le pain de fer dont nous avons si besoin dans les temps où nous sommes, inventé par Mordrel le poète, béni par le prêtre Yann Vari Perrot, enfourné par Mabire, le soldat... Une vraie trilogie que ne renierait pas Georges Dumézil.

*Nous planterons les épées pour marquer
notre champ*

*Dans les mottes / A rouiller dans le temps
Elles prendront la couleur des souches
et des ronces*

*Un jour, percées, rongées jusque dans
l'âme*

*Comme un fétu qu'on brise
Mais il y aura dans notre terre du fer
guerrier*

*Nos enfants se nourriront du blé
Poussé dans nos labours
Dardés de nos épées
Oh, le bon pain de fer !*

Bon appétit.

Était noire la nuit comme le blason de Bretagne, était rouge le feu comme l'écu normand, la nation semblait à l'agonie comme aujourd'hui.

Les héros d'autrefois nous convient à leur foi, camarades, groupons-nous, en avant !

Franck Nicolle



Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire

Siège social :

11 Rue Gérardin - F 76290 Montivilliers

Adresse administrative :

1, rue de l'Église, Baulne-en-Brie

F 02330 Vallée-en-Champagne

contact@jean-mabire.com

<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland TM 2023

www.editions-heligoland.fr

BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)